
GAUDEO

LETTRES
HISTORIQUES, POLITIQUES ET CRITIQUES,

SUR LES EVENEMENTS, QUI SE SONT PASSES DEPUIS 1778 JUSQU'A PRESENT.

RECUEILLIES ET PUBLIEES.

PAR UN HOMME DE LETTRES QUI N'EST D'AUCUNE ACADEMIE, NI PENSIONNE PAR AUCUN ROI, REPUBLIQUE, VISIR OU MINISTRE QUELCONQUES.

Veritas amicos, potius quàm odium parere deberet.

TOM. VIII.

A LONDRES

DE L'IMPRIMERIE D'UN MINISTRE DISGRACIE.

1790.

AVANT-PROPOS
DE
L'EDITEUR.

Comme nous ne pouvons anticiper ſur les événe-
mens, nous avons hasardé de nous permettre quelques réflexions en for-

me

me de remarques dans les dernières lettres qui compoſent ce volume, ſur l'étonnante révolution de France. En faiſant des vœux pour ſon ſuccès, nous craignons toujours qu'elle n'ait pas celui qu'on s'en promet. Nous avons été les premiers à admirer les travaux des repréſentans de la nation, les discours de quelques-uns de leurs orateurs ; mais nous aurions déſiré qu'après avoir ſi bien discuté & établi les droits de l'homme, ils n'euſſent pas commencé par en violer le plus ſacré, le

plus

plus univerſel : le droit de proprié-
té. L'offre faite par la nobleſſe, le
clergé & les privilégiés de contri-
buer à toutes les charges de l'état,
rempliſſoit le vœu du Tiers ; n'eut-il
pas été plus prudent de ſe conten-
ter d'abord de cette offre ? La ſéan-
ce du 4 Août ſera mémorable dans
les annales de la France, ainſi que
le décret émané le 5, dans lequel il
eſt dit :

L'aſſemblée conſidérant 1o : *que dans un état libre, les propriétés doivent être auſſi libres que les perſonnes.* 2o *Que*

la force de l'empire françois ne peut résulter que de la réunion parfaite de toutes les parties, de l'égalité des droits & des charges. 3o. Que tous les membres privilégiés & les représentans des provinces & des villes se sont empressé de faire comme à l'envi, au nom de leurs commettans, entre les mains de la nation, la rénonciation à leurs droits particuliers & à tous leurs privilégés; arrête & décrete ce qui suit :

Onze articles dépouillent la noblesse & le clergé d'une partie de

leurs

leurs propriétés, & pour certaines, elle ne leur accorde qu'une légère indemnité. N'eut-il pas été possible d'agir avec plus de prudence? Il me semble qu'il eut fallu d'abord répandre dans l'ame de tous les citoyens un calme qui les préparât à recevoir avec reconnoissance la nouvelle constitution qu'on vouloit établir pour leur bonheur; il falloit respecter des propriétés, qui ont été usurpées peut-être il y a des siecles, mais qu'une longue possession avoit entièrement légitimées; ne point braver

com-

comme on l'a fait, l'opinion & les préjugés, & ne pas s'imaginer que douze cents repréſentans de la nation feront penſer comme eux vingt-quatre millions d'hommes, ſurtout en diſpoſant de la fortune de plus d'un tiers.

La nobleſſe & le clergé ſont trop maltraités pour ne pas chercher à ſe venger, dès qu'ils en trouveront l'occaſion. Le peuple de Paris & de toutes les provinces ſouffre de cette révolution; il déſire la tranquillité, & peut-être plus qu'on ne pen-

ſe

ſe, le retour du pouvoir monarchique, comme celui qui lui convient le mieux. Ceux qu'il admire aujourd'hui dans l'aſſemblée nationale & dont il fait ſes idoles, peuvent demain être l'objet de ſa haine.... Le peuple eſt extrême en tout; pour les objets de ſon culte, il n'y a ſouvent qu'un pas du triomphe à l'échafaud.... Ce qui eſt arrivé tout récemment au comte de Mirabeau en eſt une preuve. Dans la ſéance où l'on diſcuta la grande queſtion: ſi le droit de faire la paix & la guerre appartiendroit au Roi

ou

ou à la nation, le discours qu'il prononça eut l'improbation presque générale. Comme il s'étoit écarté des principes de la majorité, il y revint adroitement, d'après la connoiſſance qu'il eut des pamphlets qui circuloient contre lui. Il répondit à celui qui lui fit des obſervations à ce ſujet : *Je n'avois pas beſoin de cette nouvelle expérience pour ſavoir qu'il n'y a pas loin du Capitole à la roche Tarpéïenne.*

Nos réprésentans doivent, à ce qu'il me ſemble, trembler, s'ils ont lu, comme je n'en doute pas, quelle

a été l'iſſue des Etats-généraux de 1356. Le Dauphin, fils du Roi Jean, profita habilement de la diviſion qui régnoit parmi les trois ordres pour aſſembler les états de la Languedoi, où il déclara, *que les Etats-généraux de 1356 n'avoient été qu'une aſſemblée de ſéditieux & de traîtres qui avoient conſpiré la ruine de la monarchie.* Il ſe pourroit que pareille choſe arrivât encore, Tous les excès qu'on s'eſt permis dans la révolution préſente, l'abſence d'un frère du Roi & de quatre princes de ſon ſang, le

mécontentement de la nobleſſe & du clergé, & même d'une grande partie du Tiers, tout doit faire craindre une contre-révolution, que toutes les meſures qu'on a priſes & qu'on prend encore ne pourront empêcher. Le décret rendu contre les biens du clergé me paroît l'acte le plus injuſte & le plus impolitique. L'aſſemblée nationale avoit le droit d'aſſujettir cet ordre aux charges de l'état, mais jamais celui de s'emparer de ſes propriétés....

Vol-

Voltaire, qui n'aimoit pas, comme on ſait, les prêtres, écrivoit au Roi de Pruſſe, le 8. Juin 1770 (*). „ Le malheur, Sire, c'eſt qu'il n'y a „ rien à gagner à punir frère Ganganelli. Plût à Dieu qu'il eût quelque „ bon domaine dans votre voiſinage „ & que vous ne fuſſiez pas ſi loin de „ Notre-Dame de Lorrette!...

Frédéric lui répondit : „ Lorrette „ ſeroit à côté de ma vigne, que cer- „ tai-

---

(*) Voyez : *Correſpondance du Roi de Pruſſe, Tôme III des oeuvres de Voltaire, Page 280 & 283, édition de Kehl in 12.* Le Pape Ganganelli avoit fait brûler un ouvrage du Roi de Pruſſe. Voltaire vouloit que le monarque s'en vengeât.

„ tainement je n'y toucherois pas. Ses
„ trésors pourroient séduire des M***,
„ des C***, des T***, des R*** & leurs
„ pareils. Ce n'est pas que je respec-
„ te les dons que la stupidité a con-
„ sacrés; mais il faut épargner ce qui
„ fait l'objet de la vénération publi-
„ que. Il faut toujours éviter de don-
„ ner du scandale, & supposé qu'on
„ se croye plus sage que les autres,
„ on doit par complaisance, par com-
„ misération pour leur foiblesse ne
„ point choquer leurs préjugés. Il se-
„ roit à souhaiter que les prétendus

„ phi-

„ philoſophes de nos jours penſaſſent
„ de même „.

J'aurois déſiré que nos repréſentens euſſent ſuivi ce principe. Autant de tems que les princes du ſang ſeront abſens du royaume, que le clergé & la nobleſſe proteſteront contre les décrets de l'aſſemblée nationale, je regarderai la révolution comme imparfaite. N'ayant ni biens en France, ni bénéfices, ni penſions, je vois les choſes de ſang-froid. J'aime ma patrie & je ferai toujours des vœux pour ſon bonheur. Je ju-

ge tout avec la plus grande impartialité ; j'admire ce qui mérite de l'être, mais je ne peux approuver tout ce qui me paroît contraire à l'ordre ſocial.... J'entrevois dans la diviſion qui regne entre les trois ordres de l'état une ſource de malheurs pour la France, & je ne crains point d'avancer que les mêmes efforts que les françois ont faits pour ſe rendre indépendans, il les feront peut-être avant peu pour rendre à leur ſouverain le pouvoir qu'ils lui ont ôté. J'écris ceci le 7 Juin 1790, & j'en prends acte près de mes lecteurs.

LETTRE I.

De Berlin, *le 26 Avril 1781.*

Du Comte de.... à Mr. de....

Notre monarque, Monſieur! malgré ſes infirmités qui augmentent, ſe ſent encore aſſez de courage pour faire, comme à l'ordinaire, la revue de ſes troupes. Il a donné ordre que celles qui ſont ici & dans les environs, ſoient raſſemblées pour le 5 ou le 6 du mois prochain, tems auquel cette revue doit avoir lieu. Son médecin vouloit l'en diſſuader, & lui fit les plus fortes repréſentations à ce ſujet; mais elles furent ſans effet. — *Docteur*, lui dit le Roi, *vous faites votre métier, & moi je dois faire le mien. Je veux, jusqu'au dernier ſoupir, remplir les devoirs de Roi. Je me trouve, quoique vous en diſiez, aſſez de forces pour en exercer les fonctions, toutes penibles qu'elles ſoient pour un corps uſé comme le mien.*

J'étois présent à cette conversation. S. M. se tournant vers moi, me dit:

Tous ces Rois qu'à genoux cet univers contemple,
Leurs usages, leurs droits ne sont point mon exemple.
Je pourrois, ainsi qu'eux, me livrant au plaisir
Vivre tranquillement au sein d'un doux loisir;
Du trésor de l'état prodiguant des largesses
Enrichir favoris, ministres & maitresses;
Du chateau de Potsdam dictant mes volontés,
Gouverner mon pays du sein des voluptés.
Mais je ne fus jamais l'ami de la paresse.
Malheur à tous ces Rois vivant dans la molesse,
Qui montés sur le trône se laissent gouverner
Sans avoir jamais su commander ni regner....

„ Vous voyez, ajoûta le Roi, que
„ l'esprit des autres sert quelquefois de
„ supplément au mien; ce sont des vers
„ de Voltaire que j'ai arrangés à ma ma-
„ nière. Beaucoup de mes frères cou-
„ ronnés se reconnoîtront à ce portrait;
„ mais cela ne les corrigera pas....

Je ne peux vous dire combien ce prince m'étonne. Il est toujours le même, sa tête est excellente; rien ne lui échappe, soit dans l'administration intérieure de son pays, soit pour maintenir l'en-

l'enthousiasme de son militaire, qui aime à le voir; il fait à ce sujet des efforts qui lui coûtent beaucoup. Après les revues d'ici, il ira à Graudents pour y inspecter ses troupes de la Prusse occidentale; il visitera en passant les colonies qu'il a établies & fera, comme de coutume, des largesses. Personne ne possede mieux que lui l'art de donner à propos; il répare amplement d'un côté le mal qu'il fait de l'autre. Quel que soit, au reste, mon attachement pour ce monarque, il ne m'aveugle point sur son compte; personne même ne connoit mieux que moi son côté foible; je sais très bien que son administration n'est point sans défaut, mais je la crois la meilleure de toutes celles qui ont lieu dans les autres gouvernemens. La preuve en est que le royaume de Prusse est le seul qui n'ait point de dettes; avec de très petits moyens, il se trouve même avoir des épargnes considérables en réserve, qui le mettent en état de jouer un rôle & de n'avoir rien à craindre de ses voisins.

Je vous ai dit que l'Empereur sembloit vouloir marcher sur les traces de Fréderic. On assure aujourd'hui que les réformes qu'il fait n'ont pour objet que de se préparer les moyens de soutenir avec succès la guerre qu'il se propose d'entreprendre, soit contre les Turcs, soit au sujet de la Bavière, soit contre les Hollandois, à la charge desquels il a des prétentions à faire valoir. Pour ce qui est de la querelle qu'il veut faire aux Turcs, nous ne nous en mêlerons point & laisserons à ces derniers le soin de se défendre; mais nous prendrons part à celle de la Bavière, par la raison que nous y sommes intéressés & que nous ne voulons point que la maison d'Autriche s'aggrandisse en Allemagne. Quant à celle de la Hollande, nous nous reposons sur la France & sur l'Angleterre pour empêcher la réussite des vues de Joseph II. de ce côté. On assure toujours que ce monarque veut rétablir le commerce d'Anvers & qu'il a formé les plus beaux projets

à

à cet égard. Je crains bien qu'il ne ſoit pas plus heureux dans cette entrepriſe; la politique Batave ſaura faire naître des obſtacles qui s'oppoſeront toujours à ſon ſuccès.

Voila l'Empereur qui vient de congédier toutes ſes ſœurs, dont il a envoyé une partie réſider à leurs abbayes. La gouvernante des Pays-Bas partira inceſſemment pour Bruxelles. Cette princeſſe ne peut manquer de plaire à la nation belgique; elle a beaucoup d'aménité dans le caractère, de la gayeté, de l'affabilité, enfin tout ce qu'il faut pour réuſſir dans un pays où elle doit ſuccéder à un oncle qui s'étoit fait adorer. Le duc de Saxe-Teſchen ſon époux eſt un prince bienfaiſant, dont la bonté rappellera ſans ceſſe aux Brabançons celle de leur cher prince Charles. Mais, ſuivant ce qu'on écrit de Vienne, l'on craint que le pouvoir de ces gouverneurs généraux ne ſoit trop borné, & conſidérablement reſtreint par celui du miniſtre qui ſera chargé de l'adminiſtration de

ces provinces. On ne paroit pas content du choix qu'a fait l'Empereur pour cette miſſion importante; le perſonnage ſur lequel il eſt tombé, eſt, dit-on, un homme dur, despotique, n'ayant pas la moindre connoiſſance du pays ni du caractère des habitans avec lesquels il aura à traiter. Quelqu'un qui le connoit, & qui en parloit dernièrement à notre miniſtre à Vienne, lui dit: ,,L'Empereur, ,,en envoyant B*** aux Pays-Bas, ſe pré- ,,pare une foule de déſagrémens. Cet ,,homme a des projets dont la réuſſite eſt ,,impoſſible, & s'il veut les mettre à exé- ,,cution, il entrainera ſon maître dans ,,une infinité de fauſſes démarches, dont ,,il lui ſera difficile après d'empêcher les ,,ſuites fâcheuſes (*).

L'Em-

(*) On a des preuves de ce qu'on avance à cet égard, par des réponſes faites, de l'ordre de l'Empereur, à des avis qu'on lui donna & qu'on n'a ceſſé de lui donner ſur ce qui ſe paſſoit aux Pays-Bas, & le vif mécontentement qui regnoit contre le nouveau miniſtre, à cauſe des innovations qu'il vouloit introduire. S. M. faiſoit faire des re-

L'Empereur veut, à ce qu'il paroit, que son regne fasse époque; il médite de grands & vastes projets; mais il ne suffit pas à un souverain de vouloir, il faut avant de rien entreprendre, qu'il s'assure de la possibilité de réussir. Il est souvent dangereux de détruire des abus auxquels le peuple est accoûtumé & d'employer la force lorsque l'on trouve de la résistance. On ne fait pas mouvoir toute une nation comme un régiment qu'on exerce à coups de bâton...., On ne peut se dissimuler, au reste, que les souverains actuels n'aïent d'autre

 but

remerciemens pour tout ce qu'on lui écrivoit à ce sujet, & demandoit la continuation de ces avis. Cette correspondance a eu lieu jusqu'à la fin de 1788 qu'elle cessa. Tout ce qu'on avoit annoncé est arrivé; mais le malheur des grands est de ne pas croire aux vérités qu'on leur dit, lorsqu'elles ne leur sont pas agréables, & qu'elles sont contraires à leurs vues ou à l'exécution de leurs projets. O grand prince de Kaunitz, pourquoi Joseph ne vous a-t-il pas cru? ... Ce qui se passe aujourd'hui n'auroit jamais eu lieu. *(Note de l'Editeur).*

but dans toutes leurs démarches que leur intérêt perſonnel, & nullement celui des peuples qu'ils gouvernent. Ils ont beau vouloir colorer leurs intentions du beau prétexte du bien public, comment ajouter foi à ce qu'ils diſent, lorsqu'ils prouvent le contraire par tout ce qu'ils font?

D'après le compte que rend au Roi notre miniſtre à Vienne, S. M. I. ne ſe propoſe rien moins que de changer entièrement la forme du gouvernement de tous ſes états héréditaires, malgré les ſages repréſentations que lui a fait le prince de Kaunitz; ce miniſtre lui a parlé à ce ſujet avec cette franchiſe qui ne s'eſt jamais démentie ſous le regne de Marie-Thérefe. On aſſure qu'il a dit à ſon maître, que les peuples n'obéiroient qu'avec la plus grande répugnance aux nouvelles loix qu'il vouloit établir, que l'état ſeroit ébranlé par la fermentation & peut-être les troubles qu'occaſionneroit l'indocilité de ceux qui ne pourroient

roient voir sans mécontentement la destruction de leurs droits & priviléges auxquels ils étoient très attachés. On ne croit pas que l'Empereur défere à ces avis. Il dit à un confident de ses projets : „ *Le prince de Kaunitz n'approuve pas toutes les réformes que je veux faire ; il est d'une opinion différente de la mienne. Je suis fort embarrassé sur le parti que je dois prendre.* Son confident lui répondit : „ Votre chancelier de cour, Sire ! voit „ les choses trop en noir. Avec les „ troupes que vous avez sur pied, il „ vous sera aisé de prévenir ces révol- „ tes & d'empêcher qu'on ne s'oppose „ à vos volontés. Ayez de la fermeté, „ & soyez sûr que vous réussirez. — Il paroit que Joseph II. a préféré ce dernier avis ; le tems nous apprendra s'il a bien fait.

Sous le regne de Marie-Thérese, tous les peuples soumis à la domination de l'Autriche étoient gouvernés, quant au spirituel, par la théocratie. Joseph II., comme on le voit par les différens

écrits qui ont déja paru, se propose de détruire le pouvoir des prêtres, de les détacher de l'obéissance qu'ils doivent à la cour de Rome & de les soumettre à la puissance temporelle. On annonce déja d'autres édits, dans lesquels l'Empereur leve entièrement le masque, & où s'appropriant les biens du clergé & des moines, il se charge d'établir une nouvelle discipline ecclésiastique & un nouvel ordre hiérarchique dans ses états. Semblable aux Augustes romains, il seroit à la fois souverain & pontife..... Je doute que ce projet puisse avoir son exécution. Ce que Frédéric n'a pu effectuer, d'autres ne doivent pas le tenter.

Je vous ai dit, dans plusieurs de mes lettres, combien Voltaire & d'Alembert avoient tourmenté notre monarque pour l'engager à déclarer la guerre aux prêtres de toutes les réligions, & à en créer lui-même une. Frédéric s'est constamment réfusé à leurs sollicitations, & il a eu raison. Il a senti le danger

qu'il y avoit d'avoir les prêtres pour ennemis ; il a cherché au contraire à se les attacher, quoiqu'il ne les aimât pas. A son avénement au trône, il confirma tous les dons faits par son pere, (qui étoit très dévot,) aux ministres de la religion dominante. Depuis, il ne s'est jamais permis de porter la moindre atteinte à leurs priviléges, à leurs propriétés ou à la forme du culte. Cette conduite doit servir de leçon à tous les souverains ; car, si jamais Roi sut vouloir, c'est certainement le nôtre, & s'il avoit cru possible d'opérer une révolution dans la religion, il n'y a pas lieu de douter qu'il ne l'eut entrepris.... Il en avoit formé le projet dans sa jeunesse; mais il brûla depuis tout ce qu'il avoit écrit sur cet objet, par le conseil de ce bon Jordan son ami, dont le gros bon sens réussit à lui persuader de ne jamais se brouiller avec les prêtres, comme ayant été de tout tems les ennemis les plus dangereux à combattre & un écueil redoutable contre lequel la puissance des souverains a toujours échoué.

On

On vient d'envoyer au Roi un ouvrage allemand, intitulé: *Réflexions philosophiques d'un chrétien sur la tolerance en matiere de réligion, pour servir de fondement à la réunion de toutes les réligions chrétiennes.* Ce livre étoit accompagné d'une lettre à S. M. dans laquelle on le prioit de se rendre protecteur de cet ouvrage, comme Roi, philosophe, &c. Frédéric fit la réponse suivante:

„ J'ai reçu votre livre & la lettre
„ qui l'accompagnoit. Je trouve qu'il
„ est digne d'un bon chrétien de s'occu-
„ per du soin de rétablir la paix entre
„ ses freres. Je vous félicite sur vos
„ bonnes intentions, & vous souhaite
„ le plus heureux succès pour la réu-
„ nion de toutes les réligions; mais vous
„ devez vous adresser pour cet objet au
„ chef de l'église ou à S. M. l'Empe-
„ reur. Pour moi, je ne peux faire
„ usage de votre livre, la tolérance
„ étant établie depuis longtems dans mes
„ états, où chacun prie Dieu comme il
„ lui plait, sans que cela trouble la
„ tranquillité de mon royaume.

„ Sur

„ Sur ce, je prie Dieu qu'il vous
„ ait en sa sainte & digne garde

(Signé) Fre'de'ric.

Je vous ai fait mention plus haut du projet qu'avoit l'Empereur de rétablir le commerce d'Anvers: Notre ministre à la Haye vient d'envoyer au Roi la copie d'une requête qui doit avoir été ou être présentée à Messieurs les Bourgmestres d'Anvers, pour être ensuite envoyée à Vienne. En voici la teneur:

Les habitans de la ville d'Anvers en général, & ceux qui y font le commerce en particulier, croiroient nuire à leurs intérêts, si, dans un tems où toute l'Europe parle des avantages qui résulteroient de l'ouverture de l'Escaut, ils négligeoient de s'adresser à vous, Messieurs! pour vous donner à connoître leurs desirs, & vous prier de faire toutes les démarches nécessaires à ce sujet. Tandis que les différentes nations de l'Europe fixent particulièrement leur attention sur la liberté de la navigation, serions-nous les seuls, aussi vivement intéressés que nous le sommes, qui reste-

rions

rions tranquilles, & pourrions-nous nous résoudre à laisser passer sans la moindre réclamation le moment propice que d'heureuses circonstances ont fait naître, de nous délivrer du joug que nous a imposé dans ses jours d'éclat la république de Hollande? Non, il est tems de sortir de l'assoupissement funeste dans lequel nous étions plongés.

Voila toutes les puissances qui conspirent contre ces bons hollandois: les anglois leur ont déclaré une guerre injuste; la France les divise entre eux pour pouvoir mieux les soumettre après. L'Empereur se dispose à faire valoir contre eux de vieilles prétentions; il paroît qu'on a décidé à Vienne que le traité des barrières seroit annulé avant peu. La ville d'Anvers veut rentrer dans ses anciens droits; soutenue par son souverain, elle semble ne douter nullement de la réussite. Mais qu'arrivera-t-il de tout cela? Rien, à mon avis. La paix se fera dans peu entre la Grande-Brétagne & la république; la France aura fait envain toutes sortes

d'in-

d'intrigues chez cette derniere; l'Escaut reſtera fermé, malgré la promeſſe faite par votre comte de Vergennes de rendre la navigation libre ſur toutes les mers, les rivières & les ruiſſeaux qui portent vaiſſeaux ou bateaux dans les quatre parties du monde. Qui promet trop, risque de ne pouvoir rien tenir, ... & je crois que ce ſera le cas de votre miniſtre des affaires étrangères.

Adieu, Monſieur! Je ſuis avec un parfait dévouement &c.

LETTRE II.

De VERSAILLES, *le 15 Mai 1781.*

De Mr. de.... au Comte de....

On nous avoit bercés ici pendant quelques jours de l'espoir de la paix; mais nous avons été trompés dans notre attente. — Je ne ſais, mon cher Comte! ſi je vous ai parlé dans aucune de mes lettres d'un perſonnage que nous avons

à

à Paris, qui s'eſt rendu fort important, uniquement comme nouveliſte. Il eſt remarquable par ſon nez, dont l'ampleur eſt encore augmentée par quantité d'éminences qui s'élevent en tous ſens de ſon énorme protubérance. Je ne peux vous dire comment le porteur de ce gros nez eſt parvenu à ſe faire la réputation dont il jouit, mais il eſt l'oracle des Pariſiens pour les nouvelles (*). C'eſt d'après lui que je vais vous donner celles d'aujourd'hui. J'étois à me promener aux Thuileries, vers les onze heures du matin,

(*) Ce nouvelliſte au grand nez eſt un bon bourgeois de Paris nommé Mettra, homme original dans ſon eſpèce, philoſophe à ſa manière. Depuis le commencement de la guerre, il s'eſt fait une réputation par les nouvelles qu'il a débitées; & en effet, dès qu'il en arrive d'intéreſſantes, les miniſtres lui en font auſſitôt part. Il donne chez lui des audiences particulières, mais aux grands ſeigneurs ſeulement. Lorſqu'il paroit dans les lieux publics, il eſt bientôt entouré par une foule immenſe; il ne ſe promene qu'avec les ambaſſadeurs ou autres grands perſonnages. On brigue l'honneur d'avoir avec lui quelques minutes d'entretien.

tin, lorsque je vis arriver une foule de monde; j'apperçus le comte d'Aranda, miniſtre d'Espagne & l'homme au gros nez cauſant enſemble au milieu de cette cohue, qui avoit cependant l'attention de laiſſer un certain espace entre elle & les deux converſans pour ne pas les gêner. Arrivés à la grande allée, on fit cercle & le plus grand ſilence commença à regner. Alors l'oracle monté ſur une chaiſe adoſſée à un arbre, dit: *J'espérois, Meſſieurs, vous annoncer le retour de la paix comme prochain; mais voici les nouvelles que j'ai reçues de la cour hier au ſoir.* — Il tira un papier de ſa poche & lut: *Nos ennemis veulent encore tenter le ſort d'une campagne; toutes les meſures ſont priſes pour les faire repentir de leur témérité. Le nouvel allié que nous venons d'acquérir dans la république de Hollande, nous facilitera les moyens d'obtenir la ſupériorité ſur les mers & de leur en ôter l'empire, qu'ils avoient uſurpé. Mr le comte de Rochambeau écrit de l'Amérique ſeptentrionale, que nos forces combinées avec celles des Etats-Unis obligeront la Grande Brétagne à faire la paix avant la fin de cette*

année. Dans l'Inde, Hyder-Ali s'est déclaré en notre faveur; il a déja remporté plusieurs avantages sur les anglois. Le comte de Grasse a ordre d'éviter le combat jusqu'à ce qu'il ait débarqué les troupes de terre qu'il conduit en Amérique. Lorsqu'il aura rempli cet objet, il doit chercher l'amiral Rodney & lui livrer bataille partout où il le trouvera. Mr. de la Motte-Piquet est sorti de Brest pour une expédition secrète dont vous serez instruits sous peu de tems.

Vous n'avez pas d'idée, mon cher Comte! de la considération dont jouit ce nouvelliste & des égards qu'on a pour lui; on entendroit une mouche voler, lorsqu'il parle ou qu'il lit. Il y a quelques jours qu'étant à pérorer sur la terrasse des feuillans, quelqu'un vint à tousser. Il lui fit dire qu'on devoit rester chez soi, lorsqu'on étoit enrhumé, qu'il n'aimoit pas d'être interrompu, lorsqu'il parloit, par des *tousseurs* ou des *jaseurs*. .... Ce personnage a vraiment de l'importance ici. On m'a assuré que, vu la confiance dont il jouit, la cour s'en sert

pour

pour annoncer les bonnes nouvelles & pour pallier les mauvaiſes. Mais ce que je trouve de plaiſant, c'eſt que le Roi demande à tous ceux qui viennent de Paris, ce qu'il y a de nouveau. Lorsqu'on lui a raconté ce qui ſe dit — *De qui tenez vous cela*, dit S. M., *eſt-ce du gros nez ?* — Si on répond non, alors il ne croit point à la nouvelle. Vous jugez, d'après cela, que les pariſiens imaginent que le nouvelliſte eſt inſtruit de tout ce qui ſe paſſe avant le monarque.

Un miniſtre étranger m'a aſſuré qu'il avoit été queſtion un moment de tenir un congrès à Vienne; mais que les puiſſances qui devoient être médiatrices avoient jugé, réflexions faites, de nous laiſſer tenter encore une ou deux campagnes à nous & aux anglois, par la certitude où elles ſont que les nouveaux efforts que nous allons faire nous épuiſeront ainſi que nos ennemis, & que nous ſerons forcés de reſter tranquilles pendant quelque tems. — *Vos guerres de l'Amérique & de l'Inde*, me dit-il, *ont preſ-*

 que

que toujours troublé le repos de l'Europe, &
cela par la maladresse qu'ont eu les autres
puissances de se mêler de vos querelles. Je
ſuis aſſez de l'avis de ce miniſtre.

Les fraix de cette quatrième campagne ſont, à ce qu'on m'aſſure, énormes; elle achevera de nous ruiner. Mr. Necker eſt à ſa dernière reſſource pour les emprunts; il a fait les plus grands efforts en faveur de ſon ami Caſtries, afin de procurer des ſuccès à nos armées navales. Tout le monde doute que nous en ayions par mer en Amérique; on espère quelque choſe du commandeur de Suffren & de Mr. de la Motte-Piquet. On s'attend à de plus grands avantages ſur terre, & que l'armée combinée des Etats-Unis forcera l'Angleterre à reconnoître l'indépendance de ſes colonies. Les intrigues des anglois dans ce pays tirent à leur fin, & l'espoir qu'ils avoient de détacher quelques provinces de l'union eſt entièrement évanoui. Le ſignal de la paix ſera, comme en 1763., une révolution totale dans le miniſtère bri-

britannique ; & les nouveaux miniſtres, qui ſeront ſûrement choiſis parmi les membres du parti de l'oppoſition, répareront, autant qu'il ſera poſſible, les fautes des North & des Buth.

Je ne ſais pas qui réparera les nôtres. Le comte de Vergennes eſt toujours en faveur ici ; il y a apparence qu'il ne quittera le miniſtère que pour aller rendre compte dans l'autre monde du mal qu'il nous a fait dans celui-ci.... Quant à notre directeur des finances, on aſſure toujours qu'il eſt près du terme de ſa carrière miniſtérielle, & que le ſuccès de ſon *Compte rendu* n'empêchera pas ſa chute. De toutes les critiques qui ont été faites ſur cette production, celle qu'on lit avec le plus de plaiſir, eſt le pamphlet intitulé : *Les comment & les pourquoi.* Il fait rire par le ton de plaiſanterie qui y regne, & vous ſavez qu'ici l'arme du ridicule eſt toujours dangereuſe pour ceux contre leſquels elle eſt dirigée. On attend encore l'ouvrage de Mr. de Bourboulon, dont je vous ai dé-

ja parlé, & où doivent être relevées toutes les fautes de calcul qui se trouvent dans le *Compte rendu*. Dès qu'il paroîtra, Mr. Necker a promis de faire l'honneur à l'auteur de descendre avec lui dans l'arène pour le combattre. Une remarque qu'on m'a fait faire & qui m'étoit échappée, c'est qu'il n'a jamais été fait mention par aucun des contrôleurs-généraux, des dettes contractées pendant la guerre de sept ans en Allemagne, lesquelles furent reconnues & arrêtées après la paix. Cependant ces dettes existent & doivent tôt au tard être payées. Pourquoi cet oubli ? Ceux qui ont été à la tête des finances n'ont pu les ignorer, attendu que ces créanciers étrangers n'ont pas cessé de demander ce qui leur étoit dû, que quelques-uns ont été payés, en faisant à la vérité de grands sacrifices aux agens qui ont été chargés de solliciter ; ce qui est encore une horreur, car on a fait du Roi un mauvais débiteur, dont on a retiré la créance moyennant moitié de perte, tan-

dis

dis qu'il l'acquitte réellement en entier. Laverdi, l'abbé Terrai ont toléré ces abus: Mr. Necker a été sollicité pour le même objet par des princes d'Allemagne à qui on devoit des subsides, & par des états ou des villes qui avoient fait des fournitures; mais il a refusé de faire droit à ces différentes demandes. Je conçois que les circonstances ne lui permettoient pas de donner de l'argent, mais au moins devoit-il porter toutes ces créances sur l'état de la dette passive, & c'est une mauvaise foi impardonnable de ne l'avoir pas fait. Les sommes qui sont dues pour ces objets dans les cercles du Haut & du Bas-Rhin, se montent, à ce qu'on assure, à plus de 30 millions. Une erreur aussi volontaire de la part de Mr. Necker fait présumer avec raison que les autres qu'on lui reproche sont fondées, & qu'il n'a cherché qu'à présenter à la nation un tableau flatteur de son administration & à lui persuader que, depuis qu'il est à la tête des affaires, il est parvenu à éga-

lifer la recette avec la dépenfe; ce qui fe trouve formellement contredit. J'ai parlé à un de fes admirateurs de cet oubli des dettes de la guerre de fept ans; il n'a trop fu que me répondre. Dans les différentes critiques qui ont paru, il n'eft nullement queftion de cet objet; je fuis, je crois, le premier qui en faffe mention. Au refte, mon cher Comte! quoique je ne foye point un des prôneurs du directeur des finances, je défirerois que Mr. de Maurepas fût asfez philofophe pour pardonner à Mr. Necker les torts qu'il a à fon égard & qu'il le confervât en place jusqu'à ce qu'il eut achevé la befogne qu'il a commencée & que perfonne ne peut finir que lui. Je fuis affuré que celui qu'on lui donneroit pour fucceffeur, quelque mérite qu'il eût, feroit hors d'état de fuivre fes opérations. Une des principales raifons, c'eft que les esprits font finguliérement prévenus en faveur du directeur dans tout le royaume; il y a une infinité de gens qui ne peuvent fe rendre compte des motifs de cette

pré-

prévention; mais n'importe, leur héros a eu l'adresse de les subjuguer; il s'est montré le défenseur du peuple; dans son mémoire sur les assemblées provinciales, il a déclamé, non sans raison, contre le despotisme des intendans de province; il a proposé les moyens de se passer de ces petits tyrans, de leurs subdélégués, de leurs sécrétaires &c., qui sont réellement les fléaux de toutes les généralités qui ne sont pas pays d'états & où ils dominent en maîtres.

Depuis plus d'un siecle notre gouvernement a fait tant de fautes, il a commis tant d'erreurs en politique comme dans les objets d'administration, que le peuple ne croit plus à l'infaillibilité du Roi & encore moins à celle de son conseil. Il existe chez nous une certaine classe d'hommes oisifs, qui ne sont occupés qu'à remarquer les fautes que commettent les ministres; on les appelle *frondeurs;* ces gens sont mécontens de tout; on les rencontre partout, dans les sociétés, dans les promenades, dans tous

les lieux publics. Ils ne peuvent souffrir la vue d'un miniſtre, d'un intendant, d'un financier, d'un premier-commis ni d'un courtiſan. Selon eux, les uns & les autres ſont, ou des tyrans qui abuſent de leur pouvoir, ou des ambitieux à qui rien ne coûte pour parvenir, ou des ſangſues qui s'enrichiſſent aux dépens de la nation. Malheureuſement cela eſt presque toujours vrai. Parmi ces frondeurs, il en eſt auſſi qui ſont attachés à des patrons, & qui ne dénigrent les gens en place que pour tâcher de leur faire ſuccéder ceux qui les protégent. Mr. Necker a employé cette ſorte de gens avec ſuccès. Depuis 1770, il s'eſt préparé au rôle qu'il joue aujourd'hui. Son nom jusqu'alors n'avoit été connu qu'à la bourſe; il y jouiſſoit d'une bonne réputation & d'un grand crédit. Il voulut, de banquier, devenir homme-de lettres. Mais comment a-t-il pu y réuſſir? comment? ... belle demande; ici avec de l'argent, on fait & on eſt tout ce qu'on veut. Son épouſe, qui recevoit chez elle des gens d'esprit, jet-

ta

ta les yeux sur Mr. Thomas; celui-ci prêta sa plume à Mr. Necker; on vit paroître l'éloge de Colbert & différens autres écrits qui furent attribués au génevois. Il y eut à ce sujet une rixe entre les freres économistes, dont Mr. Turgot étoit le chef, & les quarante lettrés de l'académie françoise; ces derniers remportèrent la victoire. On profita de la circonstance: les besoins de l'état étoient pressans, Mr. Necker avoit de la fortune, du crédit, des amis; c'étoit l'homme qu'il falloit pour le moment; ses services furent acceptés. Il en a rendus, il faut l'avouer; mais son ambition s'étend encore au delà du poste qu'il occupe, & je suis d'avis que sa chute n'en sera que plus prochaine. Tous les autres membres du ministère lui sont opposés; il ne peuvent souffrir de voir siéger à côté d'eux un homme qui naguères étoit un simple banquier. En cela je crois qu'ils ont tort, & quand même ils réussiroient dans leur projet, le renvoi du directeur pourra avoir les suites

les plus fâcheuſes. Cet ex-banquier ou plutôt ſon épouſe a formé un plan qu'elle ſuivra; cette femme a de la tête; elle eſt en ſecret l'ennemie déclarée du clergé & de la nobleſſe, elle cherchera tous les moyens de leur nuire; elle a pour elle un parti puiſſant & ce parti augmente tous les jours. Je reviendrai ſur cet objet dans une prochaine lettre & vous dirai des choſes ſingulières que j'ai appriſes.

J'ai reçu votre lettre du 26 Avril. La parodie qu'a fait votre monarque de la tirade d'Orosmane dans la *Zaïre* de Voltaire, m'a beaucoup amuſé. C'eſt encore une leçon qu'il donne aux Rois, mais je doute qu'elle ait ſon effet. Louis XV. n'a jamais pardonné à Fréderic l'épitre intitulée : *A mon esprit.* Lorsque ce prince en fit la lecture, il dit : *Voila une ſatyre qui me paroît dirigée contre moi.* Il la porta chez Madame de Pompadour; les ſavoris & les courtiſans en critiquèrent les vers; il fut d'abord queſtion d'y répondre. Le Roi ne le voulut pas & dit :

dit: *Messieurs les faiseurs de vers, je ne veux pas être le héros de vos querelles polémiques. Je crois plus sage d'avoir l'air d'ignorer l'existence de cette épitre; car, toutes réflexions faites, je n'aurois pas les rieurs de mon côté.* — Ce prince fut cependant affecté pendant quelque tems des vérités que son collegue couronné lui disoit. S'il eut été entouré d'hommes sages, il eut peut-être changé sa manière de vivre; mais la favorite avoit trop d'intérêt de conserver son influence & l'autorité qu'elle avoit usurpée. On tourna en ridicule le philosophe de Sans-Souci; on attribua à Voltaire & au marquis d'Argens tout ce qui paroissoit sous le nom du Roi de Prusse. Les cours de Vienne & de Dresde profitèrent de cette circonstance pour se venger des mécontentemens particuliers qu'elles avoient reçus de la part du cabinet de Berlin, & excitèrent cette guerre de 1756, qui devoit anéantir le Roi de Prusse & dont les succès répondit si peu à l'attente des puissances liguées contre lui. Personne

n'est

n'eſt mieux inſtruit de tout ce qui s'eſt paſſé à cet égard que le maréchal de Richelieu. Si ce favori, l'homme de la cour le plus intrigant, le plus adroit, le plus heureux, s'étoit occupé à écrire ſa vie depuis le moment que commencèrent ſes liaiſons avec la ducheſſe de Bourgogne mere de Louis XV. rien ne feroit plus intéreſſant & plus précieux pour l'hiſtoire que de pareils mémoires. C'eſt le ſeul qui ait joui d'une faveur conſtante près de ſon maître, & qui ait été initié dans tous ſes ſecrets. Un fait qui eſt peu connu, c'eſt qu'il fut connétable pendant vingt-quatre heures. Le Roi, à la ſollicitation de la Pompadour, lui accorda cette dignité dans une partie de débauche. Mais lorſque le monarque eut dormi, il parut s'en repentir. Richelieu lui remit la commiſſion de cette charge, en lui diſant: *Je ne veux pas que votre Majeſté puiſſe avoir jamais des regrets ſur les graces qu'elle m'accordera, ni rien obtenir d'elle que de ſa bonne volonté.* — Louis XV. fut on ne peut

pas

pas plus ſenſible à ce procédé & promit qu'il ne l'oublieroit jamais. Il tint parole & fit tout pour ce favori, qui, s'il n'avoit pas eu le Roi pour ſoutien, auroit ſuccombé infailliblement, lors de la guerre de ſept ans, ſous les efforts des ennemis puiſſans qu'il avoit à la cour. Ils s'en vengea complettement: le dernier de ſes exploits fut la chute du duc de Choiſeul.

On parle ici diverſement de l'Empereur & des projets qu'il a. Je crois que ce monarque ſera la dupe du comte de Vergennes, car ce dernier n'eſt pas bon autrichien. Comme il craint une guerre de terre, il promet à la cour de Vienne de favoriſer ſes vues, mais lorsqu'il s'agira de réaliſer les engagemens qu'il ne contracte que verbalement, il trouvera le moyen d'éluder. Nos prêtres ici murmurent contre les ordonnances impériales, qui attaquent l'autorité de la cour de Rome. On craint que ces principes ne ſe propagent & qu'il ne prenne

ne envie à Louis XVI. d'imiter son très honoré beau frère. Ce feroit bien l'intention de Mr. Necker ; mais comme on connoit fes vues, on ne lui laiffera pas le tems de les mettre à exécution. Je m'attends d'un moment à l'autre à vous annoncer fon renvoi.

Adieu, mon cher Comte! Je fuis &c.

LETTRE III.

De Versailles, *le 24 Mai 1781.*

De Mr. de.... au Comte de....

J'ai oublié de vous annoncer, dans ma derniere, que Gibraltar fe trouve enfin ravitaillé. Suivant les nouvelles que nous avons reçues de Madrid, les anglois parurent devant le détroit avec 28 vaiffeaux de ligne, 2 de 50 canons, 14 frégates & cutters, & 97 bâtimens de transport. Le ravitaillement de la forteresse a duré depuis le 12 Avril jusqu'au 20. Les lignes de St. Roch ont fait un

feu

feu continuel pendant ce tems; neuf mille coups de canon ont été tirés, tant des batteries de terre que par les chaloupes canonières; les bombardes de leur côté ont jetté plus de trois mille cinq cents globes, qui, quoiqu'en disent les anglois, n'ont pas laissé que de les incommoder; le feu a été mis dans Gibraltar à plusieurs maisons & magasins; les navires de transport ont aussi beaucoup souffert de la chasse que leur ont donné les chaloupes canonières le jour & la nuit. Il n'est pas douteux que, si la flotte espagnole se fût montrée dans le détroit, elle n'eut réussi à empêcher la place de recevoir du secours; car, tandis qu'elle auroit livré bataille à la flotte angloise, les chaloupes canonières auroient pu détruire tous les navires de transport des ennemis. Plusieurs couriers furent envoyés à Madrid pour prendre les ordres du Roi à cet égard; mais S. M. n'a pas jugé à propos de risquer le sort d'une bataille, qui, si elle avoit été perdue, auroit donné trop d'avantage aux anglois sur nous.

Comme cette campagne doit être décisive, un officier de la marine a donné le projet de renoncer au siege de Gibraltar & de réunir toutes les forces maritimes de la France & de l'Espagne contre leur ennemi commun; nous aurions deux armées navales formidables qui établiroient leur croisiere dans l'océan ou dans la Manche pour intercepter tous les vaisseaux marchands ou les flotilles qui voudroient passer, & attaquer l'amiral Darby partout où on le rencontreroit. On ne croit pas que ce projet soit adopté, par la raison que S. M. Catholique ne veut pas renoncer à la conquête de Gibraltar, & que d'ailleurs il est difficile & pour ainsi dire impossible de réunir les forces maritimes des françois & des espagnols de maniere à pouvoir en espérer des succès. Chacun voudroit agir de sa pleine science; la jalousie s'empareroit des chefs; & le tems se passeroit en promenades; comme cela a déja eu lieu depuis le combat d'Oueffant, où les flottes des trois

na-

nations ne ſe ſont vues que de loin. Il eſt donc préférable que chacun agiſſe pour ſoi: alors il n'y a point de rivalité de gloire.

Notre brave de la Motte-Piquet vient de venger les hollandois de la perte qu'ils ont eſſuyée à St. Euſtache. Voici les détails que nous avons reçus à ce ſujet:

„Mr. de la Motte-Piquet, le lendemain de ſon départ de Breſt, 25 Avril, s'empara d'un cutter ennemi qui fut remorqué par le lougre *le Chaſſeur*. Le 1er Mai, ſe trouvant par les 49. dég. 20 min. de latitude-nord & 11 deg. 24 min. de longitude, méridien de Paris, la frégate la *Néréide* qui couroit au vent, ſignala, vers les huit heures du matin, une flotte à toute vue dans cette partie. Le général fit faire auſſitôt le ſignal de chaſſer ſans ordre, & tous les vaiſſeaux ſe couvrirent de voiles. Les frégates & les corvettes approchèrent la flotte à huit heures du ſoir, & la virent de manière à pouvoir compter qua-

tre vaiſſeaux de guerre & trente-quatre bâtimens marchands. Le lendemain, l'escadre françoiſe n'appercevant plus l'ennemi, recommenca la chaſſe à la pointe du jour. La *Néréide* & le *Chaſſeur* prirent la bordée du nord, tandis que la *Sybille* & la *Levrette*, ſuivies du reſte de l'escadre, tenoient celle du ſud. Les deux premiers ne virent de la flotte angloiſe que trois bâtimens, ſur lesquels ils arrivèrent. C'étoit des corſaires; la *Néréide* en chaſſa un & le prit; le ſecond échappa au *Chaſſeur*, qui ſe dédommagea ſur le troiſième dont il s'empara; celui-ci étoit un navire marchand qui s'étoit ſéparé des autres.

Le commandant de la *Néréide* voulant ſe réunir promptement à notre escadre qu'il avoit perdu de vue, ſe décida à brûler ſa priſe & donna ordre au *Chaſſeur* d'en faire autant de la ſienne. A midi, les deux navires furent incendiés. La *Néréide* & le *Chaſſeur* rejoignirent auſſitôt l'escadre, qui, plus heureuſe qu'eux, avoit de nouveau ſignalé la flotte ennemie.

mie. A huit heures du ſoir, Mr. de la Motte-Piquet en étoit ſi près que le commandant anglois fit le ſignal de ſauve-qui peut. Les frégates la *Levrette* & la *Sybille* donnèrent auſſitôt dans la flotte & firent main-baſſe ſur les navires marchands, tandis que nos vaiſſeaux de ligne coururent ſur les vaiſſeaux de guerre ennemis ; mais ils ne purent les atteindre, & après douze heures de chaſſe ils furent obligés de revenir. Vingt-un des navires marchands furent pris, le 2 & le 3 de Mai. Tous ces bâtimens ayant été réunis, le 4, à notre escadre, Mr. de la Motte-Piquet fit voile pour Breſt par un bon vent de Nord-nord-oueſt; mais le vent ayant changé le 5, le général détacha en avant le Lougre pour venir annoncer ſa priſe à Breſt, en attendant qu'il y arrive lui-même.

Le commandant du Lougre nous asſure que la flotte interceptée eſt très richement chargée; qu'elle venoit de l'île de St. Euſtache, d'où elle étoit partie le 19 Avril, escortée par deux vais-

ſeaux de ligne & deux frégates ſous les ordres du commodore Hotham.

Comme les anglois n'ont point approuvé la conduite qu'a tenu Sir Rodney à St. Euſtache, la nouvelle de cette priſe n'a cauſé aucune ſenſation déſagréable à Londres; il n'y a que les créanciers de l'amiral qui en ſoient fâchés; ils comptoient ſur la vente d'une partie des effets chargés ſur cette flotte, pour être payés. Il leur reviendra cependant encore quelque choſe; car, de 34 bâtimens marchands, nous n'en n'avons pris que 22, dont un a été brûlé. Il y en a 14 qui nous ont échappé. On dit que ce ne ſont pas les plus riches.

Nous recevons par la voie de Londres, l'avis que nos alliés les américains ont reçu un petit échec le 15 de Mars dernier. Voici la copie d'un billet, écrit, à ce qu'il paroit, à la hâte par le lord Cornwallis, dans lequel il rend compte de cette action.

Au

Au Lord Rawdon.

Du camp de Guildford, le 17 Mars.

„ Mon cher Lord! Le général Gra-
„ ves ayant été confidérablement ren-
„ forcé & ayant raffemblé toute la mi-
„ lice de cette province, s'avança jus-
„ qu'ici avec une armée de cinq à fix
„ mille hommes & quatre canons de dix
„ livres de balle. Je l'attaquai le 15,
„ & le mis en déroute après une ac-
„ tion très vive, dans laquelle les trou-
„ pes qui font fous mes ordres ont
„ montré la plus grande bravoure. Je
„ me fuis emparé de l'artillerie des ré-
„ belles. Les grandes fatigues effuyées
„ par mon armée, le nombre des bles-
„ fés & le manque de provifions m'ont
„ empêché de profiter de ma victoire.
„ J'ai perdu dans le combat un lieute-
„ nant-colonel, deux capitaines, deux
„ lieutenans & deux enfeignes; les au-
„ tres officiers qui ont été bleffés ne le
„ font pas dangereufement.

Suivant d'autres avis que nous venons de recevoir de l'Amérique, ce succès du général anglois n'aura pas de suites dangereuses pour nos alliés. Le général Washington se propose de réunir toutes ses forces & de faire tous ses efforts pour obliger le général anglois à mettre bas les armes avant la fin de la campagne. Son projet est de se tenir absolument sur la défensive & de manœuvrer de manière que Cornwallis se trouve tellement resserré qu'il ne puisse plus remuer.

Voici ce qu'un officier de l'armée du comte de Rochambeau écrit à un de ses amis :

„ J'espère qu'avant peu je pourrai „ vous annoncer quelque succès impor- „ tant. On vient d'embarquer douze „ cents hommes de notre armée, du „ nombre desquels je me trouve. C'est „ le brave baron de Vioménil qui nous „ commande. Mrs de Laval & de Noail- „ les sont à la tête des chasseurs & des

„ gré-

„ grénadiers. J'ai vu, avant de partir, le
„ général Washington; c'eſt un hom-
„ me d'une ſuperbe figure, & qui ſem-
„ ble fait pour commander aux autres
„ hommes. Il a le maintien noble &
„ un grand fond de modeſtie. On ne
„ diroit point, à le voir, qu'il eſt l'ame
„ de la révolution qui s'opere en Amé-
„ rique, & que c'eſt ſur lui ſeul que rou-
„ lent tous les détails de la guerre qui
„ doit aſſurer l'indépendance des amé-
„ ricains. Nous lui avons rendu tous
„ les honneurs qui ſont dus à un maré-
„ chal de France. Il vient de donner
„ des ordres pour qu'un corps de mili-
„ ces ſe joigne à Mr. de la Fayette,
„ qui ſe trouve à la tête de 1500 hom-
„ mes des nôtres. On marchera contre
„ le traître Arnold, qu'on espere de
„ pouvoir mettre entre deux feux. Nous
„ vivons dans la meilleure intelligence
„ avec les américains. Notre baron de
„ Vioménil, en outre des douze cents
„ hommes qu'il commande, aura enco-
„ re quelques troupes de garniſon dis-
„ perſées ſur les vaiſſeaux, de manière

„ que ſa petite armée ſera de deux mil-
„ le hommes ou environ, tous gens de
„ bonne volonté & qui ne demandent
„ qu'à vaincre.

Il y a eu, au mois de Mars dernier, une petite rencontre entre notre escadre & celle du vice-amiral Arbuthnot près de Lyenhaven, où trois vaiſſeaux de l'ennemi furent fort maltraités, principalement dans leurs mâtures & voiles. Le général anglois s'attribue la victoire & prétend qu'il auroit coulé bas trois de nos vaiſſeaux, ſi le vent n'eut pas favoriſé notre retraite & qu'une brume épaiſſe ne l'eut pas empêché de nous pourſuivre. Les marins employent fréquemment les *Si*; ils ont toujours à leurs ordres des vents, des tempêtes, des brumes ou des calmes plats. Perſonne ne peut les contredire, car il eſt impoſſible de vérifier ce qu'ils avancent pour ſe juſtifier du défaut de ſuccès.

La république de Hollande, qui depuis le commencement de cette guerre,

n'a

n'a cherché qu'à se maintenir en paix pour profiter des avantages que lui offroit la neutralité-armée, ne s'est pas conduite avec cette sagesse que l'on devoit attendre de ceux qui sont à la tête des affaires. Elle a cru qu'il lui suffisoit de ne se déclarer pour aucune des puissances belligérantes & de favoriser également les unes & les autres autant qu'il lui seroit possible. Cette politique ne lui a pas réussi : pour empêcher que l'Angleterre & nous ne lui fissions la loi, elle auroit dû, dès 1778, mettre sa marine sur le pied le plus respectable & armer plusieurs escadres pour protéger son commerce. C'est ce qu'elle n'a pas fait; bien loin de là, dans un moment où elle ne devoit songer qu'à sa propre défense, la principale de ses provinces forme le projet de changer entièrement sa constitution & d'anéantir le pouvoir du Stadhouder. Nous avons eu, de notre côté, la maladresse de favoriser les vues de quelques mécontens; la division s'est mise parmi les

ba-

bataves, l'esprit de parti à prévalu, & la république s'est trouvée insensiblement engagée dans notre guerre avec l'Angleterre. C'est un allié de plus que nous avons acquis; mais, vu son état de foiblesse actuel, il nous est plutôt à charge qu'il ne peut nous servir. Si la Hollande, au contraire, avoit eu des forces navales pour se faire respecter, jamais les anglois ne se feroient permis les insultes qu'ils ont faites à son pavillon & à son commerce. Mais Leurs Hautes Puissances ont toujours cru que la Grande-Brétagne éviteroit d'entrer en guerre avec elles, par la raison qu'une rupture feroit nuisible à leur intérêts réciproques. Jusqu'à présent la république a été seule la dupe de sa confiance, & le mal que les anglois ont fait à son commerce est irréparable. Nous ne sommes pas contens, de notre côté, de la conduite du cabinet de Pétersbourg; la médiation qu'il offre aux Etats-généraux pour les aider à faire leur paix avec l'Angleterre, a un but manifeste, qui est de détacher de nous la Hollande. A la

cour

cour de Ruffie comme à la Haye, c'eft le cabinet de St. James qui donne l'impulfion. Sous des prétextes fpécieux, on refufe d'admettre la république à la confédération de la neutralité-armée : il ne refte donc aux bataves d'autre parti à prendre que de fe battre, & ils y paroiffent difpofés. S'ils ont quelques fuccès contre les anglois, je fuis affuré que ces derniers feront les premiers à faire des propofitions & qu'ils ne négligeront rien pour fe raccommoder avec les hollandois. Je crois qu'ils n'auront pas de peine à y réuffir, car la majeure partie de la nation eft plus portée pour l'Angleterre que pour nous; & comme on ne force pas l'opinion, les intrigues de Mr. de la Vauguyon auront été fans effet & nous en ferons pour nos fraix.

La chute du directeur des finances, que je vous ai déja annoncée dans plufieurs de mes lettres comme très prochaine, vient enfin d'avoir lieu; Mr. Necker n'eft plus en place : il ne doit attribuer fa disgrace qu'à lui-même, c'eft

fon

ſon ambition qui l'a perdu. S'il s'étoit borné à remplir les fonctions & les devoirs de ſon poſte, il s'y feroit maintenu; mais il vouloit, à quel prix que ce fût, devenir miniſtre d'état, être monſeigneuriſé & l'égal du comte de Maurepas & des autres miniſtres.... Apréſent c'eſt Monſieur Necker tout court; il eſt vrai qu'il peut joindre à ce titre celui de Seigneur ſuzérain de deux millions d'écus de bien.... Avec cela, on peut oublier la cour & les honneurs..... Cette cataſtrophe eſt arrivée Samedi 19. Le directeur, mal conſeillé par ſes amis, ne ceſſoit de mettre le marché à la main au Roi, & de lui dire qu'il ne pourroit rien faire de bien autant de tems qu'il ne feroit point admis dans le conſeil d'état, où on le contrarioit ſans ceſſe en mettant des entraves à toutes ſes opérations. S. M. eut toujours la bonté de le raſſurer à ce ſujet; elle lui diſoit: *Vous avez l'avantage de travailler avec moi, de diſcuter ſans contrariété tout ce que vous croyez qui peut contribuer au bonheur de mon peuple. Vous ſavez que je vous ai ſoutenu juſ-*

qu'à-

qu'àpréſent contre toutes les intrigues, que je vous en ai même prévenu. Je ſuis bien aiſe de pouvoir avoir quelquefois avec vous de ces effuſions de cœur, auxquelles je ne me livrerois plus, ſi vous étiez miniſtre. Faites moi le plaiſir de renoncer à ce titre, qui ne pourroit rien ajouter à l'eſtime que j'ai pour vous.

Voila le langage que tenoit Louis XVI. à ſon directeur des finances; mais l'amour propre de celui-ci, la vanité de ſa femme n'ont pu réſiſter aux pièges qu'on leur a tendus. Après un conſeil tenu, le 19, chez Madame Necker & où ſe trouvoient tous les favoris, on décida que, ce même jour, le directeur offriroit de nouveau ſa démiſſion au Roi, qui ne l'accepteroit pas & nommeroit Mr. Necker miniſtre pour aſſiſter au conſeil d'état qui devoit ſe tenir le Dimanche. Mais quelle fut la ſurpriſe du conciliambule, lorſqu'il apprit que le directeur avoit été pris au mot, & qu'il lui avoit été enjoint en outre de ſe retirer à ſa maiſon de St. Ouen. La cour eſt diviſée en ce moment en deux partis, dont l'un

triom-

triomphe & l'autre dit que l'état eſt perdu. Mr. de Caſtries eſt en quelque façon la cauſe de la chute de ſon ami & protecteur Necker, puisque c'eſt lui qui a perſuadé à l'ex-directeur d'inſiſter pour être fait miniſtre, en l'aſſurant qu'il le ſeroit. On prétend que ce ſecrétaire d'état au département de la marine donnera auſſi ſa démiſſion pour aller vivre avec ſon ami; mais je n'en crois rien: Mr. de Caſtries aime trop les honneurs & l'argent, il reſtera en place & oubliera celui à qui il doit ſon élevation. Les amis de cour ſont partout les mêmes.....

C'eſt Mr. de Fleuri qui ſuccede à Mr. Necker; le titre de contrôleur-général eſt rétabli. Le nouveau miniſtre s'eſt rendu à St. Ouen, le 21, pour y faire un travail avec l'ex-directeur; ce dernier lui avoit écrit que, s'il vouloit, il viendroit au contrôle; mais Mr. de Fleuri lui répondit que ſa préſence cauſeroit trop de regrets à ſes amis, qu'il préferoit d'aller le trouver à ſa campagne. On aſſure, au reſte, que le tréſor royal eſt

très

très bon état; les effets royaux avoient considérablement baiſſé à la bourſe, mais ils ont repris faveur. Mr. de Fleuri jouit d'aſſez de confiance; ce n'eſt pas une grande tête, mais il a l'habitude des affaires.

On nous annonce une nouvelle viſite de l'Empereur. Ce prince vient, dit-on, ici pour traiter lui-même de différens objets politiques. Comme il a grande envie de rétablir le commerce d'Oſtende, on ſuppoſe que le principal but de ſon voyage eſt de ſavoir ce que nous penſons à ce ſujet.

D'Alembert que j'ai vu, eſt déſeſperé de la chute de Mr. Necker; il étoit un des favoris de Madame, & auſſi, comme je vous l'ai dit, un des coopérateurs aux ouvrages littéraires du directeur. Ce dernier en a encore pluſieurs ſous preſſe; les plaiſans diſent que ce ſont les œuvres poſthumes du génevois, miſes en lumière par le ſylphe qui a toujours rédigé ſes productions.

Adieu, mon cher Comte! J'ai encore beaucoup d'autres nouvelles à vous dire, mais je les remets à ma prochaine lettre. Je ſuis &c.

LETTRE IV.

De VERSAILLES, *le 6 Juin 1781.*

De Mr. de.... au Comte de....

Il eſt très certain que l'Empereur arrivera inceſſamment ici. La Reine a reçu une lettre de ſon auguſte frère, dans laquelle il lui mande qu'il ſe propoſe de la ſurprendre & qu'il ne veut pas lui annoncer le jour de ſon arrivée. Ce monarque gardera, à ce qu'il paroît, le plus grand incognito; il n'a voulu confier à perſonne le ſoin de négocier les objets importans qui ſont le motif de ſa venue. Mr. le baron de Bréteuil, nôtre ambaſſadeur à Vienne, en eſt de retour depuis avant-hier; on aſſure qu'il eſt chargé de communiquer au comte de Vergennes les projets de S. M. Impériale & d'ébaucher la négociation qui doit être entamée à ce ſujet, en attendant l'arrivée du chef de l'empire. La ſup-

ſuppreſſion du traité des barrières, le rétabliſſement du commerce d'Anvers & de la compagnie d'Oſtende, tels ſont les objets qui ſeront traités. Comme le ſecret n'eſt pas très bien gardé ici ſur toutes les affaires qui occupent notre miniſtère, un ami de Mr. de Vergennes, qui protège la cauſe des affaires étrangères, lui obſerva qu'il ne pouvoit concilier tout ce qui ſe diſoit avec ce qui ſe paſſoit. — „ Vous voulez, lui ajouta-„ t-il, contracter une alliance avec la „ république de Hollande & vous as-„ ſurer d'elle, tandis que d'un autre cô-„ té vous paroiſſez avoir l'intention de „ rompre le traité des barrières & de „ rétablir le commerce des villes d'An-„ vers & d'Oſtende, ce qui anéantiroit „ celui de la ville d'Amſterdam. Expli-„ quez-moi cette énigme. — *Cela eſt aiſé*, répondit Mr. de Vergennes. *Si les hollandois ſont nos alliés, le traité des barrières devient inutile. Mais ſi les intrigues du Stadhouder viennent à empêcher la conclu-*

 ſion

sion de cette alliance, alors nous pouvons, au moyen de nos liaisons avec l'Autriche, faire entrer par les Pays-Bas une armée en Hollande, & sans éprouver la moindre résistance nous rendre maîtres en peu de tems des provinces qui se seroient déclarées pour le prince d'Orange. Je suis d'accord sur ce point avec les régens d'Amsterdam. En annulant le traité des barrières, on diminue la puissance du Stadhouder, qui ne désire qu'une augmentation dans les troupes de terre pour pouvoir asservir plus facilement ses maîtres; & c'est ce qu'il faut empêcher. Quant au rétablissement du commerce d'Anvers & de la compagnie d'Ostende, il faut bien promettre quelque chose à l'Empereur pour s'assurer de lui; mais il n'aura jamais le succès qu'il attend de ses projets. Je me suis bien engagé de les favoriser, mais non de les faire réussir. Les hollandois s'opposeront à leur exécution; comment les contraindra-t-il? a-t-il une marine à ses ordres pour agir? Je me garderai bien, au reste, de lui faire entrevoir les obstacles sans nombre qui empêcheront la réussite d'un plan qu'il a adopté trop légèrement; je chercherai au contraire à l'entretenir dans l'espoir dont il se flatte; c'est le

seul

ſeul moyen de ſe l'attacher & de l'empêcher de prêter l'oreille aux propoſitions qui lui ſont faites ailleurs. Je veux mettre fin à cette guerre maritime, ſans qu'il s'en éleve une ſur le continent. Les meſures que j'ai priſes me font eſpérer de réuſſir. — „ Si ce ſont „ là vos intentions, répondit l'obſerva-„ teur, je n'ai plus le mot à dire. Dans „ ce cas, les habitans des Pays-Bas ſe-„ ront bien la dupe des promeſſes qu'on „ leur fait; car je ſais pour certain, qu'à „ Anvers & à Oſtende on ne doute „ nullement du ſuccès de ce projet de „ l'Empereur; on y eſt même perſuadé „ que S. M. I. ſoutiendra, s'il le faut, „ par la voie des armes, le rétabliſſe-„ ment du commerce de ces deux villes.

On m'aſſure que votre monarque a fait faire par ſon miniſtre ici une inſi-nuation ſur le même objet, & qu'on lui a ſait une réponſe dont il a été ſatis-fait. Je crois que Frédéric ne verroit pas de bon œil l'aggrandiſſement d'une maiſon dont lui ou ſon ſucceſſeur ont tout à redouter, & dont plus d'une puiſſan-

ce a intérêt de réprimer l'ambition plutôt que de concourir à l'exécution de ses vues.

Nous attendons avec impatience des nouvelles ultérieures de l'Amérique. On parle d'une affaire assez sérieuse qui a eu lieu du côté de Rhode-Island contre le général Clinton. Nous avons forcé un poste avancé & pénétré fort avant dans les lignes. On dit aussi qu'il y a eu un nouveau combat entre Mr. Destouches & le vice-amiral Arbuthnot, le 12 Avril dernier. Toutes ces nouvelles ne sont point officielles; on les a reçues par la voie de Londres.

La disgrace de Mr. Necker est l'objet principal qui occupe dans ce moment nos parisiens. Il y a eu à ce sujet quelques rixes entre des particuliers qui étoient pour ou contre lui. Ses ennemis n'ont pas osé témoigner publiquement leur joie. On dit que l'ex-directeur s'ennuie à sa campagne & qu'il ne peut s'accoûtumer à cet état de nullité auquel il se trouve réduit. Il a tort: heureux, selon moi, celui qui vit éloigné de ces cours, où la dissimulation se

cache

cache sous les dehors de la franchise, où les plus grandes perfidies s'annoncent par des démonstrations amicales, des confidences..... C'est le pays des disgraces éclatantes & des révolutions les plus inattendues. Tous ces courtisans ne se caressent entre eux que pour mieux se nuire ; ils ne s'étayent mutuellement, que pour pouvoir plus facilement se supplanter ou pour partager entre eux les graces du prince, le trésor de l'état, la substance des peuples. C'est le conflit de tant d'intérêts si opposés qui occasionne ces chocs violens dont nous sommes témoins. Lorsqu'un homme en place y est resté quelque tems, on dit: *Il s'est assez enrichi, il est tems qu'un autre lui succede.* Alors les maneges, les intrigues commencent. Les ressorts qu'il fait jouer de son côté, les efforts des créatures qu'il s'est faites le maintiennent quelque tems, mais il vit dans des agitations continuelles qui lui font payer bien cher les honneurs qu'il reçoit. Enfin la cabale qui lui est opposée l'emporte ; son incapacité & même souvent son

trop grand mérite accélèrent encore ſa chute. Il s'en conſole par une forte penſion qui le dédommage de ſa disgrace, méritée ou non. On dit que Mr. Necker a refuſé celle qu'on vouloit lui donner ; ce déſintéreſſement doit lui faire honneur vis-à vis de ceux qui ignorent les affaires qu'il a faites depuis qu'il eſt à la tête des finances, ſous le nom de ſa maiſon de banque. Ces bénéfices, au reſte, ſont légitimes ; il a donné ſon crédit, il étoit juſte qu'il retirât les avantages qui en réſultoient pour ſes prête-noms. Je ne lui ferai qu'un reproche, c'eſt de n'avoir pas été de bonne foi & de vanter ſans ceſſe ſon déſintéreſſement dans ſes écrits.

Si Mr. Necker avoit lu avec plus d'attention la bible, il auroit vu par l'exemple du favori *Aman*, que c'eſt au ſein des cours ſurtout que ſe voient les exemples les plus frappans de l'inſtabilité des choſes humaines. Qui auroit jamais cru qu'une courtiſanne eut culbuté le duc de Choiſeul & ſe feroit aſſiſe ſur le trône

ne près du Roi des françois, en dépit de la loi ſalique qui exclut les femmes de la couronne?... Paſſe encore, ſi elle avoit eu les talens de cette Cathérine qui a battu les Turcs & les a obligés à faire une paix honteuſe, qui s'eſt rendu la législatrice de ſon vaſte empire, & la médiatrice entre tous les peuples de l'univers...., qui prodigue à pleines mains l'or & les diamans, & qui enfin prend ſous ſa protection tous les pavillons de l'Europe. Quant à ce dernier article, il n'en eſt encore rien reſulté de bien avantageux pour les puiſſances qui ont accédé à cette neutralité-armée. Jusqu'àpréſent ce ſont ſeulement les agens qu'on a employés qui en ont profité; ils ont reçu de part & d'autre des tabatieres, des bagues des peliſſes & des ducats. On aſſure que les choſes en reſteront là.

Mr. de Caſtries vient de recevoir une lettre de Londres, dans laquelle on lui mande que le commandant d'un cor-

faire françois nommé le *Sans Peur* a écrit au Lord Prévôt d'Edimbourg le billet suivant :

„ Milord. Je vous envoye ces lignes „ pour vous sommer d'amener devant le „ pavillon françois; si non, en moins d'un „ quart d'heure, je mettrai le feu à vo- „ tre ville. Je vous fais cette somma- „ tion au nom du Roi de France mon „ maître, par qui je suis envoyé. Ren- „ dez-vous aussitôt à mon bord avec „ toute votre suite, le maire & les prin- „ cipaux habitans de la ville pour trai- „ ter avec moi ; autrement je ferai mon „ devoir. Telle est la volonté de votre „ serviteur

G. Fall.

Cette lettre a beaucoup fait rire ici. On ne connoit pas ce capitaine Fall ; on est curieux de savoir la réponse qui lui aura été faite & comment le Lord Prévôt se fera tiré d'affaire.

Nous avons dans cette capitale un Club, où l'on a parié, il y a six mois en-

environ, que la neutralité-armée n'existeroit plus en Europe à la fin de celui-ci. Nous voila au six, & ceux qui ont parié contre n'ont pas beau jeu. On écrit de Pétersbourg que le prince de Potemkin a engagé sa souveraine à changer le nom de cette neutralité & à la nommer *pacifique* au lieu d'*armée*. Les anglois ont, à ce qu'on assure, payé à ce parrein cent mille livres sterling comptant pour les fraix de ce batême. D'après ce qui se passe, il est hors de doute que les hollandois n'ont rien à attendre de la Russie & qu'ils ne doivent plus compter que sur leurs propres forces. On a fait changer d'avis à la grande Cathérine; on l'a fait revenir sur ses pas, après l'engagement solemnel qu'elle avoit pris de protéger tous ceux qui accédéroient à cette neutralité. Les bataves sentent actuellement combien ils ont eu tort d'ajouter foi aux promesses qu'on leur a faites.

Nous avons des nouvelles de l'Empereur, qui fait actuellement sa tournée

dans

dans les Pays-Bas. Il donne partout audience, & le dernier des citoyens à le droit d'être admis près de lui. Il s'occupe, à l'exemple de votre monarque, à faire des réformes dans les cours de justice. Il a témoigné tout son mécontentement à plusieurs présidens sur la durée des procès, qui occasionne la ruine des plaideurs & souvent celle de familles entières. Il se propose de faire travailler à un nouveau code & de simplifier toutes les procédures ; enfin il projette de grands changemens dans l'administration de ce pays. C'est le comte de Belgiojoso, qu'il a nommé son ministre aux Pays-Bas, qui sera chargé de mettre ces projets à exécution. Je vous ai déja parlé de ce dernier dans une de mes lettres. On dit qu'il n'est rien moins que propre à une pareille besogne, & qu'il n'a aucune des qualités nécessaires pour remplir convenablement un emploi aussi délicat. Le peuple brabançon veut être caressé ; il est attaché à son souverain, mais il faut dorer ses fers ; alors on obtient de lui tout ce

qu'on

qu'on veut. Si on le traite en esclave, de ſujet fidele, il devient rébelle & il eſt capable de ſe porter aux plus grands excès pour ſe maintenir dans la poſſeſſion de ſes droits. Comme le prince de Kaunitz connoit ce pays, il y a tout lieu de croire qu'il empêchera l'Empereur de ſuivre les avis qu'on lui donne & de s'engager dans des démarches qui pourroient compromettre ſon autorité & occaſionner des troubles dans ces provinces.

Notre miniſtre à Pétersbourg nous mande que le comte de Panin va quitter les affaires; il ira habiter la terre qu'il a près de Moscow pour y jouir d'une tranquillité qu'on ne goûte pas à la cour. Le Grand-Duc a fait ce qu'il a pu pour empêcher cette retraite; mais il eſt comme le Dauphin en France, il n'a rien à dire & doit ſe conformer aux volontés de ſa ſouveraine; il n'eſt que le premier de ſes ſujets.

Adieu, mon cher Comte! Je ſuis &c. &c.

LETTRE V.

De BERLIN, *le 15 Mai 1781.*

Du Comte de.... à M. de....

Comme nous n'avons point de guerre à soutenir dans ce moment, que nous jouissons d'une tranquillité parfaite, sans avoir à craindre qu'elle soit troublée au dehors, notre monarque se livre entièrement à tous les détails d'administration intérieure qu'il croit les plus propres à assurer le bonheur de ses sujets. Attendu que les bonnes loix ont toujours fait le fondement le plus solide de la félicité des peuples, Sa Majesté, d'après le compte que lui a rendu son chancelier du travail qu'il a fait pour simplifier les procédures, vient de faire publier sa nouvelle ordonnance, en annonçant „ qu'il veut qu'elle soit regardée „ comme une loi générale pour tous ses „ états, dérogeant à toutes celles qui „ l'ont précédée, qui pourroient y être

„ con-

„ contraires „. S. M. déclare en outre la résolution quelle a prise de mettre sur un pied solide les différentes cours de justice établies dans ses provinces, voulant que les dites cours jugent à l'avenir suivant les nouvelles loix, qui se trouvent dégagées de toutes obscurités, doutes & contradictions, ainsi que de ces formalités inutiles qui ne tendent qu'à éterniser les procédures. S. M. veut enfin, par ce dernier bienfait, soustraire ses sujets à l'influence du plus fort contre le plus foible, & que les tribunaux, sans avoir égard au rang ni à la qualité, jugent en faveur du pauvre comme du riche &c. &c.

La réforme parmi les avocats & procureurs est aussi entièrement effectuée; elle a été presque générale. Cette classe d'hommes est pernicieuse dans tous les états où on les tolere; chez vous, on leur a laissé s'arroger un pouvoir sans bornes. Lorsque j'étois en France, j'ai été souvent révolté de l'arrogance de ces messieurs & du luxe qu'ils étaient

aux

aux dépens de leurs clients. Voltaire & d'Alembert, qui n'ont cessé d'écrire contre les prêtres, auroient bien dû aussi décocher quelques traits contre les gens de robe.... Mais je crois qu'ils redoutoient plus les ministres de Thémis que ceux du seigneur... Les foudres de Rome sont en effet moins à craindre à présent que ceux de la justice; ces dernières frappent cependant souvent très injustement dans le pays où vous êtes.

Vous saurez déja sans doute que nous avons été admis à la neutralité armée. S. M. vient de faire remettre à tous les ministres étrangers qui sont ici, son ordonnance concernant la navigation & le commerce maritime de ses sujets pendant la présente guerre.

Dans le préambule, le Roi dit: „ Qu'il „ espère que les navires portant son pa- „ villon, qui ne seront chargés que de „ marchandises permises, seront respec- „ tés; requérant les puissances actuel- „ lement en guerre de donner des or- „ dres pour qu'il ne soit porté nulle at-

„ tein-

„ teinte ni empêchement au commerce
„ de ſes ſujets ; autoriſant tous ſes mi-
„ niſtres à demander prompte juſtice à
„ tous les colléges & amirautés des en-
„ droits où ces navires portant ſon pa-
„ villon & munis d'une commiſſion de
„ ſa part, auroient été arrêtés &c.„ Le
Roi ajoute que „ pour aſſurer davanta-
„ ge la navigation de ſes ſujets, il a fait
„ requérir S. M. l'Impératrice de tou-
„ tes les Ruſſies ainſi que les deux au-
„ tres puiſſances du Nord, qui, comme
„ on ſait, ſe ſont unies pour le main-
„ tien de la neutralité, de vouloir bien
„ en leur qualité d'amies & d'alliées de
„ S. M. ordonner aux commandans de
„ leurs vaiſſeaux de guerre de prendre
„ les vaiſſeaux marchands pruſſiens ſous
„ leur protection & ſous leur escorte,
„ dans le cas où ils ſeroient attaqués ou
„ moleſtés par les vaiſſeaux de guerre,
„ ou corſaires des puiſſances belligéran-
„ tes.

S. M. l'Impératrice-Reine a fait assurer S. M. Pruſſienne par une déclaration émanée d'elle, „que non ſeulement „elle avoit fait donner des ordres pré„cis aux commandans de ſes vaiſſeaux „de guerre de protéger contre toute „attaque quelconque les navires prus„ſiens qu'ils rencontreroient dans leurs „courſes, lesquels obſerveroient ſcrupu„leuſement les ſtipulations de la neutra„lité-armée fondées ſur le droit des gens, „mais qu'elle enjoindroit encore à ſes „miniſtres près des cours actuellement „en guerre, que toutes les fois que les „envoyés du Roi de Pruſſe auroient „des réclamations à faire ou des plain„tes à porter à ces cours, ils ayent à „les appuyer & à leur prêter leurs „bons offices; qu'elle attendoit par con„tre que S. M. Pruſſienne voudroit bien „de ſon côté munir ſes miniſtres près „des puiſſances belligérantes, d'inſtruc„tions conformes à la convention ma„ritime entre les puiſſances du nord,

„avec

„ avec ordre d'étayer par des représen-
„ tations énergiques les plaintes faites
„ par l'une ou l'autre de ces puissan-
„ ces contre toute atteinte qui pour-
„ roit être portée à la dite neutralité
„ armée &c. &c.

Vous voyez, Monsieur! que nous n'avons pas eu besoin de faire de grands efforts pour être admis à cette neutralité-armée; tout a été arrangé par notre ministre à Pétersbourg, sans qu'il nous en ait rien coûté; nous n'avons donné ni tabatieres enrichies de brillans, ni bagues de prix ou autres présens quelconques. Le prince de Potemkin nous a traités en amis, & nous n'avons qu'à nous louer de lui. Notre position, au reste, avec la cour de Russie nous met dans le cas de n'avoir rien à redouter de l'influence de la cour de Londres sur le cabinet de Pétersbourg. Les liaisons de Frédéric avec l'Impératrice ne cesseront qu'à la mort de l'un ou l'autre de ces souverains; Cathérine

 n'ou-

n'oubliera jamais que c'eſt aux ſages conſeils de notre monarque qu'elle doit peut-être le trône & la vie. Ce feroit une choſe bien curieuſe que de voir la correspondance qui a eu lieu entre elle & Frédéric. Après la mort d'Eliſabeth, l'Impératrice actuelle auroit pu avoir le même ſort qu'éprouva Pierre III., ſans les avis ſecrets que lui donna le Roi de ce qui ſe tramoit contre elle. Il eſt certain que ce furent ces avis qui accélerèrent la révolution....

Un prince Ruſſe, qui vint ici après cette grande cataſtrophe & avec lequel j'étois très lié, me fit part d'un entretien qu'il avoit eu avec le Roi. Voici ce qui ſe paſſa: S. M. lui demanda ce qu'il penſoit de ſa ſouveraine: *Vous pouvez*, ajouta-t-elle, *me parler avec franchiſe.* — „Je vais le faire, répondit le Ruſ-
„ ſe. S. M. l'Impératrice, comme gran-
„ de-ducheſſe, s'eſt toujours fait adorer;
„ jamais elle ne laiſſa appercevoir le
„ moindre mécontentement ſur toutes
„ les tracaſſeries qu'on lui ſuscita à la

„ cour

„ cour de fa tante, ni fur la conduite que
„ tenoit fon époux envers elle. . . . Elle
„ employoit le peu de pouvoir qu'elle avoit
„ à faire du bien à ceux même dont el-
„ le avoit à fe plaindre; elle traita tou-
„ jours avec bonté celles que le Grand-
„ Duc lui préféroit. . . . Tous ceux qui
„ l'approchoient ne pouvoient affez fe
„ louer de la fenfibilité de fon cœur.
„ J'avoue que je n'ai pu encore conci-
„ lier fa façon de penfer d'alors avec ce
„ qu'elle a fait depuis; il lui a fallu fans
„ doute de grands motifs pour l'y dé-
„ terminer. Cette princeffe eft faite,
„ au refte, pour régner; elle réunit tou-
„ tes les qualités néceffaires pour tenir
„ les rênes d'un fi vafte empire; elle a
„ l'ame grande, noble & généreufe; el-
„ le eft libérale & magnifique; dans les
„ affaires, elle a de la fagacité, un coup-
„ d'œil jufte & une volonté décidée.
„ Elle fera, je crois, reconnoiffante. A
„ en juger par la manière dont elle dé-
„ bute, fon regne doit faire époque. Il
„ eft à craindre feulement que tant d'é-
„ minentes qualités ne fe foutiennent pas

 „ tou-

„ toujours au même dégré, que des in-
„ térêts politiques n'altèrent la bonté
„ de ſon cœur & ne l'obligent quelque-
„ fois à faire, comme Impératrice, ce
„ qu'elle n'auroit jamais fait comme
„ princeſſe de Zerbſt ou grande-duches-
„ ſe. Elle étoit alors conſtante amie;
„ jusqu'àpréſent elle n'a point encore
„ changé. — „ *J'avois à peu-près la même*
„ *opinion de votre ſouveraine*, répliqua le
„ Roi. *Je l'ai jugée d'après une correspon-*
„ *dance aſſez active que j'ai eue avec elle.*
„ *Mais croyez-vous qu'elle penſe ſérieuſement*
„ *à mettre ſon ancien favori ſur le trone de*
„ *Pologne?* — „ Je le crois. Cela s'ac-
„ corde avec ſon caractère & ſa façon
„ de penſer généreuſe; ſon amour-propre
„ ſera flatté d'ailleurs, de placer ſur le
„ trône un homme qu'elle a aimé, &
„ peut-être d'avoir en quelque façon
„ ſous ſa dépendance un Roi qui tienne
„ d'elle ſa couronne. — *Croyez-vous qu'el-*
„ *le n'ait pas d'autre but?* — „ Non, elle
„ a vraiment conſervé du goût pour le
„ comte Poniatowski, & depuis long-
„ tems elle a pris des engagemens avec

„ lui

„ lui à ce ſujet. — *Elle auroit risqué de*
„ *ne pouvoir les remplir, ſi la révolution qui*
„ *s'eſt faite n'avoit pas eu lieu.* — „ Elle
„ étoit presque aſſurée du ſuccès. Son
„ époux lui-même l'avoit préparé, n'é-
„ tant encore que grand-duc, & il l'a-
„ cheva lorsqu'il parvint au trône. Sous
„ le regne d'Eliſabeth, ſa conduite lui
„ avoit aliéné tous les grands de la
„ cour. Auſſitôt après la mort de cet-
„ te dernière, il fit des changemens qui
„ irritèrent contre lui le militaire, le
„ clergé & les nobles. Il fut ſourd à
„ ous les avis qu'on lui donna. Tan-
„ ds qu'il ſoulevoit contre lui tous les
„ ſuets de ſon empire, Cathérine, au
„ cotraire, augmentoit le parti qui s'é-
„ toit déclaré pour elle; les circonſtan-
„ ces preſſantes dans lesquelles on ſe
„ troua, hâtèrent la révolution. Or-
„ low ontra dans cette occaſion une
„ tête ecellente; c'eſt lui qui en dé-
„ termina le ſuccès.

Le Roi ntra enſuite avec le prince Ruſſe dans ifférens détails politiques

fur fa cour; S. M. parut fort contente des réponfes qu'il lui fit. Il paroit que ce dernier étoit bien inftruit, tout ce qu'il a dit s'eft vérifié jusqu'àpréfent. On ne peut fe diffimuler que l'Impératrice n'ait fait de grandes chofes, & fi elle continue à parcourir la carrière brillante qu'elle s'eft ouverte, fon nom ne peut manquer de paffer à la poftérité la plus reculée.

Quelques mauvais plaifans, comme il y en a partout, ont prétendu que l'ombre d'Elifabetb a apparu plufieurs fois dans les châteaux de Potsdam & de Sans-Souci, peu après la révolution de Ruffie, pour reprocher au Roi d'avoir fû les projets de Cathérine & de n'en avoir pas averti Pierre III, en reconnoiffance de l'attachement que ce dernier lui avoit toujours témoigné. Cela, comme vous pouvez vous l'imaginer, n'eft qu'un conte fait à plaifir & une espèce de fatyre contre notre monarque. Je vais vous dire ce qui y a donné lieu: Suivant une vieille tradition, lorsque

quel-

quelque prince de la maiſon de Bavière ou de celle de Brandenbourg doit bientôt mourir, il en eſt averti par une grande femme blanche qui lui apparoit pour l'avertir de ſe préparer au grand voyage. Cette femme porte à ſa ceinture un gros trouſſeau de clefs; elle eſt vêtue d'une robe blanche dont la queue eſt très longue. En 1763 & 1764, des ſoldats prétendirent l'avoir vue à Potsdam. On en parla au Roi, qui ne fit que rire de cette apparition. L'incrédule Baron de Pöllnitz voulut s'amuſer; il aſſura au Roi qu'il avoit vu la *femme blanche*. — „ Quelle figure avoit-„ elle, lui demanda le monarque. — *Elle reſſembloit, Sire! à Eliſabeth.* — Le Baron fut traité de viſionnaire. C'eſt de lui que je tiens cette anecdote. La même hiſtoire ſe renouvelle dans ce moment; ce n'eſt plus la feue Impératrice qui apparoit, c'eſt la *femme blanche;* des ſoldats, des domeſtiques ſoutiennent l'avoir vue entrer & ſortir du château; des bourgeois aſſurent la même choſe,

& cette *femme blanche* fait le ſujet de toutes nos converſations. Vous n'auriez pas cru que nous autres Luthériens qui révoquons en doute votre purgatoire & votre enfer, puſſions croire aux revenans. Cela eſt pourtant très vrai; notre crédulité a encore augmenté depuis qu'un certain Schröpfer s'eſt aviſé de perſuader à nos bons germains de la Baſſe-Saxe, qu'au moyen des découvertes qu'il avoit faites en phyſique, il avoit tous les esprits à ſon commandement, qu'il pouvoit les évoquer à ſon gré & que c'étoit par eux qu'il étoit parvenu à lire dans l'avenir. Cet homme a fait beaucoup de proſélites, quoiqu'il ait fini mal: averti que ſes fourberies étoient découvertes, il prévint la punition qu'on lui préparoit en ſe donnant la mort. Ses disciples, parmi lesquels ſe trouvent des gens de diſtinction, propagent ſes erreurs; ils ont converti une infinité de perſonnes qui ne croyoient point à l'immortalité de l'ame & qui convaincues maintenant du contraire, aſſurent avoir

ſoupé

ſoupé avec leurs parens ou leurs amis morts depuis quelque tems. Différentes perſonnes, que je ne peux vous nommer, m'ont parlé de ces viſions comme d'une choſe certaine. Je n'ai point cherché à les réfuter; que répondre à des gens qui vous diſent: *Nous avons vu...?* Je conçois que par le moyen de l'électricité ou de l'aimant, on peut parvenir à faſciner les yeux. Mais avant de croire, je voudrois approfondir & m'aſſurer ſi des choſes qu'on attribue à des cauſes occultes & ſurnaturelles ne ſont pas l'effet de cauſes naturelles & ordinaires.

Attendez-vous, Monſieur! à avoir auſſi dans peu chez vous des viſionnaires: un homme qui ſe trouve dans ce moment en France vous prépare des prodiges. Je veux parler du comte de Caglioſtro, & de Dona Seraphina Felichini ſon épouſe, princeſſe de Santa Croce &c. &c. qui ont dû quitter le ſéjour de Pétersbourg, à la réquiſition du chargé d'affaires d'Eſpagne. Ce Mr. Caglioſtro, qui prétend avoir le ſecret de faire

re de l'or, n'a pas eu celui de pouvoir payer cinq à ſix mille roubles qu'il devoit dans ce pays. On raconte de lui des choſes aſſez plaiſantes : il trouva le moyen de ſoutirer beaucoup d'argent d'un grand ſeigneur Allemand, au moyen de la promeſſe qu'il lui fit de le faire ſouper avec les plus belles femmes de l'antiquité, telles que *Sémiramis*, *Aſpaſie*, *Léontine*, *Sapho*, *Fauſtine* & *Cléopatre*. Avant de pouvoir préſenter le crédule germain à cette brillante ſociété, il falloit faire de très grands préparatifs qui exigeoient beaucoup de dépenſe. Le ruſé italien faiſoit naître enſuite quelque incident qui empêchoit, diſoit-il, ces belles dames de ſe rendre à ſon invitation. Pour être initié aux prétendus myſtères dont il étoit le dépoſitaire, on étoit obligé de jurer de ne jamais rien réveler : moyen adroit pour faire des dupes, puisque ceux qui l'avoient été ne pouvoient en avertir les autres. Quelqu'un qui a vu Caglioſtro dans une grande ville où il étoit regardé comme un demi-dieu, m'a aſſuré qu'il arrivoit ſouvent à ce charlatan

de

de commander un fouper pour douze perfonnes. Ceux qui le connoiffoient, fe demandoient les uns aux autres: *Soupez-vous chez le Comte?* Chacun difoit non. — *Cependant il a du monde; quels peuvent être fes convives?* Perfonne n'en favoit rien. Le lendemain on alloit lui rendre vifite; on lui difoit: *Vous avez eu de la compagnie hier au foir.* — „ Oui. *Céfar*, *Antoine*, „ *Cléopatre*, *Caton*, *Augufte*, *Tullie* font „ venus fouper chez moi; je me fuis „ fort amufé. Le premier en veut tou- „ jours à ceux qui l'ont affaffiné; le fe- „ cond aime fa maitreffe comme le jour, „ où il perdit la bataille d'Actium pour „ voler dans fes bras; elle a toujours „ pour lui les mêmes charmes; *Caton* a „ confervé cette auftérité de mœurs „ qui le caractérifoit; *Augufte* s'applau- „ dit des progrès qu'a fait le despotis- „ me dont il a donné le premier l'exem- „ ple en réduifant les romains à l'escla- „ vage; *Tullie* n'a rien perdu de la fen- „ fibilité de fon cœur „. — Chacun écoutoit avec la plus grande attention; l'air de vérité qui régnoit dans la manière de

dé-

débiter du charlatan, faisoit croire à tout ce qu'il disoit.

Un de mes amis, arrivé depuis peu de Strasbourg, m'assure que ce Cagliostro a fait déja beaucoup de prosélytes dans cette ville; que plusieurs grands personnages raffolent de lui, qu'il leur a promis des merveilles, comme de leur donner la faculté de pouvoir disposer de tous les trésors de l'univers, vivre libres & indépendans des souverains, commander aux élémens, évoquer les morts, pénétrer dans l'avenir, enfin se rendre presque l'égal de la divinité. Si effectivement on ajoute foi à tout cela dans votre pays, ainsi qu'on me le mande, j'espere que vous nous passerez notre *femme blanche*.

Je vous entretiendrai dans une autre lettre, d'une secte de mystiques qui se forme dans notre Germanie, laquelle pourra bien aller de pair avec celle que vous eutes, il y a quelques années, & dont les membres alloient danser sur le

tom-

tombeau d'un prétendu bienheureux Paris dans le cimetiere de St. Medard.

Je fuis &c.

LETTRE VI.

De Versailles, *le 14 Juin 1781.*

De Mr. de.... au Comte de....

Cette troifième campagne contre les anglois, mon cher Comte! s'annonce fous les meilleurs auspices. Les nouvelles que nous recevons de l'Amérique, de l'Inde & de nos différentes escadres qui font en mer, nous font espérer que nos ennemis, convaincus qu'ils ne font pas invincibles, fe détermineront à entrer en accommodement. Nous fommes très difpofés à leur accorder des conditions honorables, & nous ne nous prévaudrons point de nos avantages.

Je vous ai annoncé la prife faite par notre brave la Motte-Piquet de la plus gran-

grande partie des navires chargés des effets & marchandiſes dont l'amiral Rodney s'eſt emparé à St. Euſtache. Les hollandois, qui ne perdent jamais la tête lorsqu'il s'agit de leur intérêt, ont fait demander par le comte de Berkenroode leur ambaſſadeur ici, la reſtitution des charges de ces navires. Mr. le comte de Vergennes, un peu étonné de la démarche, a cru devoir répondre: „ *que les navires qui venoient d'être pris par* „ *Mr. de la Motte-Piquet, devoient être con-* „ *ſidérés comme appartenant à l'ennemi & ve-* „ *nant d'une place dont ils étoient en poſſeſ-* „ *ſion; qu'on ne croyoit pas qu'ils puſſent être* „ *regardés comme navires de recours.*

On m'a dit dans les bureaux de la marine que l'intention du Roi étoit de ne procéder à aucun acte qui manifeſtât ſa générosité, que dans le cas où Leurs Hautes Puiſſances ſe détermineroient à agir avec vigueur contre l'ennemi commun. Le duc de la Vauguyon eſt chargé de faire cette inſinuation, qui

ne

ne peut que plaire à ceux qui ſont de notre parti. Nous verrons quel ſera l'effet d'une pareille démarche.

Mr. le comte d'Eſtaing a encore eu un moment l'espoir d'être employé; on lui donnoit le commandement de la flotte combinée, & pour ſecond Mr. le prince de Montbazon. Quelqu'un qui demandoit à Mr. de Caſtries ſi cette nomination auroit lieu, en reçut pour réponſe: *Lorsqu'il s'agira d'un coup de main & de marcher à la tête d'un bataillon de grénadiers, Mr. d'Estaing ſera toujours choiſi. Quant au prince de Rohan-Montbazon, ce qu'il a fait lorsqu'il étoit gouverneur de St. Domingue, n'eſt pas encore oublié, & doit lui ôter l'espérance d'être jamais nommé à un commandement quelconque.* — Le reproche fait à ce dernier eſt fondé, dit-on, ſur des motifs qui ſe trouvent détaillés dans les régiſtres de la marine. Pour ce qui eſt de Mr. le comte d'Eſtaing, la réponſe du miniſtre ne ſignifie autre choſe, ſi ce n'eſt qu'il eſt meilleur ſoldat que général. On en dit autant de Mr. le maréchal de Briſſac.

Il regne une inimitié contre le vainqueur de la Grénade, qui ſera toujours un grand obſtacle à ſon avancement. Sa ſévérité lui a aliéné une partie des officiers de la marine; les miniſtres le redoutent & craignent de le voir entrer au conſeil d'état; les bureaux ne ſeroient pas plus ſatisfaits de l'avoir pour chef. En voila ſans doute aſſez pour l'éloigner à jamais du commandement & du miniſtère. Toutes ces petites tracaſſeries n'empêchent pas, au reſte, qu'on ne preſſe les armemens à Breſt; le port eſt rempli d'ouvriers, & l'on espere de pouvoir mettre, ſous peu de tems, en mer de nouvelles forces maritimes. Cependant le principal manque encore, ce ſont les matelots; pour y ſuppléer, on prendra tous les mariniers d'eau douce qu'on pourra trouver. Les anglois ne ſe permettent pas, dans cette guerre, les plaiſanteries qu'ils ont faites en 1757; ils trouvent de notre part une réſiſtance à laquelle ces rois de la mer ne s'attendoient pas. Nous venons de leur en

don-

donner encore une nouvelle preuve: un de nos vaisseaux nommé l'*Actif*, faisant partie de l'escadre de Mr. de la Motte-Piquet, a soutenu un combat contre deux vaisseaux de ligne anglois, qui avoient cru pouvoir s'en emparer aisément ; mais il leur a échappé, après avoir fait la plus vigoureuse résistance. Ce vaisseau est rentré à Brest fort maltraité, ayant reçu plusieurs boulets dans sa flotaison. Cinq hommes de l'équipage ont été tués & trente-sept blessés assez grièvement.

Nous recevons dans le moment l'avis que le Bailli de Suffren, parti le 22 Mars dernier, a fait assez bonne route jusqu'à la baye de Praya dans l'île de St. Jago, où il se proposoit de s'arrêter pour augmenter ses provisions d'eau. Le 16 Avril entre huit & neuf heures du matin, il étoit sur le point d'entrer dans la rade de cette île, lorsque le vaisseau l'*Artésien*, qui marchoit en avant de l'escadre, apperçut un bâtiment portant

pavillon anglois. Il revira auſſitôt de bord vers ſa flotte, en lui ſignalant l'ennemi. Mr. de Suffren ſe ſépara ſur le champ de ſon convoi, à qui il ordonna de tenir le vent & de continuer à faire route; il fit enſuite le ſignal de ſe former en ligne de bataille dans l'ordre renverſé. Il étoit alors dix heures du matin. A dix heures & demie, il ſe réforma de nouveau dans l'ordre naturel. Son eſcadre étoit compoſée des vaiſſeaux ſuivans :

Le Héros de 74 canons commandé par Mr. *de Suffren*
L'Annibal — 74 — *De Trémignon* capitaine.
L'Artéſien — 64 — Le chevalier *de Cardaillac* capit.
Le Sphinx — 64 — *Du Chileau* capit.
Le Vengeur — 64 — *De Forbin* capit.

Lorſqu'il eut doublé la pointe de l'eſt, il ſerra la terre, laiſſant les voiles apperçues à bas-bord & ſous le vent; il tira deux coups de canon contre un vaiſſeau qui mouilloit à l'entrée de la baye & porta ſur les autres. A cette attaque

im-

imprévue de Mr. de Suffren, le commodore Johnſton, qui ne croyoit pas l'ennemi auſſi près, ſe diſpoſa au combat. Il avoit ſous ſes ordres cinq vaiſſeaux de ligne, ſavoir:

Le Rommey	de 54 canons,	qu'il commandoit
Le Héros	de 74	— — —
LeMonthmouth	de 64	— — —
Le Jupiter	de 50	— — —
L'Iſer	de 50	— — —

Trois frégates, l'*Active*, le *Jaſon* & la *Diane* de 26 canons de douze en batterie, mouilloient au milieu de ſon convoi. Johnſton répondit au feu de Mr. de Suffren par celui du *Montmouth*, du *Jupiter* & du *Héros*. Le combat s'engagea: l'*Annibal* étant venu jetter l'ancre en avant du *Héros*, ne tarda pas à recevoir un feu beaucoup plus vif que celui qu'il faiſoit. L'*Artéſien* voulant auſſi prendre poſte à côté du *Héros*, ſon capitaine fut tué au moment où il manœuvroit à cet effet. Alors ce vaiſſeau dériva & porta au large avec un vaiſ-

ſeau de la compagnie des Indes angloiſe qu'il avoit abordé. Le *Vengeur* & le *Sphinx* ſe contentèrent de lâcher quelques bordées aux vaiſſeaux anglois; mais étant tombés ſous le vent, il prirent le large. Le *Héros* & l'*Annibal* reſtés ſeuls, continuoient cependant de ſe battre contre les cinq vaiſſeaux anglois, qui les chauffoient de près, par l'avant, le travers & l'arrière. L'*Artéſien*, le *Vengeur* & le *Sphinx* étoient trop éloignés pour pouvoir les ſecourir promptement. Mr. de Suffren, voyant le danger imminent qu'il couroit, fut obligé d'ordonner de couper les cables & de gagner le large, après avoir ſoutenu un combat d'une heure avec le *Héros* contre toutes les forces de l'ennemi. Il étoit tems qu'il fit retraite, car à peine étoit-il hors de la portée du canon que l'*Annibal* démata de tous ſes mats, à l'exception du beaupré. Le *Sphinx* le prit auſſitôt à la remorque. Le même jour vers les ſix heures du ſoir, le commodore Johnſton, après avoir réparé les dommages qu'il avoit ſoufferts, porta ſur notre escadre

pour

pour l'attaquer à ſon tour; mais ſa pourſuite ne fut pas longue. Voyant que Mr. le Bailli de Suffren s'étoit formé au plus près, toutes les amures à bas-bord, il ſerra le vent & ſe contenta de nous obſerver jusqu'à nuit cloſe. Vers les onze heures du ſoir, les deux eſcadres ceſſèrent d'être en vue l'une de l'autre; les anglois retournèrent dans la baye de Praya & Mr. de Suffren continua ſa route. Nous avons eu dans cette action 115 hommes tués & 240 environ de bleſſés. Mrs de Trémignon & de Cardaillac ſont du nombre des premiers. Nous esperons que Mr. de Suffren aura rejoint aſſez à tems le convoi qu'il escortoit, pour l'empêcher d'être pris par les ennemis, & qu'il ſera heureuſement arrivé à ſa deſtination. Nous ſommes aſſurés maintenant de dévancer les anglois au cap de Bonne-Esperance; ce qui étoit d'autant plus important pour nous, que le commodore Johnſton avoit ordre de nous gagner de viteſſe & de s'emparer de cette poſſeſſion; à quoi il eut probablement réuſſi, s'il ne s'étoit

pas arrêté trop longtems dans la baye de Praya.

Comme il eſt difficile de contenter tout le monde, on blâme ici la manœuvre qu'a fait Mr. de Suffren. On prétend qu'au lieu de venir mouiller ſans ordre au milieu des vaiſſeaux ennemis, il auroit dû les attaquer ſous voiles & dans un ordre de bataille bien formé; qu'alors il eut pu faire un feu ſupérieur à celui qu'il auroit reçu & remporter une victoire complette. Je ne déciderai point ſi cette critique eſt fondée; ce qu'il y a de certain, c'eſt que la mort de Mr. de Trémignon, au commencement de l'action, a été très favorable à l'ennemi. On écrit que Mr. de Suffren veut démonter un ou deux capitaines, qui n'ont pas fait leur devoir comme ils auroient pu dans cette occaſion.

On nous mande de Londres que le Commodore Johnſton, dans une lettre qu'il a écrite au Lord Dillsborough ſur cette affaire, en date du 20 Avril, dit: *Au moment où je fus averti que l'ennemi appro-*

prochoit, quinze cents hommes de mes équipages étoient sortis pour aller faire de l'eau, pêcher, recueillir du bétail ou s'occuper d'objets nécessaires au ravitaillement de la flotte. Il ajoute : *Comme cette apparition tenoit un peu de la surprise, la nature du service dans lequel nous nous trouvions engagés devoit naturellement occasionner parmi nous beaucoup de confusion.*

Le Commodore anglois auroit pu dire encore que le peu de prévoyance de l'amirauté d'Angleterre est cause qu'il a été obligé de s'arrêter à l'île de St. Jago pour s'y ravitailler. S'il avoit eu toutes les provisions qui lui étoient nécessaires, il eut continué sa route & devancé Mr. de Suffren au cap de Bonne-Espérance. Cette faute grave nous facilite les moyens de nuire beaucoup à nos ennemis dans l'Inde & de seconder avec succès les opérations de notre allié Hyder-Ali.

Nous n'avons pas encore reçu la nouvelle du départ de la flotte hollandoise qui doit se rendre dans la mer du

Nord & ſe meſurer contre les anglois, ſi elle en trouve l'occaſion. Le duc de la Vauguyon nous aſſure cependant que la république eſt très décidée d'uſer de repréſailles & de ne plus ſouffrir les inſultes que les anglois font à ſon pavillon.

La cour de Pétersbourg fait tout ce qu'elle peut pour empêcher que cette rupture entre la république & l'Angleterre n'ait des ſuites plus ſérieuſes; mais elle aura de la peine à y réuſſir. La majorité des Etats-généraux eſt en notre faveur, & le pouvoir du Stadhouder eſt dans ce moment presque nul. Ce n'eſt qu'en faiſant cauſe commune avec nous qu'il peut ſe flatter de recouvrer ſon influence.

Dans ce moment, on nous écrit de Londres que le Lord Dillsborough a porté ſes plaintes à la cour de Lisbone ſur la violation faite du territoire portugais par Mr. de Suffren, en attaquant les anglois dans un port neutre d'une île du Cap-verd. Nous n'avons point

en-

encore de nouvelles officielles de ce combat; ce que nous en ſavons nous eſt parvenu par la voie de Londres.

Le feu a pris, le 8 de ce mois, à l'opéra & l'a réduit en cendres.

Adieu, mon cher Comte! Je ſuis &c.

LETTRE VII.

De VERSAILLES, *le 22 Juin 1781.*

De Mr. de.... au Comte de....

Notre parlement de Paris, ne pouvant plus s'arroger une portion de la ſouveraineté, comme il le faiſoit naguères, non pour ſoutenir la cauſe du peuple, mais pour ſe maintenir dans la jouiſſance des droits qu'il avoit uſurpés, ne néglige aucune des occaſions de manifeſter ſon exiſtence par quelque acte éclatant d'autorité dans les objets qu'on a laiſſés à ſa compétence. D'après un beau réquiſitoire de Mr. de Séguier, il vient d'ordonner un autodafé de la nouvelle édition en 10 volumes in 8vo de l'*Hiſtoi-*

re

re philosophique & politique des établissemens européens dans les deux Indes par l'abbé Rainal. Suivant notre ſtyle barbare, il eſt dit: *La cour, ouï le rapport &c. a condamné cet ouvrage a être lacéré & brûlé comme impie, blasphématoire, ſéditieux, tendant à ſoulever les peuples contre l'autorité ſouveraine & à renverſer les principes fondamentaux de l'ordre civil.*

Il eſt étonnant que nos aëropages ne ſoient pas convaincus depuis longtems de l'inutilité de pareils arrêts, qui, bien loin de nuire aux ouvrages qu'ils condamnent, ne font qu'en augmenter le débit, ainſi que le nombre des lecteurs. Il y a une infinité de livres qu'on n'auroit jamais lus ſans les réquiſitoires des avocats-généraux & les honneurs du bucher qui leur ont été décernés. Celui de l'abbé Rainal n'eſt pas de ce nombre; c'eſt un ouvrage excellent & qui doit faire époque; on lui doit déja peut-être la révolution qui s'eſt opérée en Amérique, &, ſelon toutes apparences, il en occaſionnera d'autres encore. C'eſt une choſe aſſez ſingulière, qu'on

to-

tolere & même qu'on récompenſe largement ceux qui écrivent en faveur du despotisme, tandis qu'on ſévit avec rigueur contre ceux qui ſe permettent des réflexions ſur les droits des peuples. Si ces derniers ont des devoirs à remplir envers ceux qu'ils ſe ſont choiſi pour maîtres, les ſouverains de leur côté n'ont-ils pas contracté des obligations eſſentielles envers leurs ſujets? Depuis que notre Europe eſt policée, il me ſemble que les hommes y ſont moins heureux; leurs propriétés, les nouvelles jouiſſances qu'ils ont acquiſes ne leur ont été aſſurées qu'au dépens de leur liberté. Le peuple, dans tous les gouvernemens monarchiques de l'Europe, eſt vraiment eſclave; c'eſt preſque ſur lui ſeul que tombe tout le fardeau des impoſitions & autres charges de l'état, ſans qu'il ait le moindre dédommagement de tant de ſacrifices pénibles. En tems de guerre, il doit ſe battre pour la défenſe de l'état, & les lauriers qu'il cueille ſont uniquement deſtinés à orner la tête de ſes chefs. Il ne partage preſ-

que

que jamais la gloire ni le fruit d'une victoire remportée. On comble d'honneurs & de récompenſes un général qui a gagné une bataille, & l'on ne donne au malheureux ſoldat que ſon plus urgent néceſſaire. Pour entretenir de nombreuſes armées ſur pied, on retranche ſur ſon habillement, ſur ſa chauſſure, ſur ſa nourriture; on lui donne la même paye depuis plus de cent ans, & cependant les comeſtibles de premiere néceſſité ont augmenté du double depuis ce tems. Malgré mon admiration pour votre monarque, & quelque juſtice que je rende à ſes grandes qualités, je ne puis m'empêcher, mon cher Comte! de déſapprouver la manière dont il tient ſes troupes. Je conçois que l'économie qui regne chez vous dans cette partie, eſt néceſſaire & qu'elle eſt combinée avec les moyens de l'état; cependant cette raiſon eſt bien foible devant le grand motif de l'humanité. L'exemple de Frédéric a déja des imitateurs. L'Empereur eſt de ce nombre; il a même

me

me trouvé des moyens plus économiques encore. Mais comment veut-on qu'un soldat mal vêtu, mal nourri résiste à toutes les fatigues de la guerre, à l'intempérie des saisons, tandis que l'officier, qui a presque toujours le superflu, ne peut lui-même y résister ? Il me semble qu'on fait trop peu de cas des défenseurs de la patrie; si le mécontentement se met une fois parmi eux, ils feront à leur tour la loi à ceux de qui ils la recevoient. La basse classe du peuple se joindra à eux, & le despotisme se verra obligé de plier, n'ayant plus la force active dont il s'étayoit. Jamais les esprits n'ont été montés au point qu'ils le sont actuellement ici. Le gouvernement, accoûtumé à ce mécontentement du peuple, croit ne pas devoir y faire attention. Je trouve qu'il a tort; il seroit nécessaire qu'il s'occupât promptement des moyens de réformer les abus & qu'il fît de lui-même ce qu'on le forcera peut-être un jour de faire.... Ce mémoire sur les assemblées provinciales

&

& le ſuccès qu'ont eu les eſſais qu'on en a faits dans quelques provinces, ont ouvert les yeux à la nation & lui ſuggérèront inſenſiblement l'idée de mettre des bornes à l'autorité royale & au pouvoir des miniſtres. Le *Compte rendu* a auſſi dévoilé les déprédations qui ſe ſont faites & la néceſſité d'en prévenir d'ultérieures. Le renvoi de Mr. Necker, dans un moment où il avoit pour lui les deux tiers de la nation, eſt, à mon avis, une maladreſſe inexcuſable & qui peut avoir les ſuites les plus fâcheuſes. Ses ſucceſſeurs ne pourront réuſſir en rien de ce qu'ils voudront entreprendre; s'ils veulent ſuivre le même ſyſtême que lui, ce que je ne crois pas, ils échouèront pareillement, par les raiſons que je vous ai déja énoncées. La chute du directeur a fait encore baiſſer davantage le crédit; on eſt aux expédiens pour ſe procurer de l'argent; n'oſant pas mettre d'impôts, on va recourir aux emprunts, aux anticipations, aux extenſions des droits, afin de pouvoir faire fa-

ce

ce aux fraix de la guerre ruineuſe dans laquelle nous ſommes engagés. De cette manière, la dette énorme dont l'état eſt grévé augmentera encore. De vous dire comment on s'en tirera, c'eſt ce qui eſt bien difficile. Perſonne, au reſte, n'eſt moins embaraſſé que nos miniſtres; accoûtumés comme ils le ſont à vivre au jour le jour, ils espèrent de prolonger encore longtems cette exiſtence précaire de la France. Je crains qu'ils ne ſe trompent; la maladie eſt trop violente, & le remede qu'on doit employer pour la guérir doit être violent....

Je vous ai parlé dans ma dernière de l'incendie de l'Opéra. Ce fut le vendredi 8 de ce mois qu'il ſe manifeſta; on venoit de jouer *Orphée*. Par la maladresſe du garçon chargé d'éteindre les bougies, le feu prit à une toile du ceintre qui n'ayant pas été coupée aſſez à tems des deux côtés, communiqua la flamme aux autres & à la toile du fond. Dans un inſtant le théatre fut embraſé; on demanda de l'eau, il ne s'en trouva point; les décorations n'étant compoſées

que de matières combuſtibles, le feu fit des progrès ſi rapides qu'il ne fut bientôt plus poſſible de l'éteindre. A une fumée noire & épaiſſe ſuccéda une colonne de feu dont on évalua la hauteur à deux cents pieds. Heureuſement il ne faiſoit que très peu de vent; malgré cela, des charbons & des flammêches furent portés à douze & quinze cents pas de l'endroit où étoit le foyer. Pour ſurcroit de bonheur, il ſurvint une petite pluye qui empêcha l'incendie de s'étendre & de réduire en cendres le plus beau quartier de Paris; il n'y eut d'endommagé qu'une des cours du palais-royal, ainſi que le grand escalier & une partie des bâtimens dépendans de ce Palais qui ſe trouvoient adoſſés à l'Opéra. Une vingtaine de perſonnes ont, à ce qu'on croit, péri; on a retrouvé huit à neuf cadavres dans les décombres. Celui qu'on peut regarder comme la cauſe de cet accident & qui devroit être ſévèrement puni, c'eſt l'homme

me

me pensionné pour avoir soin que les réservoirs fussent toujours remplis d'eau; il n'y en avoit pas une goute; quelques seaux auroient suffi pour éteindre la flamme de la toile qui a occasionné ce terrible incendie.

Vous concevez combien nos oisifs de Paris, nos filles entretenues & nos vieux libertins regrettent d'être privés d'un spectacle où ils alloient, les uns charmer leurs ennuis, les autres étaler leur charmes, & les derniers repaître leur imagination de ces danses lascives qui excitent en eux des désirs, seule jouissance que leur nullité leur permet de se procurer.

Le duc de Chartres est celui qui perd le plus à cet incendie. Semblable au Sultan, il avoit chez lui un serrail nombreux, au milieu duquel il pouvoit jetter le mouchoir & choisir parmi ces nimphes de Terpsicore, qui sont au nombre de trois cents, celle dont les charmes faisoient naître chez lui une velléité..... Attendu le malheur qui auroit

pu arriver aux maiſons adjacentes & que cette partie du quartier St. Honoré eſt très reſſérée, les propriétaires ſe propoſent de préſenter une requête pour demander que la ſalle de l'Opéra ſoit conſtruite ſur un autre emplacement. Ceci ſera encore moins du goût de Son Alteſſe, qui perdra beaucoup, ſi ce ſpectacle eſt transporté ailleurs. Les dépenſes qu'il a faites dans ſon jardin n'étant qu'une pure ſpéculation, le déplacement de l'Opéra dérangeroit furieuſement ſes vues. Mais comme ce prince s'entend parfaitement en matière de finances, il eſt à croire qu'il ſaura ſuppléer à tout.

Nous n'avons point encore reçu de nouvelles officielles de Mr. le Bailli de Suffren. Nous craignons que les dépêches qu'il nous aura envoyées ſur l'iſſue de ſon combat contre le Commodore Johnſton, n'ayent été interceptées par les anglois. D'après de nouveaux avis reçus de Londres, il paroît que notre géné-

général a été mal fecondé par plufieurs de fes vaiffeaux, & que s'ils avoient obéi au commandement, l'escadre angloife n'auroit pu nous échapper, ayant été prife au dépourvu & ne s'attendant nullement à l'arrivée de Mr. de Suffren.

On nous mande de Londres, que S. M. Britannique a chargé fon frère le duc de Glocefter de fe rendre à Oftende & de là à Bruxelles pour y complimenter S. M. Impériale de fa part. Cet illuftre ambaffadeur doit s'être embarqué, le 10 ou le 11, pour aller s'acquiter de fa miffion. Les politiques prétendent qu'il eft chargé d'une négociation importante près du chef de l'Empire. Mr. de Vergennes a écrit à notre miniftre à Bruxelles d'obferver ce qui fe paffera & de ne rien épargner pour fe procurer des avis. On ne croit pas, au reste, que l'Empereur forme dans ce moment aucune liaifon avec l'Angleterre; il a pris avec nous des engagemens qu'il eft de fon intérêt de ne point rompre. Il eft d'ailleurs trop tard pour fe mêler de notre querelle avec la Grande-Bré-

tagne, & Joſeph II. voit trop bien les choſes pour haſarder la moindre démarche qui y ſoit rélatif.

La disgrace du comte de Panin eſt, à ce qu'on aſſure, l'ouvrage du cabinet de Londres, qui craignoit ce miniſtre. Le prince de Potemkin ſe trouve actuellement ſans rival; il tiendra ſeul les rênes de l'adminiſtration, & dans ce cas, adieu la neutralité-armée. Un des ambaſſadeurs hollandois eut, le 20 Mai dernier, ſon audience de congé de l'Impératrice; il a été gratifié d'un préſent évalué à douze mille roubles. Son collégue, le comte de Vaſſenaar, reſte. Le compte que ces deux miniſtres ont rendu à leurs commettans, depuis qu'ils ſont dans ce pays, confirme ce qu'on ſavoit déja, ſavoir: que la Ruſſie n'eſt pas auſſi formidable qu'on ſe l'imagine, que toute la grandeur de cet empire eſt à Pétersbourg, que l'Impératrice eſt trompée par tous les rapports qui lui ſont faits, qu'on obéit comme l'on veut

aux

aux ordres qu'elle donne, qu'une misere affreuse regne dans plusieurs de ses provinces, que cette puissance colossale ne se soutient que par la bravoure du soldat Russe, qui ne coûte rien lorsqu'il est à la guerre, & qui affronte la mort par l'espoir qu'il a d'être aussi heureux dans l'autre monde qu'il l'a été peu dans celui-ci. Tant que l'ignorance regnera parmi le peuple de cet empire, la milice Russe sera une des meilleures de l'Europe; mais la population a diminué considérablement par les guerres continuelles que la Russie a soutenues depuis près d'un siecle. Si cette nation parvient à s'éclairer, elle pourra un jour être aussi redoutable à ceux qui la tiennent dans l'esclavage qu'elle l'a été à ses ennemis..... Il ne faudroit qu'un homme ambitieux ou mécontent pour opérer cette révolution.

Le duc de la Vauguyon nous mande de la Haye, que Leurs Hautes Puissances ne sont pas contentes d'une réponse qu'elles viennent de recevoir de Péters-

tersbourg, dans laquelle il eſt dit: „Que
„ S. M. Impériale de toutes les Ruſſies
„ voudroit pouvoir donner à la répu-
„ blique de plus grandes marques d'in-
„ térêt & d'amitié; qu'elle ne peut re-
„ garder l'acceſſion de L. H. P. à la neu-
„ tralité-armée comme la cauſe de la
„ guerre que l'Angleterre vient de leur
„ déclarer, & que le *caſus fœderis* n'exis-
„ tant pas, elle ne peut que leur offrir
„ ſa médiation, ainſi qu'elle l'a déja
„ fait, pour leur faire faire une paix
„ particulière avec la Grande-Brétagne.

Cette réponſe eſt du *Potemkin* tout pur. Comme, de notre côté, nous n'en ſommes pas plus ſatisfaits, nous avons fait dire par notre ambaſſadeur à nos alliés les Etats-généraux, qu'ils ayent à ſe mettre en état de défenſe, & que le meilleur moyen d'accélérer leur paix avec les anglois, étoit de les y forcer par la voie des armes; que l'augmentation des troupes de terre demandée par le Stadhouder étoit inutile; qu'une flotte nombreuſe & bien équipée étoit dans

ce

ce moment tout ce qu'il falloit. Nous verrons ce qu'il en arrivera. On parle encore d'un nouveau combat naval qui a eu lieu en Amérique.

Adieu, mon cher Comte! Je suis &c.

LETTRE VIII.

De Berlin, *le 5 Juin 1781.*

Du Comte de.... à M. de....

Voila donc votre Trisgemiste financier renvoyé! .... Je suis de votre avis & je crois que ce n'étoit pas le moment de le congédier ni de le reléguer à St. Ouen. Je crains que cette démarche trop précipitée ne nuise beaucoup à votre crédit & n'augmente l'embarras dans lequel se trouvent vos finances. Je croyois apprendre le premier cette nouvelle au Roi; mais il la savoit déja. Mr. d'Alembert la lui avoit mandée. S. M. a reçu, depuis, copie d'une lettre écrite par Mr. Necker à un de ses amis, deux

jours après ſa retraite. Voici de quelle manière il s'explique ſur ſa chute.

Copie d'une lettre de Mr. Necker, datée de St. Ouen le 21 Mai 1781.

„ Enfin j'ai ſuccombé, & la cabale
„ acharnée depuis ſi longtems contre
„ moi l'a emporté. Je ne regrette point
„ la place que j'ai quittée, je n'y ai
„ éprouvé que des dégoûts & des con-
„ trariétés; mais je ſuis fâché de n'a-
„ voir pu opérer tout le bien que j'au-
„ rois voulu. J'y aurois réuſſi ſans les
„ intrigues de ceux qui ſont vivement
„ intéreſſés au maintien des abus que
„ j'avois entrepris de détruire. J'ai eu à
„ combattre tous les gens de la cour,
„ le clergé, les parlemens & les finan-
„ ciers. Quelque formidable que fût le
„ parti qui s'étoit déclaré contre moi,
„ j'aurois triomphé, ſi j'avois été ſoute-
„ nu..... Ne l'étant pas, j'ai dû quit-
„ ter.... Je ſuis au moins aſſuré que
„ mes ennemis ne pourront attaquer
„ mon adminiſtration, ni m'accuſer d'in-
„ fidélité ou de malverſation. Je laiſſe

„ le

„ le tréſor royal dans un état bien dif-
„ férent de celui où je l'ai trouvé. Au
„ moyen des arrangemens que j'ai pris
„ & des rentrées qui doivent encore ſe
„ faire dans le courant de cette année
„ & au commencement de l'autre, mon
„ ſucceſſeur aura dequoi faire face à
„ toutes les dépenſes pour cette campa-
„ gne & pour commencer la prochaine;
„ mais je l'attends au moment où il ſe-
„ ra obligé de ſe procurer des reſſour-
„ ces..... Je ſuis informé que mes en-
„ nemis, ne trouvant rien dans ma ges-
„ tion qui puiſſe fournir matière à des
„ inculpations graves, ſe propoſent de
„ cenſurer les emprunts que j'ai faits.
„ Je leur répondrai que je n'ai eu re-
„ cours à ce moyen que par l'impoſſi-
„ bilité qu'il y avoit de mettre de nou-
„ velles impoſitions, celles qui exiſtoient
„ déja ne pouvant s'augmenter ſans
„ craindre d'écrâſer la nation. J'ai, je
„ crois, ſuffiſamment éclairé cette der-
„ nière dans mon *Compte rendu*, ſur ſa
„ ſituation, qu'on lui avoit jusqu'alors
„ diſſimulée. Mon mémoire ſur les ad-

„ mi-

„ miniſtrations provinciales lui indique
„ ce qu'elle doit faire pour parvenir à
„ rétablir l'ordre dans l'adminiſtration
„ de ſes finances & ſimplifier la manière
„ de faire le recouvrement des impoſi-
„ tions. Si elle n'eſt point ingrate, elle
„ me ſaura gré de tout ce que j'ai fait
„ pour elle.

„ Je vais goûter dans la retraite &
„ au ſein de ma famille une tranquilli-
„ té dont je n'ai pas joui depuis long-
„ tems. Venez m'y voir & ſoyez aſſu-
„ ré d'être reçu comme l'ami de Mada-
„ me Necker & le mien. Je ſuis &c.

Si ce que dit votre directeur des finances eſt vrai & qu'il ait laiſſé dans le tréſor de l'état des fonds ſuffiſans *pour cette campagne & pour le commencement de l'autre*, je trouve encore plus grand le tort qu'on a eu de le renvoyer, puiſqu'il n'exiſtoit aucun motif plauſible de mécontentement. C'eſt lui fournir de nouvelles armes contre ſes ennemis, & juſtifier tout ce qu'il leur impute. Ceux qui lui ſuccéderont auront une tâche

d'au-

d'autant plus difficile à remplir qu'ils ne jouiront pas de la confiance publique, & vous ſavez combien elle eſt néceſſaire pour le ſuccès des opérations. Les Rois & les miniſtres, doivent, comme les autres, reſpecter l'opinion publique. Votre comte de Maurepas paroit ignorer cette vérité; la conduite qu'il a tenue eſt légère & inconſéquente ; il n'a pu oublier une offenſe qui bleſſoit ſon amour-propre, & il a préféré d'exercer une petite vengeance au grand motif de l'intérêt public. Cette ſottiſe du Mentor de Louis XV. n'eſt pas, au reſte, la ſeule qu'il ait commiſe, & je trouve qu'il ne conduit nullement ſon auguſte pupile comme il devroit le faire. Cependant jamais monarque ne montra tant de diſpoſitions à faire le bien; depuis qu'il eſt ſur le trône, il l'a ſouvent tenté, ſans pouvoir y réuſſir. Cette impoſſibilité vient comme je vous l'ai dit, du peu de ſtabilité qui regne dans les différentes parties de votre adminiſtration; les finances, la guerre, la politique, la marine, toutes ces choſes éprouvent la même

me variation que vos modes. C'eſt, ſelon moi, une eſpece de miracle que la France ait pu réſiſter à tous les chocs qu'elle a reçus depuis la paix de 1748, époque de ſa décadence & où commencèrent à ſe flétrir les lauriers que Louis XV. avoit cueillis dans les campagnes qu'il fit en Flandres. Si jamais royaume eut beſoin d'être régéneré, c'eſt le vôtre; mais je ne vois pas comment ce grand œuvre pourra s'opérer. L'établiſſement des adminiſtrations provinciales m'avoit donné quelque eſpoir; mais il commence à ſe perdre depuis que j'ai eu communication d'un mémoire à ce ſujet, qui a été envoyé au Roi. Je vous en joins ici copie. L'auteur me paroit fort inſtruit des vices qui exiſtent dans votre adminiſtration; il regarde comme impoſſible d'y rémedier ſans avoir recours à des moyens violens.

Copie d'un mémoire envoyé au Roi ſur l'établiſſement des aſſemblées provinciales.

„ Sire! J'ai lu & médité profondé-
„ ment le mémoire ſur les adminiſtra-
„ tions

„ tions provinciales. Il contient d'ex-
„ cellentes chofes, mais les idées n'en
„ font pas neuves. Plufieurs adminis-
„ trateurs les avoient déja propofées,
„ & dans l'examen qu'on en fit, on
„ trouva tant d'inconvéniens, que ces
„ établiffemens furent regardés comme
„ impraticables à caufe des effets qui de-
„ voient en réfulter. Les françois ne font
„ pas faits pour fe gouverner eux-mê-
„ mes, & l'on peut leur appliquer ces
„ vers de Corneille.

Quand le peuple eft le maître, on n'agit qu'en tumulte
La voix de la raifon jamais ne fe confulte.

(*Tragédie de Cinna.*)

„ Voila ce qui arriveroit chez nous,
„ fi les provinces ont le droit de s'im-
„ pofer elles-mêmes. Ceux qui y re-
„ préfenteroient, ne tarderoient pas de
„ s'arroger une partie de l'autorité fou-
„ veraine. Le clergé & la nobleffe vou-
„ dront dominer dans ces affemblées, le
„ tiers-état ne le fouffrira pas. De là
„ naîtront des querelles & des divifions,
„ & nous ne tarderions pas de tomber

„ dans

„ dans l'anarchie la plus complette par „ l'abus que chacun voudroit faire en „ ſon particulier de l'autorité. Celle du „ Roi deviendroit peut-être nulle; c'eſt „ ce qu'il faut éviter.

„ J'obſerverai à votre Majeſté que „ dans toutes les parties de notre gou- „ vernement, il y a des vices conſtitu- „ tionnels qui ont géné & qui gêneront „ toujours ſon organiſation. Vouloir les „ attaquer & les détruire tous à la fois, „ c'eſt risquer le bouleverſement d'un „ édifice qui exiſte depuis des ſiecles & „ qui ſe ſoutient, malgré le peu de ſoli- „ dité des fondemens ſur lesquels il ré- „ poſe; mais ſi l'on tentoit ce grand „ œuvre avec les précautions néceſſai- „ res, ce ſeroit au Roi ſeul à l'opérer. „ S'il laiſſe ce ſoin aux municipalités, il „ ne ſera plus bientôt qu'un ſous-ordre; „ il recevra la loi de ceux à qui il la „ fait actuellement, & le pouvoir dont „ lui & ſes predéceſſeurs ont joui, une „ fois dans les mains du peuple, repas- „ ſera difficilement entre les ſiennes.

„ On

„ On vante beaucoup l'essai qui a été
„ fait des administrations provinciales
„ dans deux de nos provinces, mais
„ quand même il auroit eu tout le suc-
„ cès possible, pouvons-nous juger du
„ tout par une petite partie? Je m'at-
„ tends, au reste, à une foule d'obsta-
„ cles, lorsqu'il s'agira de faire marcher
„ la chose en grand. Ces administrations
„ ne tarderont pas à se trouver en con-
„ flit avec les pays d'*Etats*, les pays d'*E-*
„ *lection*, les pays d'*Administration mixte*.
„ Comment d'ailleurs oser se flatter de
„ réussir à établir une répartition par-
„ faitement égale dans un royaume où
„ presque toutes les provinces sont étran-
„ gères les unes aux autres, où des
„ barrières multipliées à l'infini divisent
„ & séparent entre eux les sujets d'un
„ même souverain, où l'Alsacien est étran-
„ ger au Lorrain, le Franc-Comtois
„ au Dauphinois & au Bourguignon, le
„ Picard au Flamand &c. &c.; où certains
„ cantons sont affranchis d'une partie des
„ charges publiques, tandis que d'autres
„ les supportent toutes; où les privilégiés

,, enfin, ainſi que les riches, qui pour-
,, roient payer, ne donnent presque
,, rien, tandis que la partie de la na-
,, tion la moins aiſée eſt accablée ſous le
,, poids des impoſitions.

,, Depuis Philippe le Bel, qui ſe per-
,, mit le premier d'impoſer la nation de
,, ſa propre autorité, & qui pour y réus-
,, ſir la diviſa entre elle, changea la for-
,, me de ſa conſtitution en ſubſtituant
,, les Etats-généraux à l'aſſemblée du
,, champ-de Mars, le pouvoir monar-
,, chique s'accrut & les françois perdi-
,, rent inſenſiblement leurs droits &
,, leurs priviléges; de libres qu'ils étoient,
,, ils devinrent les esclaves du despotis-
,, me qui les conduit aujourd'hui. La
,, tenue des Etats-généraux, ſous le Roi
,, Jean, eut les ſuites les plus funeſtes;
,, le royaume ſe trouva en proye à tou-
,, tes les horreurs de la guerre civile
,, & dans l'état d'anarchie le plus com-
,, plet; des brigands profitèrent de ces
,, troubles pour piller & incendier les
,, châ-

„ châteaux. L'adroit & politique Char-
„ les V. répara une partie des maux que
„ la nation avoit soufferts sous le regne
„ de son prédécesseur; mais sous l'imbé-
„ cille Charles VI. la France gouvernée
„ par un régent, éprouva de nouveaux
„ malheurs, pires encore que les pre-
„ miers. Ce fut après cette époque,
„ que les grands du royaume & le cler-
„ gé s'étant séparés du peuple, la puis-
„ sance royale s'attacha ces deux pre-
„ miers ordres de l'état dans la vue d'é-
„ tablir le gouvernement arbitraire. El-
„ le n'y réussit que trop; l'ambition de
„ la noblesse & du clergé les rendit les
„ esclaves de la cour; Richelieu leur
„ attacha des fers, que Louis XIV. ri-
„ va. Louis XV. suivit ces principes
„ de despotisme; il osa dire à la nation,
„ *qu'il ne tenoit sa puissance que de Dieu*,
„ *qu'il avoit le droit de faire des loix, d'ab-*
„ *roger les anciennes, de détruire les corps*
„ *chargés de lui opposer la vérité.* Que ré-
„ pondre à un souverain qui se permet
„ un pareil langage, & qui se croit fon-
„ dé à interprêter ainsi le serment qu'il

„ a fait à fon avénement au trône, *de*
„ *conferver à la nation fes droits & privilé-*
„ *ges, & de ne rien changer à fa conftitu-*
„ *tion* &c.? La légereté des françois &
„ l'impuiffance où ils font de reprendre
„ un pouvoir ufurpé, leur fait fuppor-
„ ter patiemment le joug fous lequel on
„ les tient affervis. Louis XVI. veut
„ le bien, mais il n'ofe prendre fur lui
„ de l'opérer. Ceux de fes miniftres qui
„ ont entrepris de faire des réformes,
„ ont été arrêtés dans leur tentative par
„ les menaces de perfonnages puiffans.
„ Un royaume où il exifte tant d'abus,
„ où la forme du gouvernement eft fi
„ vicieufe, ne peut offrir qu'une admi-
„ niftration très compliquée, très im-
„ parfaite, je dirai même qu'il eft im-
„ poffible de le conduire. Tous les con-
„ trôleurs généraux qui ont voulu ré-
„ tablir l'ordre n'ont pu y réuffir, par
„ la raifon qu'ils ont pris une partie
„ pour le tout & qu'ils n'ont pas vu que
„ le fuccès dépendoit d'une régénération
„ complette & non de quelques réfor-

„ mes

„ mes partielles. Il falloit pour avoir
„ des ſuccès: 1° établir une contribu-
„ tion générale, également répartie,
„ ſans égard aux réclamations des pri-
„ vilégiés. 2° s'occuper eſſentiellement
„ du ſoulagement des gens de la cam-
„ pagne, accablés ſous le fardeau des
„ impoſitions. 3° mettre de l'économie
„ dans les recouvremens des revenus
„ de l'état. 4° accorder protection au
„ commerce, encourager les manufac-
„ tures, l'agriculture & les arts, en dé-
„ gageant les uns & les autres des en-
„ traves qui les gênent & qui nuiſent à
„ leurs progrès. Mais qui peut opérer
„ toutes ces choſes? .... Le Roi ſeul
„ avec une volonté décidée. Aucun mi-
„ niſtre n'oſeroit entreprendre une pa-
„ reille tâche, & d'ailleurs, s'il oſoit le
„ tenter, comme l'opération ſeroit lon-
„ gue, on ne lui laiſſeroit pas le tems
„ de l'achever. Ici, le despotisme des
„ miniſtres n'eſt ſoutenu qu'autant qu'il
„ favoriſe les abus & qu'il prodigue les
„ tréſors de l'état aux grands qui l'é-
„ tayent. Votre Majeſté ignore peut-

„ être une anecdote du ministère du duc
„ de Choiseul, qui est peu connue & qui
„ jette un nouveau jour sur l'administra-
„ tion de la France dans les derniers
„ tems du regne de Louis XV.

„ En 1760, un homme très instruit
„ & qui avoit été employé longtems
„ dans l'administration, présenta au duc
„ de Choiseul un mémoire à peu-près
„ semblable à celui qu'a donné Mr. Nec-
„ ker sur les assemblées provinciales,
„ avec la différence seulement que l'au-
„ teur proposoit d'ériger toutes les pro-
„ vinces en pays-d'états. Ce mémoire
„ fut lu chez Madame de Pompadour
„ en présence du Roi, qui en fut très
„ content ainsi que la favorite. L'au-
„ teur y faisoit une vigoureuse sortie
„ contre les intendans & les parle-
„ mens; il accusoit les uns d'exercer le
„ despotisme le plus dur sur le peu-
„ ple & les autres de vouloir tenir en
„ tutele le souverain. Louis XV. qui
„ avoit à se plaindre de ces derniers
„ pour toutes les tracasseries qu'ils lui
„ avoient suscitées, étoit charmé de trou-

„ ver

„ ver une occaſion de les humilier, ce
„ qui ne pouvoit manquer d'avoir lieu
„ par l'établiſſement propoſé. Chaque
„ province devant ſe taxer elle-même,
„ les enrégiſtremens euſſent été déſor-
„ mais inutiles & les fonctions parlemen-
„ taires ſe ſeroient bornées à rendre la
„ juſtice. Plus d'intendans qui auroient
„ vexé les peuples, ſuppreſſion entière
„ de cette foule de traitans employés à
„ la perception des impoſitions. Les dif-
„ férentes provinces euſſent fait paſſer
„ directement au tréſor royal l'excédent
„ net de toutes les dépenſes qu'elles au-
„ roient eu à faire, telles que fraix d'ad-
„ miniſtration, gages, penſions & ſolde
„ des troupes &c. Ces états euſſent auſſi
„ été chargés de la liquidation de la det-
„ te nationale, dont le Roi étoit le pre-
„ mier garant. Ce projet plut tellement
„ à Louis XV. qu'il ordonna ſur le champ
„ au duc de Choiſeul de tout préparer
„ pour le mettre à exécution. Dans ſon
„ raviſſement, il dit à ce miniſtre les
„ choſes les plus obligeantes: *Nos trois*

„ *noms*, ajouta-t-il, *seront immortels, car*
„ *vous partagerez tous deux avec moi la gloi-*
„ *re d'avoir rendu aux françois une partie*
„ *de leur ancienne constitution. Dans leur*
„ *enthousiasme, je ne doute pas qu'ils ne nous*
„ *déifient.*

„ Avec d'aussi bonnes intentions, il
„ falloit de la fermeté, une volonté dé-
„ cidée. C'est ce qu'on n'avoit pas. On
„ consulta, qui? Paris, Montmartel &
„ son brusque frère Duverney, qui ef-
„ frayèrent le Roi par les représenta-
„ tions qu'ils lui firent. Le dernier sur-
„ tout, qui donna son avis par écrit,
„ dit à S. M.: *Ces états, Sire! seroient plus*
„ *dangereux encore que les parlemens. En vous*
„ *proposant de les établir, c'est un piege qu'on*
„ *vous tend, dans lequel vous devez bien vous*
„ *garder de donner. Votre Majesté voit par*
„ *les états de Brétagne, combien il est diffi-*
„ *cile de venir à bout d'une province ainsi ad-*
„ *ministrée; ces états une fois établis se sou-*
„ *leveroient tôt ou tard contre vous, s'empa-*
„ *reroient de l'autorité & ne vous laisseroient*
„ *que le titre de Roi. Conservez vos parle-*
„ *mens, Sire! & laissez leur la sotte vanité*

de

„ *de se croire les représentans de la nation;*
„ *vous savez combien il vous en coûte peu*
„ *pour vous assurer de la majorité parmi eux.*
„ *Dans la vue de persuader au peuple qu'ils*
„ *sont ses défenseurs, ils vous demandent des*
„ *lettres de jussion, ou vous obligent à tenir*
„ *un lit de justice; mais tout cela n'est que*
„ *de pure forme & les choses se terminent*
„ *toujours comme vous voulez. Quant aux*
„ *Intendans, ils sont nécessaires pour surveil-*
„ *ler ces mêmes parlemens & ceux qui dans*
„ *les provinces cherchent à former des intri-*
„ *gues contre votre autorité. C'est parcequ'on*
„ *les craint & qu'ils éclairent de trop près*
„ *les menées des ennemis de la puissance royale,*
„ *qu'on voudroit les anéantir. Celui qui a don-*
„ *né l'idée d'un pareil projet mériteroit d'être*
„ *renfermé pour sa vie. Voila mon avis.*

„ Le Roi eut peur. Il demanda au
„ duc de Choiseul s'il vouloit lui répon-
„ dre des événemens. Le ministre, qui
„ connoissoit la foiblesse de son maître,
„ n'osa pas s'engager. Madame de Pom-
„ padour fut du même avis, & les cho-
„ ses en restèrent là. Si la justice eut

 „ été

„ été confultée, ce Duverney auroit été
„ puni du dernier fupplice pour avoir
„ détourné fon maître d'un projet auffi
„ utile fous tous les rapports ; mais il
„ avoit de l'argent, Louis XV. l'aimoit
„ & malheureufement il fuivit fon con-
„ feil. Il vouloit même faire arrêter l'au-
„ teur du mémoire, mais Mr. de Choi-
„ feul eut la générofité de s'y oppofer
„ & d'être fon défenfeur ; ce que Du-
„ verney ne lui a jamais pardonné. On
„ m'a affuré que c'eft fur ce mémoire,
„ communiqué par le duc de Choifeul à
„ Mr. Necker, que ce dernier a rédigé
„ celui fur les affemblées provinciales.
„ Qui eut pu croire, d'après ce que je
„ viens de dire, à la révolution opérée
„ en 1771 par le chancelier Meaupou,
„ Terrai & d'Aiguillon? Je fuis d'opi-
„ nion, Sire ! que les actes d'autorité
„ exercés à cette époque font une le-
„ çon importante pour les princes du
„ fang & la nobleffe, qui depuis ce mo-
„ ment les tient en mefure, & que fi
„ pareil abus de pouvoir arrivoit enco-
„ re, il en réfulteroit des fuites bien
„ dif-

„ différentes. Votre Majesté ne sera
„ peut-être pas fachée que je lui fasse
„ part d'une lettre qu'écrivit, en 1772,
„ feu Mr. le prince de Conti à un hom-
„ me de la cour qui le sollicitoit de se
„ raccommoder avec le Roi. En voici
„ la fidelle copie:

„ *J'ai été pour ainsi dire élevé avec Sa*
„ *Majesté; mon attachement pour sa personne*
„ *n'a jamais varié, quoique j'aie à me plain-*
„ *dre de plusieurs injustices de sa part, qui*
„ *m'ont forcé à me retirer de la cour. Dans*
„ *l'affaire dont vous me parlez, j'ai rem-*
„ *pli mes devoirs de prince du sang & de ci-*
„ *toyen françois. Je n'ai pu, en cette qualité,*
„ *approuver tout ce qui s'est fait. J'ai déduit*
„ *mes raisons dans la protestation que j'ai fai-*
„ *te, & j'y persiste. Le Roi ne pouvoit se*
„ *permettre ce qu'il a fait, sans le consentement*
„ *de la nation assemblée. C'étoit mon opinion,*
„ *lorsque nous avons déliberé à ce sujet chez*
„ *Mr. le duc d'Orleans; j'ai été le seul de*
„ *mon avis. J'y avois entrainé le duc de Char-*
„ *tres, mais il n'a pas persisté, par des raisons*

„ *que*

„ *que je ne peux dire. Nos protestations auroient*
„ *eu tout le succès qu'elles devoient avoir, si*
„ *nous avions pris d'avance nos mesures &*
„ *que nous nous fussions mis en état de nous*
„ *montrer comme nous devions le faire, en nous*
„ *étayant de la haute noblesse & du militaire.*
„ *Nous avons eu l'imprudence, au contraire,*
„ *de vouloir nous opposer aux excès du des-*
„ *potisme, sans autre soutien que dix à douze*
„ *ducs & pairs & une vingtaine de nobles qui*
„ *s'étoient joints à nous. Cette démarche nous*
„ *a compromis; le Roi n'a pas ignoré ce qui*
„ *se passoit entre les princes du sang; il savoit*
„ *qu'il lui seroit facile de les amener à tout ce*
„ *qu'il voudroit, excepté moi qui peux me pas-*
„ *ser de la cour & payer mes dettes sans les*
„ *secours que vous m'offrez.*

„ *Je ne vous dissimule point que j'ai tou-*
„ *jours cherché & que je cherche encore à ren-*
„ *dre à la nation cette énergie qu'elle a perdue.*
„ *Je ne voulois pas qu'il fût question dans nos*
„ *protestations du retour de l'ancien parlement,*
„ *mais je désirois qu'on demandât la convoca-*
„ *tion des Etats-généraux; c'étoit le seul mo-*

„ *yeu*

„ *yen de faire diverſion au triumvirat qui agit*
„ *avec un deſpotiſme revoltant. Je voulois*
„ *qu'on préparât les françois à ce grand évé-*
„ *nement, en les éclairant d'avance ſur les de-*
„ *mandes qu'ils auroient à faire, & que nous*
„ *paruſſions à la tête de la nation pour la dé-*
„ *fendre en cas de beſoin contre les Meaupou,*
„ *les d'Aiguillon & les Terrai. Voila quels*
„ *ont été & quels ſont mes principes ; je ne*
„ *m'en départirai jamais. Je vois, par ce*
„ *qui ſe paſſe, que l'engourdiſſement des esprits*
„ *eſt général, qu'il n'y a plus de patriotiſme,*
„ *que c'eſt une folie de vouloir s'occuper du*
„ *bonheur des autres. Je laiſſe au tems à*
„ *faire ce que je n'ai pu opérer. Je laiſſe*
„ *un ſyſtéme à ſuivre & que les princes du*
„ *Sang qui viendront après moi ne doivent*
„ *pas perdre de vue. C'eſt à tort qu'on m'ap-*
„ *pelle à la cour l'avocat-général du parlement ;*
„ *Je ne ſuis rien moins que parlementaire ;*
„ *mais en attendant mieux, je me ſuis atta-*
„ *ché à ce parti, puiſque c'étoit le ſeul qui*
„ *oſât encore s'oppoſer au deſpotiſme miniſté-*
„ *riel. Je ne peux cependant oublier que le*
„ *parlement de Paris s'eſt déclaré contre la*

„ *pro-*

„ *propoſition que je fis de demander la convo-*
„ *cation des Etats-généraux, que l'abbé Ter-*
„ *rai s'aſſura de la majorité parmi les mem-*
„ *bres de l'aſſemblée pour que ma propoſition*
„ *fût rejettée. Lorsque je vis que la corruption*
„ *de ces repréſentans de la nation étoit pu-*
„ *blique, je me retirai.*

„ *Mon honneur eſt engagé à perſiſter dans*
„ *la réſolution que j'ai priſe & rien ne me*
„ *ſera changer. Mettez aux pieds de S. M.*
„ *mon respect & mon attachement. Aſſurez-*
„ *la que la plus grande preuve que je puiſſe*
„ *lui en donner, c'eſt d'inſiſter ſur le renvoi*
„ *de ceux qui déshonorent la fin de ſon re-*
„ *gne. Je ſuis votre affectionné &c.*

LOUIS FRANÇOIS DE BOURBON.

„ On croit que cette lettre a été
„ écrite à Mr. de Chauvelin (*) en ré-
„ ponſe

(*) Le marquis de Chauvelin étoit l'ami intime de Mr. le prince de Conti, & le ſeul peut-être qui eût pu le déterminer à reparoître à la cour, ſi S. A. avoit pu le faire ſans ſe déshonorer. Mais ce prince avoit un caractère de fermeté

„ ponſe à celle adreſſée par ce dernier „ à S. A. pour lui faire des propoſitions „ de raccommodement de la part du „ Roi.

„ Votre Majeſté voit que l'idée de „ ces aſſemblées provinciales date de „ loin, mais que les miniſtres ſe ſont tou- „ jours oppoſés à un pareil établiſſement, „ dans la crainte qu'il ne renverſât leur „ autorité. Le ſeul duc de Choiſeul, com- „ me je viens de vous le dire, parut vou- „ loir les adopter. Je crois, au reſte,

„ que

---

té que rien ne pouvoit fléchir, lorsqu'il étoit convaincu de la juſtice de la cauſe qu'il défendoit. C'eſt le ſeul des princes du Sang qui n'ait jamais fait ſa cour à Mesdames de Pompadour & du Barri. Il diſoit que ces femmes étoient bonnes à voir en partie de plaiſir, mais qu'on devoit les fuir, lorsqu'elles vouloient gouverner l'état. Le prince de Conti refuſa le commandement de l'armée du Bas-Rhin en 1757, parce que le Roi exigea de lui qu'il allât remercier la marquiſe de Pompadour, qui l'avoit déſigné pour général. On nomma à ſa place le comte de Clermont, qui ne fut pas auſſi délicat & qui fit battre les françois à Créweld.

„ que la maſſe énorme de nos dettes
„ forcera tôt ou tard le Roi à conſul-
„ ter la nation, ou à faire banqueroute.
„ Ce dernier moyen répugne à ſon cœur,
„ il n'y aura recours qu'après avoir
„ épuiſé toutes les autres reſſources.

„ Je ne manquerai pas de rendre
„ compte à votre Majeſté de toutes les
„ opérations de nos contrôleurs-géné-
„ raux. Le ſucceſſeur de Mr. Necker
„ n'a encore fait ici ni bien ni mal ; il
„ ſuivra l'ancienne routine. On ne croit
„ pas qu'il reſte longtems en place.

„ Je ſuis avec respect &c.

Je vous avoue, Monſieur! que je ſuis aſſez content de ce mémoire. Lorsque le Roi me le communiqua, il me dit : *Si Louis XV. avoit ſuivi le conſeil du duc de Choiſeul, le royaume de France ſeroit dans ce moment le plus puiſſant de l'Europe ; car on ne doit attribuer tous les revers qu'il a éprouvés qu'au dérangement continuel de ſes finances & à leur mauvaiſe adminiſtration.*

Le

Le Roi ſe porte auſſi bien que ſon âge & ſes infirmités le permettent. Il a fait ici ſes revues ordinaires; le duc régnant de Brunswick eſt chargé de celles de la Weſtphalie. On dit que l'Empereur veut renouveler ſes prétentions ſur la Bavière; ſi cela eſt vrai, nous lui rendrons une ſeconde viſite en Bohême & en Moravie, car nous ſommes très décidés à ne point ſouffrir aucun démembrement de l'empire. On nous écrit de Vienne qu'à la fin de cette année, on verra éclore de grands projets de la part de Joſeph, qui veut, d'un coup de plume, changer entièrement l'adminiſtration de ſes états. C'eſt aller un peu vite en beſogne; celle que l'on fait avec tant de promptitude ne dure ordinairement pas longtems. Cela n'eſt bon que dans le royaume des fées, où tout ſe fait par un coup de baguette.

Adieu!

LETTRE IX.

De Versailles, *le 2 Juillet 1781.*

De Mr. de.... au Comte de....

Je ne connoiſſois pas, mon cher Comte! la lettre de Mr. Necker dont vous m'avez fait part. Je la crois de lui; tout ce qu'il y dit eſt à peu-près vrai; mais il n'en eſt pas moins certain qu'il ſeroit encore en place, s'il n'eut pas inſiſté pour entrer au conſeil. Il devoit ſavoir que le comte de Maurepas & tous les autres miniſtres, celui de la marine excepté, s'oppoſoient formellement à cette introduction & qu'il ne réuſſiroit point. Ses prétendus amis ne l'ont engagé à faire cette démarche, que dans la certitude ſans doute qu'elle accéléreroit ſa chute. Mr. de Caſtries s'eſt montré un inſtant ſon défenſeur; mais ſur l'inſinuation qui lui a été faite que la conduite qu'il tenoit déplaiſoit au Roi, il paroît avoir renoncé au projet de faire rappe-

ler

ler ſon protecteur. On ne peut, au reste, qu'admirer le courage de ce miniſtre, qui n'a pas craint de ſe déclarer en faveur d'un homme qui avoit encouru la disgrace de ſon maître. Ces exemples ſont rares à la cour.

Le mémoire qui a été envoyé à votre monarque contient des vérités qui ne m'étoient pas inconnues. Il eſt certain que le duc de Coiſeul eut longtems le projet de diminuer l'autorité des parlemens, dont le Roi étoit ſingulièrement mécontent à cauſe de la conduite qu'ils avoient tenue envers lui depuis 1752, & ſurtout de la part qu'ils avoient priſe aux querelles qui s'élevèrent entre les Janſéniſtes & les Moliniſtes. Depuis la deſtruction des Jéſuites, ces aëropages n'ont ceſſé de vouloir ſe mêler de l'adminiſtration. Le duc de Choiſeul, lors de ſa retraite, eut des conférences à Chanteloup au ſujet de ce qui ſe paſſoit à Paris ; on le conſulta ſur ce qu'on devoit faire pour empêcher la réuſſite des projets des Maupou, Terrai & d'Aiguillon.

Il répondit : *Le ſeul moyen qui reſte aux parlemens, aux princes & aux ducs & pairs, c'eſt de demander les Etats-généraux & d'avouer qu'ils n'ont pas le droit de ſanctionner, comme ils l'ont fait jusqu'àpréſent, toutes les impoſitions.* Meſſieurs du parlement de Paris répondirent „ qu'une pareille demande étoit trop dangereuſe ; que, les „ Etats-généraux une fois aſſemblés, ils „ ne feroient plus rien ; que de deux „ maux il falloit éviter le pire ; que „ d'ailleurs les projets du chancelier rencontreroient beaucoup de difficultés „ dans leur exécution ; qu'il falloit tout „ attendre du tems (*). Les parlemens de

(*) Ce qui ſe paſſe aujourd'hui eſt, comme on le voit, une ſuite des projets formés déja en 1771. Le parlement de Paris, dans une de ſes ſéances du mois de Mai 1788, a déclaré qu'il n'avoit pas le droit d'enrégiſtrer les impoſitions, après avoir ſoutenu le contraire pendant 200 ans. Voila ce qui arrive, lorsqu'on a une conſtitution qui n'eſt point aſſiſe ſur des fondemens ſolides & dont les principes varient à chaque inſtant. Il eſt certain que le Roi ni les parlemens n'ont jamais eu le droit de mettre ni de conſentir les impôts, ſans le

de province agirent de meilleure foi; ils étoient décidés à soutenir celui de Paris & à se joindre aux princes & aux ducs & pairs; ils leur écrivirent en conséquence pour savoir s'ils avouoient une protestation, signée d'eux, qui paroissoit dans le public. Ces derniers n'osèrent se déclarer pour l'affirmative; leur silence causa un découragement général. Peu instruit sur ce qui se passoit à Paris, on crut en province que tout fléchissoit le genou devant le triumvirat. Les douze parlemens du royaume éprouvèrent le même sort que celui de la capitale; la foiblesse, l'insouciance, le peu d'énergie de la nation fit la force de la cour. Le chancelier brava les princes, les ducs & pairs, les magistrats & l'on peut dire toute la France. Le duc d'Aiguillon perdit ceux qui n'avoient pas osé faire

le concours de la nation assemblée. L'abus du pouvoir est souvent occasionné par celui de la force; & par une réaction naturelle la force réprime ensuite l'abus du pouvoir. C'est ce qui arrive aujourd'hui. *(Note de l'Editeur.)*

tomber ſa tête pour les horreurs qu'il avoit commiſes en Brétagne. Le chancelier ſe vengea d'un corps qui avoit voulu l'expulſer de ſon ſein; Louis XV. ſe rendit odieux à ſes ſujets en ſoutenant deux hommes qui déshonorèrent la fin de ſon regne. Je peux vous aſſurer cependant que cette leçon qu'a reçu la nation, lui ſervira; ſi jamais elle ſe trouve en pareil cas, elle luttera avec énergie contre cette autorité dont l'uſage eſt ſi abuſif. Les parlemens, les princes & les ducs & pairs, inſtruits par l'expérience, ne ſe ſépareront plus comme ils l'ont fait. Le prince de Conti leur a donné un exemple trop beau à imiter. Le duc de Choiſeul tient toujours, à ce qu'on m'aſſure, à ſon ancienne opinion. Aigri par la manière dont il eſt traité par Louis XVI. il donne ſecrètement des conſeils; il a conſervé beaucoup d'amis & même une certaine influence dans les affaires, quoiqu'il ait l'air de ne ſe mêler de rien. Il s'en faut qu'il approuve tout ce qui ſe fait actuelle-

le-

lement ; il critique ſans menagement la conduite de Mr. de Vergennes, & rit dans ſes petits comités de la réputation que ce miniſtre s'eſt acquiſe dans tous les cabinets de l'Europe.

Le duc de la Vauguyon vient de nous envoyer des dépêches de la Haye dont le contenu eſt très important. La ville d'Amſterdam a fait récemment une démarche qui ne doit point plaire au Stadhouder ni à ceux de ſon parti. Voici de quoi il s'agit : Mrs les bourgmeſtres de Temming & Rendorp demandèrent à Son Alteſſe, le 18 du mois dernier, une audience, qui leur fut accordée. Ils préſentèrent & lurent au prince d'Orange, au nom de leurs commettans, un mémoire dans lequel, après avoir aſſuré S. A. de leur attachement pour ſa perſonne, ils la prioient inſtamment d'éloigner de ſes conſeils tous ceux que la nation conſidéroit en général comme les cauſes de cette inactivité qui, en ſuſpendant tous les armemens de la république, avoit

occaſionné la ruine de ſon commerce & la perte de ſes poſſeſſions. Le Stadhouder ſurpris de cette démarche, répondit que la reconnoiſſance & d'autres motifs importans l'empêchoient de déférer à une pareille demande; cependant il pria les députés de lui laiſſer copie de ce mémoire, qui a été rédigé, dit-on, ſous la dictée de Mr. de la Vauguyon & où le duc de Brunswick n'eſt point menagé. Ce dernier ne tarda pas à être informé de ce qui s'étoit paſſé; il y eut entre lui & ſon pupile de grands pourparlers. Le 22, le duc remit un mémoire à Leurs Hautes Puiſſances, dans lequel il ſe plaint amèrement de l'adreſſe très offenſante pour lui, préſentée de la part de la ville d'Amſterdam au Stadhouder. Il y dit entre autres choſes: *Je ne doute pas que, dans une affaire qui intéreſſe ſi fort mon honneur, qui m'eſt plus cher que la vie, Vos Hautes Puiſſances ne prennent une réſolution tendante à me laver entièrement de l'accuſation qui m'inculpe, comme ſi j'avois été capable de me laiſſer corrompre & que j'euſſe été la cauſe du peu d'activité qui regne*

gne dans l'administration des affaires de la république. Il demande une ſatisfaction telle que Leurs Hautes Puiſſances jugeront convenable de la lui donner.

S. A. S. le prince d'Orange ayant paru dans l'aſſemblée de L. H. P. après que ce mémoire eut été remis, déclara „ que ſon avis étoit qu'on ne pouvoit „ ſe refuſer à examiner ſi les accuſa„ tions formées contre le dit ſeigneur „ duc étoient fondées ou non; qu'il ne „ pouvoit être indifférent à Leurs Hau„ tes Puiſſances de s'aſſurer de la vérité „ des choſes & de connoître ſi une per„ ſonne qui eſt à leur ſervice & revê„ tue d'un caractère diſtingué, s'eſt réel„ lement rendue coupable de ce qu'on „ lui impute; que tout militaire qui ſouf„ friroit ſans réclamations de pareilles „ inculpations, ſe couvriroit de déshon„ neur. „ Sur cet avis du Stadhouder, le dit mémoire a été accepté par les provinces pour y faire droit; on le remit à une commiſſion pour être examiné & le rapport en être fait à Leurs Hautes Puiſſances.

Notre ambaſſadeur à la Haye s'applaudit de cette démarche des régens amſterdamois, & il en espere le plus grand ſuccès. Il aſſure que la chute du duc de Brunsvic eſt certaine, quelle entrainera infailliblement celle du Stadhouder, que les états généraux reprénant toute l'autorité qu'il avoit uſurpée, ce prince ſera forcé de renoncer à ſon pouvoir & à ſes titres pour n'être plus que ce qu'on voudra qu'il ſoit. Je doute qu'on puiſſe faire au Stadhouder autant de mal qu'on en a envie. Il lui reſte encore beaucoup d'amis; le choix qu'il a fait des officiers pour commander la flotte eſt généralement approuvé. Un des capitaines de haut-bord en qui il paroît avoir le plus de confiance, c'eſt Mr. de Kinsbergen, dont je crois vous avoir déja parlé. Cet officier joint à de grands talens militaires la probité la plus ſévere & les plus brillantes qualités. Il n'eſt jamais entré dans aucune intrigue, dans aucune cabale. Il eſt ſincèrement attaché à ſa patrie ainſi qu'au Stadhouder, à qui il a toujours parlé avec cette fran-

franchiſe d'un marin qui ne connoit point la politique des cours ni ces petits moyens de parvenir ſi familiers à ceux qui les habitent. Auſſi S. A. fait-elle un cas particulier de Mr. de Kinsbergen; & elle vient de lui donner une nouvelle preuve de confiance en le chargeant d'aller à Amſterdam pour engager les départemens de la marine à une plus grande activité & concerter avec les amirautés les arrangemens les plus propres à mettre la république en état de ſe montrer comme elle le doit dans la guerre où elle ſe trouve engagée. Comme les matelots manquent, on veut y ſuppléer par des ſoldats de terre. Mr. de Kinsbergen doit avoir dit qu'il ſe chargeoit du ſoin de les former en peu de tems, que ce ne feroit pas la première fois que, de ſimples ſoldats, il avoit fait de bons matelots. Cet officier a de l'expérience; il a fait la guerre contre les turcs en qualité de capitaine de vaiſſeau au ſervice de la Ruſſie; il s'eſt conduit dans les différens combats qu'il a eu à ſoutenir, de manière à mériter les plus

grands

grands éloges & les graces de l'Impératrice. Il eſt généralement aimé de tous ſes camarades & des matelots; je vous réponds qu'il fera bien ſon devoir ſi l'occaſion s'en préſente.

L'ambaſſadeur d'Espagne près de notre cour vient de recevoir l'avis que les frégates *la Briel* & *le Caſtor*, commandées par les capitaines hollandois Orthuiſen & Melvill, ayant rencontré ſix vaiſſeaux de leur compagnie des Indes, ſe joignirent à eux pour les escorter jusqu'à Cadix; ils furent joints par deux navires de guerre & un corſaire anglois qui les attaquèrent: un combat très vif s'engagea; douze cents coups de canon furent tirés de part & d'autre. Le Capitaine Melvill ayant été fort maltraité, fut obligé de ſe rendre; un des navires de la compagnie fut coulé bas; les cinq autres furent ſauvés par les bonnes manœuvres du capitaine Orthuiſen, qui, malgré le mauvais état ou il ſe trouvoit, parvint à gagner avec eux le port de Cadix.

Mr.

Mr. le Baron de Bréteuil, notre ambaſſadeur à Vienne, vient d'être nommé conſeiller d'épée au conſeil des parties, où il a pris ſéance en cette qualité. C'eſt un acheminement au miniſtère, qui ne fait pas plaiſir au comte de Vergennes; Mr. de Bréteuil eſt à ſes yeux un rival redoutable. Il a témoigné ſes craintes à ce ſujet au comte de Maurepas; le Mentor l'a raſſuré en lui diſant: *Vous garderez votre département tant que vous vivrez. Le Roi a contracté l'habitude de vous voir, & il ne vous renverra jamais. Continuez à l'amuſer par vos obſervations géographiques & les hiſtoriettes que vous lui débitez. Jouez toujours la bonhommie & ayez l'air de ne prendre part à aucune intrigue. En ſuivant ce conſeil, vous êtes ſûr de n'être point ſupplanté.*

Suivant ce qu'on nous écrit de Bruxelles, l'Empereur perſiſte dans ſon deſſein de devenir puiſſance maritime. Comme il faut commencer par quelque choſe, il vient de nommer le comte Charles de Proli grand-amiral de l'Escaut.

Nos

Nos plaiſans de la cour, en apprenant cette nouvelle, ont dit : *Voila réellement un amiral d'eau douce; mais où eſt la flotte qu'il commandera ?* ..... En attendant cette flotte, le comte de Proli a ſous ſes ordres Jean Michiels, chef d'escadre & capitaine de la frégate royale de l'amirauté. Ce dernier avoit fait préparer une chaloupe pour conduire S. M. Impériale à ſon bord ; mais le monarque n'y fut point. Il vint du fort de la *Perle* par la mer de l'Escaut jusqu'à Anvers, ſans avoir éprouvé ni gros tems ni tempête. Le chef d'escadre Michiels reçut une médaille d'or où étoit le portrait de Joſeph II. Sur le revers, il y avoit ces mots: *Virtute & exemplo.*

Nous attendons l'Empereur d'un moment à l'autre; il ne fera ici qu'un très court ſéjour. Il verra le Roi & la Reine, aura quelques conférences avec Mr. le comte de Vergennes rélativement aux arrangemens qu'il veut prendre au ſujet des Pays-Bas. Suivant ce qu'on debite, ces arrangemens ne ſeront nullement

ment agréables aux hollandois ; mais il en résultera de grands avantages pour S. M. Impériale, d'autant plus que nous nous chargeons du soin de garder les provinces belgiques, ce qui le mettra dans le cas d'employer ses troupes ailleurs. On dit toujours que le César germanique a le projet de revenir sur la paix de Teschen & de faire l'impossible pour se mettre en possession de ce beau duché de Bavière qui est si bien à sa convenance. On fera à votre monarque des propositions séduisantes & l'on espère de réussir à obtenir son consentement. Pour moi, je n'en crois rien : Frédéric s'est fait trop d'honneur en se rendant le défenseur des libertés germaniques, & il ne voudra pas perdre en un instant toute la gloire qu'il s'est acquise dans la campagne de 1778. Ce seroit d'ailleurs la démarche la plus impolitique qu'il pourroit faire ; elle pourroit aller de pair avec celle que nous fimes par ce traité de 1756, qui nous a rendu suspect à toute l'Allemagne & fait perdre le considération dont

nous

nous jouiſſions près du corps germanique. A la tournure que prennent les choſes, il paroît que notre politique éprouvera encore de grands changemens; celle qu'a adopté le comte de Vergennes n'eſt pas, à mon avis, la meilleure. Je crains qu'il ne nous entraine dans un labyrinthe dont nous aurons peine à nous tirer.

Adieu, mon cher Comte! Je ſuis &c.

LETTRE X.

De VERSAILLES, *le 15 Juillet 1781.*

De Mr. de.... au Comte de....

J'ai oublié de vous envoyer, dans mes dernières, copie d'une lettre qui m'a été communiquée par la marquiſe de.... Elle eſt de ſon fils qui ſe trouvoit à Vienne lors de la mort de Marie-Thérèſe. Ce jeune ſeigneur, qui a toutes les diſpoſitions néceſſaires pour devenir un grand homme, ne reſſemble pas à la plûpart de ſes compatriotes qui parcourent l'Eu-

l'Europe pour y faire parade de leurs ridicules, & reviennent dans leur patrie à peu-près aussi ignorans qu'ils en étoient sortis. Le comte de.... voyage pour s'instruire; il fait des notes sur tout ce qu'il voit; il observe les mœurs, les usages, les coûtumes. La marquise sa mere m'a fait part de quelques réflexions qu'il a couchées par écrit sur les souverains qu'il a vus, ainsi que sur quelques hommes en place. Sa manière est piquante & originale; chaque tableau est bien dessiné & d'une ressemblance parfaite. Vous jugerez de son pinceau par ce qu'il dit de feue l'Impératrice.

Copie d'une lettre de Vienne, en date du 3 Décembre 1780.

„ Depuis longtems S. M. l'Impéra-
„ trice-Reine avoit fait faire son tom-
„ beau aux capucins de Vienne, & lors-
„ qu'elle résidoit dans sa capitale, el-
„ le y alloit presque tous les jours.
„ Comme son âge lui rendoit pénible
„ cette pieuse fonction, elle avoit fait
„ faire une machine pour descendre &

 „ mon-

„ monter plus commodément. On as-
„ ſure que la dernière fois qu'elle ſe
„ rendit dans ce lugubre lieu, la ma-
„ chine s'arrêta pluſieurs fois, & qu'el-
„ le dit: *La peine que j'ai de ſortir de mon*
„ *tombeau, m'annonce que bientôt je dois y*
„ *revenir pour y fixer à jamais ma demeure.*
„ Il eſt certain que cette princeſſe a
„ preſſenti ſa fin. Un mois avant qu'el-
„ le tombât malade, elle dit à un de
„ ſes miniſtres d'état qui étoit venu
„ travailler dans ſon cabinet: *Sans être*
„ *incommodée, je ne me ſens pas bien. Cela*
„ *ne ſera plus long. Ne remarquez-vous pas*
„ *que mes fenêtres ſont fermées?* Lorsqu'el-
„ le étoit en bonne ſanté, ſes fenêtres
„ étoient toujours ouvertes, par la rai-
„ ſon que la chaleur l'incommodoit. El-
„ le eſt morte des ſuites d'un rhume qu'elle
„ ne put évacuer. La fermeté & le cou-
„ rage que S. M. a montré jusqu'à la
„ mort, prouve que les preſſentimens
„ qu'elle avoit n'étoient point l'effet d'u-
„ ne imagination frappée, mais qu'elle
„ a véritablement ſenti un dépériſſement
„ dans ſa machine, dont elle a pu étu-

„ dier

„ dier les progrès avec aſſez de ſang-
„ froid pour calculer ſa fin. Cette prin-
„ ceſſe s'eſt montré auſſi grande en at-
„ tendant la mort, qu'elle l'avoit été
„ lorsquelle fit la conquête de ſes états.
„ Dans toutes les occaſions importan-
„ tes, elle a deployé un caractère de
„ grandeur & de magnanimité, que les
„ détails de ſa vie privée ne ſembloient
„ pas annoncer. Les pratiques minu-
„ cieuſes de réligion auxquelles elle s'é-
„ toit aſtreinte, la règle exacte & ſé-
„ vère qu'elle impoſoit à ſes ſujets, de-
„ voient faire craindre que les prêtres
„ ne s'emparaſſent de ſon esprit dans
„ ſes derniers momens. Mais elle eſt
„ morte au contraire avec la ſimplicité
„ d'un ſage & d'un philoſophe. Trois
„ jours avant ſon décès, elle reçut les
„ ſacremens; depuis ce moment, aucun
„ eccléſiaſtique ne fut admis près d'el-
„ le ; ſes auguſtes enfans lui faiſoient
„ des lectures pieuſes, qu'elle interrom-
„ poit ſouvent pour leur mettre ſous
„ les yeux le grand tableau politique

„ de l'Europe & l'enſemble des puiſſan-
„ ces qui le compoſent.

„ Des écrivains épuiſeront envain
„ toute leur éloquence pour faire l'élo-
„ ge de Marie-Thérefe; la peinture fi-
„ delle & ſimple de ſa vie ſera toujours
„ le plus beau & le ſeul digne d'elle:
„ car, telle elle s'eſt montrée à la na-
„ tion hongroiſe aſſemblée, lorsque tran-
„ quille au milieu de tout un peuple
„ verſant des larmes d'amour & d'atten-
„ driſſement, elle lui demandoit des ſe-
„ cours pour ſon fils qu'elle tenoit dans
„ ſes bras; telle on l'a vue dans ſes der-
„ niers momens, calme au milieu des
„ témoignages de douleur de ſes en-
„ fans & de ſes ſerviteurs. L'Empereur
„ ayant propoſé à ſa courageuſe mere
„ de ſe coucher pour eſſayer de pren-
„ dre du repos, elle lui répondit: *Vou-*
„ *driez-vous que la mort me ſurprît endormie?*
„ *Elle me trouvera debout, & je veux la*
„ *fixer lorsqu'elle arrivera.* Elle eſt morte
„ effectivement habillée & à moitié cou-
„ chée ſur un canapé.

„ L'Em-

„ L'Empereur & l'archiduc François „ font les feuls de fes enfans qui foient „ reftés près d'elle. Avant de faire reti- „ rer les archiducheffes, elle dit à l'Em- „ pereur: *Je ne puis rien vous donner, tout* „ *ce que j'ai eft à vous. Mais mes enfans* „ *font à moi & je vous en fais don pour* „ *que vous foyiez toujours leur appui.* Jus- „ qu'à fon dernier foupir, la bienfaifan- „ ce fut un befoin pour cette princeffe. „ Elle dit à une de fes femmes qu'elle „ aimoit beaucoup & qui étoit à peu- „ près de fon âge: *Ma chère Guthem-* „ *berg, tandis que j'ordonne encore dans* „ *ce monde, voyez fi je peux faire quelque* „ *chofe pour vous.* Cette bonne femme „ l'ayant remercié: *Adieu donc,* lui dit- „ elle, *j'espere que nous nous reverrons bien-* „ *tôt.* Ces paroles furent presque les „ dernieres qu'elle prononça. Elles ont „ frappé celle à qui elles avoient été „ adreffées, qui croit ne pouvoir tarder „ à aller rejoindre fa maîtreffe.

„ Marie-Thérefe a donné par fon tes- „ tament environ fix millions de florins

„ en différens legs. Celui qu'elle a fait „ à toute ſon armée eſt un nouvel acte „ de reconnoiſſance pour les ſervices „ qu'elle en a reçus; il ajoute encore à „ ſa gloire. Enfin la mort de cette au- „ guſte ſouveraine eſt digne de ſa vie, „ & l'une & l'autre ſont au deſſus de tout „ éloge.

Les détails peu connus que contient cette lettre m'ont paru mériter de vous être tranſmis, & j'eſpere que vous me ſaurez gré de vous les avoir communiqués. Le ſucceſſeur de Marie-Thérèſe a, ſelon moi, une grande tâche à remplir. Son début eſt brillant, à la vérité, mais il eſt encore loin du ſuccès. Le plan économique qu'il a adopté, toutes les ſuppreſſions qu'il a faites ont cauſé beaucoup de mécontentement, & il eſt à craindre qu'il ne s'aliene le cœur de ſes ſujets. Il auroit dû reſpecter tous les établiſſemens de ſon auguſte mere. Louis XVI. qui n'avoit point à ſe louer de ſon ayeul, laiſſa ſubſiſter une partie de ce qu'il avoit fait. Cependant il eut été

bien

bien plus fondé à y porter atteinte, vu la multitude des abus qui se sont glissés dans notre administration. Ce monarque auroit pu, en montant sur le trône, faire des réformes considérables, annuler toutes les pensions accordées à la faveur & non au mérite ou aux services rendus. C'est ce qu'il n'a point fait, quoiqu'il soit économe par goût & qu'il ne se soit jamais permis pour lui-même la moindre dépense inutile. Mais il a un caractère de bienfaisance & de facilité qui l'empêche de se refuser à toutes les demandes qui lui sont faites par ses ministres ou autres gens de sa cour. Quelqu'un de bien instruit m'a assuré que, depuis qu'il est Roi, les pensions seules ont augmenté de près de dix millions par année. Ajoutez à cela les gratifications, les aumônes qu'il fait de sa cassette, ce qui forme encore un objet considérable. Vous jugez que ce n'est pas là le moyen de remettre l'ordre dans les finances; tant que ces prodigalités dureront, la dette nationale ne fera au contraire qu'augmenter. Nous aurions

bien besoin de prendre des leçons d'économie de l'Empereur, lorsqu'il sera ici. Ce Monarque est attendu incessamment des Pays-Bas, où il fait sa tournée. La Reine a reçu des lettres de l'Archiduchesse Christine sa sœur, qui est arrivée à Bruxelles. Les Belges désireroient que leur princesse gouvernante fût quelque chose de plus chez eux qu'une simple représentante. Avant la guerre de 1740, les gouverneurs ou gouvernantes des Pays-Bas avoient une autorité illimitée : à présent ils n'ont absolument rien à dire ; le ministre nommé par la cour de Vienne est une espece de vice-Roi ; il est seul chargé de l'administration & a un pouvoir sans bornes. Les premiers qui furent revêtus de ce caractère important, furent le prince de Kaunitz & le comte de Cobenzl ; ils se conduisirent avec la plus grande modération. Vous savez combien le prince Charles de Lorraine se fit chérir des Brabançons. A sa mort, le prince de Staremberg fut nommé par *interim* à sa place ;

il

il ne s'étoit point fait aimer comme mi-niſtre; on lui reprochoit ſa hauteur, mais rien de plus. Il ne fit ni bien ni mal pendant le cours de ſon adminiſtration. On paroit craindre davantage de celui que l'Empereur veut lui donner pour ſucceſſeur; il doit avoir communiqué à ſon maître un plan tendant à changer entièrement la conſtitution & la forme d'adminiſtration de ce pays. Quelqu'un à qui S. M. Impériale s'eſt ouvert à ce ſujet, ne lui a pas diſſimulé ce qu'il en penſoit: (*) *Sire*, lui a-t-il

 dit,

(*) Ce quelqu'un eſt un membre des états, très attaché à la maiſon d'Autriche, & que je ne peux nommer. Prévoyant tout ce qui vient d'arriver, il écrivit cette converſation qu'il eut avec l'Empereur, pour ne pas l'oublier & la rappeler au beſoin à S. M. Il étoit auſſi d'avis que les gouverneurs généraux euſſent un pouvoir actif. Il repréſenta au monarque qu'il étoit humiliant pour une princeſſe de ſon ſang d'être ſous la dépendance d'un ſujet. Ces obſervations ne plurent point à l'Empereur, qui depuis a donné en différentes occaſions des marques de ſon reſſentiment à celui qui avoit oſé lui parler avec trop de franchiſe.

dit, *ce plan est digne de Machiavel, & si votre Majesté l'adopte, elle coure les risques de voir se renouveller les scenes qui ont eu lieu sous le duc d'Albe. Le peuple Belgique a donné des preuves de son attachement à ses souverains dans toutes les occasions où il a dû le faire; vous n'avez pas de sujets plus fideles; mais il tient à ses mœurs, à ses usages, à ses privileges & à cette apparence de liberté dont il jouit. Laissez-le croire à son bonheur & vous obtiendrez de lui tout ce que vous voudrez.* — „ C'est pour le rendre „ plus heureux encore, répondit le mo- „ narque, que je veux corriger les abus „ qui existent & que j'ai reconnus de- „ puis que je suis ici. Pour ne pas être „ trompé dans les rapports qu'on me „ feroit sur ce pays, j'ai voulu voir par „ moi-même & me convaincre de la vé- „ rité. Au reste, avant de mettre à „ exécution les projets que j'ai formés, „ je me propose d'éclairer mes sujets „ sur les motifs qui m'ont déterminé „ & de leur faire voir que mon unique „ but est d'augmenter leur bien-être „ — Celui qui s'étoit permis de faire ces re-

pré-

préſentations à l'Empereur, inſiſta pour qu'un autre que le perſonnage déſigné fût nommé repréſentant de S. M. aux Pays-Bas; mais le monarque s'y refuſa.

Il paroit, au reſte, que tous ces changemens propoſés n'auront lieu qu'autant que l'Empereur ſera obligé de renoncer à l'échange des Pays-Bas contre la Bavière. C'eſt toujours ſon projet favori; mais il n'en eſt pas de même de ceux qu'on veut ainſi troquer. On aſſure que les Bavarois ne ſeroient point du tout contens, ſi un beau matin ils ſe réveilloient autrichiens..... Ils préférent de reſter ce qu'ils ſont & d'avoir pour maître leur bon Charles-Théodore. Les Belges de leur côté verroient avec peine qu'on les fit paſſer ſous une autre domination. L'Empereur a débuté avec ſuccès parmi eux; ſa popularité lui a gagné tous les cœurs; comme il paroît vouloir gouverner lui-même, on espère que ſon miniſtre ne ſera que l'organe de ſes volontés, qu'il n'oſera ſe permettre aucun acte de despotisme, & dans le

cas

cas où cela lui arriveroit, qu'on pourra recourir au ſouverain pour obtenir justice.

Dites-moi, mon cher Comte! ce que vous penſez de ce projet d'échange de la Bavière? Croyez-vous que Frédéric y conſente? J'en doute. Cependant on aſſure que c'eſt le principal motif du voyage de l'Empereur dans votre pays, & que celui touchant la Hollande n'eſt que ſécondaire.

LETTRE XI.

De Berlin, *le 29 Juin 1781.*

Du Comte de.... à M. de....

Au moyen d'un régime ſévère & des eaux que le Roi a bues, les douleurs que lui faiſoit éprouver la goute l'ont entierement quitté. Cet état de tranquillité durera jusqu'à l'hiver prochain. S. M. vient d'entrer dans la ſoixante-dixieme année de ſon âge. Elle diſoit dernié-

nierement à table : *Je voudrois pouvoir me débarasser de quelques lustres, comme je l'ai fait de mes douleurs de goute; mais malheureusement cela n'est pas possible. Je dois me préparer à aller rejoindre les Rois & Reines, mes freres & sœurs, qui ont été mes contemporains. Je leur raconterai ce qu'ont fait ceux qui leur ont succédé. Je ferai sans doute beaucoup de peine à Marie-Thérese en lui apprenant que le Pape n'a pas voulu célébrer une messe pour le repos de son ame, & que son fils est à la veille de se brouiller avec le successeur de St. Pierre. Ce petit démêlé est peut-être cause que la pieuse mere de Joseph II. est encore dans le Purgatoire; & , dans ce cas, elle ne peut que savoir mauvais gré à son successeur de la laisser là.* — Vous voyez que ce monarque est toujours le même; personne n'aime plus que lui à rire & à plaisanter, lorsque sa santé le lui permet.

Nous avons eu ici une espece de françois, colonel au service de France quoique d'origine allemande. C'est le prince de Salm. Le Roi lui a trouvé

tou-

toute la tournure d'un homme à la mode, de l'affectation dans le maintien & le langage, un ton décidé, & tranchant fur tout, fans être embaraffé de rien. Ce prince, au refte, a beaucoup plu à nos dames de Berlin, auxquelles il a paru infiniment plus aimable que nos petits-maîtres allemands, qui ignorent l'art de courtifer le beau-fexe & ces charmans mots techniques qui font fur elles un fi merveilleux effet. Il faut l'avouer, Meffieurs les françois, vous avez fur nous cet avantage; fi vous venez prendre chez nous des leçons de tactique, nous devrions aller en prendre chez vous fur la galanterie. Aucune nation ne poffede comme la vôtre cette fleur de gaité & ce je ne fais quoi qui plait tant aux femmes. Nous fommes encore germains dans toute la force du terme fur ce point. A vous dire vrai, je fouhaite que nous reftions tels: Nous ne ferions-peut-être pas fi heureux, fi au lieu d'un Roi guerrier nous avions un Roi galant. Ce qui s'eft paffé chez vous me confirme dans cette opinion:

c'eft

c'eſt en partie aux femmes qu'on peut attribuer les maux qui ont déſolé la France & le dérangement de vos finances. Votre Louis XIV, ſurnommé le grand, a tout fait pour ſa gloire perſonnelle & rien pour la nation. Son despotisme étoit exceſſif; tout devoit ployer devant lui. Il fut l'inventeur & le protecteur du régime fiscal; c'eſt lui qui mit les provinces ſous la dépendance des Intendans, qui autoriſa ces derniers à vexer les peuples. Son regne fut celui des délateurs ; il entretenoit des espions partout, même hors du royaume. Il vouloit dominer ſur l'Europe entiere; il fit les guerres les plus injuſtes. Le ſeul miniſtre honnête-homme qu'il eut, ce fut le grand Colbert. Ce contrôleur-général, obligé par ſa place de fournir à toutes les dépenſes de luxe, à l'entretien des armées, des bâtimens, & aux appanages des bâtards de ſon maître, ne ceſſoit de faire des repréſentations, qui déplaiſoient presque toujours; mais la probité de Colbert étoit ſi généralement reconnue, il s'étoit rendu

du si néceſſaire, que le monarque devoit ſe réſoudre à les entendre & ſouvent même à déférer à ſes avis, ſous la condition cependant que ces repréſentations ſeroient faites en ſecret; ſon amour-propre eut été bleſſé ſi le public avoit été inſtruit que ſon miniſtre oſoit prendre une pareille liberté avec lui. C'eſt Colbert enfin qui a poſé le premier fondement de la gloire de Louis XV. par tous les beaux établiſſemens qu'il a faits, lesquels ſubſiſtent encore presque tous. Aucun des miniſtres qui lui ont ſuccédé n'ont marché ſur ſes traces. La fin du regne de Louis XIV. fut celui des prêtres, des femmes & des préſécutions. Une 'Maintenon domina en ſouveraine. Son royal-amant, à ſon inſtigation, voulut gouverner l'opinion & forcer ſes ſujets à penſer comme lui. Leur réſiſtance fut regardée comme un crime de leze-Majeſté; on exerça contre eux les cruautés les plus inouies; c'eſt dans le conſeil de conſcience préſidé par la Maintenon, que s'ordonnoient les maſ-

ſacres

ſacre de ceux qui refuſoient de changer de culte. Des milliers de françois proteſtans abandonnèrent leur patrie pour aller chercher un aſyle en Allemagne; un grand nombre ſe fixèrent ici, où ils trouvèrent protection & liberté entière de penſer & de prier Dieu à leur manière; c'eſt à eux que nous devons quantité d'établiſſemens utiles. La révocation de l'édit de Nantes eſt, à mon avis, une tache inéfaçable pour le regne de Louis XIV.; elle flétrit la mémoire de ce prince presqu'autant que le maſſacre de la St. Barthélemi déshonore celle de Charles IX. Le vieux baron de Pöllnitz, qui a connu Louis le Grand dans les dernières années de ſa vie, avoit fait des notes ſur ce monarque. Voici ce qu'il en diſoit: *Il fut mauvais mari, mauvais pere & mauvais amant. Il n'aima jamais le Dauphin ſon fils unique; il n'eut de l'attachement que pour ſes bâtards, ſurtout pour le duc du Maine. Inconſtant dans ſes amours, il n'eut de véritable tendreſſe pour aucune de ſes maîtreſſes. Sur la fin de ſa vie, il étoit très ennuié de la Maintenon, & celle-*

ci l'étoit beaucoup de lui. Il mourut ayant peur du diable & de l'enfer. J'étois à Paris le jour de son enterrement ; ce fut un jour de réjouissance pour le peuple, qui, fatigué du joug de ce despote, étoit charmé d'en être débarassé.

Ce baron de Pöllnitz, dont vous avez entendu parler, étoit un homme bien instruit. S'il n'avoit pas été aussi paresseux, il auroit pu laisser des mémoires fort intéressans. Il avoit longtems vêcu à la cour du Régent & il en savoit toute la chronique scandaleuse. Il tira l'horoscope de Louis XV. & prédit que le regne de ce prince seroit celui des femmes ou des ministres. Il jugea l'ancien évêque de Fréjus, prévit ce qu'il feroit & l'éducation qu'il donneroit à son jeune pupile.

Tandis que ce beau royaume de France continuoit d'être mal administré, le successeur de Frédéric I. Roi de Prusse réparoit les fautes de son prédécesseur, qui, à l'exemple de Louis XIV, avoit fait des dépenses énormes qui avoient

ruiné

ruiné le pays. Il prépara, dans un regne de vingt-ſept ans (*) la grandeur de Frédéric II. en lui laiſſant l'armée la mieux diſciplinée de l'europe, point de dettes à payer & un tréſor aſſez conſidérable pour oſer entreprendre tout ce qu'il voudroit. Il n'en étoit pas de même chez vous à cette époque; le ſyſtême de Law avoit occaſionné une révolution dans les fortunes & mis la France à deux doigts de ſa perte. L'administration du cardinal de Fleuri fut, à la vérité, économique; le royaume jouit ſous ſon miniſtère de la plus grande tranquillité au dedans & au dehors; mais votre marine étoit détruite & votre armée de terre négligée. La guerre de ſucceſſion, dans laquelle on entraina le cardinal malgré lui, fut heureuſe par terre, mais non par mer. A la paix de

 1748,

(*) Frédéric Premier mourut en 1713. Sa mort frappa Louis XIV. lorſqu'il l'apprit, il dit: *celui qui ne vouloit pas me le céder, n'eſt plus.* Faiſant alluſion à la deviſe du Roi de Pruſſe qui eſt: *Nec Pluribus Impar.*

1748, l'état se trouva grévé d'une dette énorme, quoique ses revenus se fussent presque accru du double de ce qu'ils étoient sous Louis XIV. Suivant un tableau dressé en 1716. la recette étoit alors de 190 millions 322 mille livres; la dépense de 143 millions 700 mille livres; il y avoit donc un excédent de 47 millions, 422 mille livres. La dette passive n'étoit alors que de 79 millions; elle monte aujourd'hui à plus de quatre milliards. Il n'est guères possible de concevoir comment, avec une augmentation de revenus de plus des deux tiers, la dette nationale a pu augmenter à un point aussi effrayant.

J'en reviens encore à mon grand & sublime Colbert: Il me souvient d'avoir lu quelque part que ce ministre à jamais mémorable avoit prédit l'état dans lequel se trouve la France aujourd'hui; il s'étoit toujours déclaré contre les opérations cachées du gouvernement & surtout contre les emprunts, qu'il regardoit com-

comme un moyen de deprédations, puisqu'ils facilitoient des dépenſes lourdes.

En 1672, Louvois, l'ennemi mortel de Colbert, voulut avoir des fonds pour recommencer la guerre. Le contrôleur-général lui en refuſa, en lui diſant l'impoſſibilité où il étoit de mettre de nouvelles impoſitions. Louvois négocia ſecrétement avec le parlement pour l'engager à favoriſer un emprunt: *Ce moyen*, dit-il au premier-préſident, *vous mettra à couvert de toutes plaintes de la part du peuple, qui ſera content s'il ne paye pas de nouveaux impôts*. Colbert inſtruit de ce qui ſe paſſoit, fit l'impoſſible pour engager les magiſtrats à ſe refuſer à la demande que leur avoit fait ſon collegue; mais il ne put les perſuader. Il ſortit furieux de chez le premier-préſident, en lui diſant: *Vous vous rendez criminel de leze-majeſté & de leze-nation. Vous préparez à la France des maux ſans nombre en introduiſant un principe auſſi pernicieux*. Colbert voulut quitter le miniſtère; ſon

maître le retint & lui promit de ne point abuſer de ces emprunts: parole qu'il ne tint pas, puisqu'à ſa mort, pour payer les arrérages des emprunts qu'il avoit faits, le dixième & la capitation furent rendus perpétuels & ces deux impôts ſervirent de gages aux prêteurs. Quelle leçon pour ce Mr. Necker, qui ſingeoit en tout Colbert! quelle honte pour ce parlement de Paris qui ſe dit le repréſentant de la nation, d'avoir favoriſé ce projet odieux dont les miniſtres ont tant abuſé depuis! Je ſuis étonné que les anti-neckeriſtes n'ayent pas fait imprimer un Compte rendu par le contrôleur-général Desmareſt au commencement de la régence, ouvrage bien fait que j'ai lu dans les *Recherches* de Forbonnois ſur les finances, & qui m'a fait le plus grand plaiſir. Mais tout cela s'oublie chez vous; on ne s'y occupe que du moment préſent. Votre nation ſe conduit dans les affaires comme dans les plaiſirs & les modes; elle aime à changer continuellement. Il eſt à craindre pour elle que cette inconſtance & ſur-

furtout fon infouciance ne lui foit bientôt funefte, car jamais nation n'eut autant befoin d'être régénérée que la vôtre.

J'ai oublié de vous dire que le Roi a manqué d'encourir l'excommunication du confiftoire de Berlin. Contre fon fyftême & d'après les confeils de votre philofophe d'Alembert, il a voulu fe mêler des affaires de réligion. Pour coup d'effai, il a imaginé de délivrer Dieu de l'ennui d'entendre de vieux cantiques compofés à fa louange & très mal faits. Il avoit ordonné en conféquence à un poëte allemand d'en compofer d'autres plus dignes d'être adreffés à l'éternel. Les miniftres du feigneur ont mal pris la chofe: grande rumeur parmi eux; les uns étoient pour les cantiques nouveaux, les autres pour les anciens; cela a produit un fchisme. Le Roi, qui eft regardé comme un Deïfte ne croyant à aucune réligion, a été accufé de vouloir faire penfer fes fujets comme lui; les prêtres foutenoient qu'il n'avoit pas le pou-

voir ni le ſavoir pour introduire de nouvelles prières; les dévotes de la cour, car il y en a ici comme partout, s'en ſont mêlé. S. M. rioit à ſon château de Sans-Souci de tout ce qui ſe paſſoit. Cependant comme les choſes commençoient à devenir ſérieuſes, & ſur les très fortes repréſentations qui lui furent faites, il conſentit à ce que le tout reſtât ſur le pied où il étoit. Il dit en plaiſantant à ce ſujet: „Si Dieu me demande, lorsque je ſerai dans l'autre monde, pourquoi ſous mon regne mes ſujets n'ont point changé la manière ennuyeuſe avec laquelle ils le louent, je lui répondrai: *Seigneur! Bêtes vous me les avez donnés, bêtes je vous les rends*....

Cette condescendance du Roi a entièrement rétabli la paix parmi les prêtres ainſi que parmi les libraires; car ces derniers avoient auſſi pris part à la querelle, par la raiſon que les uns avoient leur boutique remplie d'anciens cantiques, & les autres avoient imprimé une grande quantité des nouveaux;

cha-

chacun d'eux vouloit débiter ſa marchandiſe. Ils s'étoient auſſi préſentés devant le Roi pour lui expoſer leurs griefs ; S. M. leur fit à peu-près la même réponſe qu'aux miniſtres, ſavoir : que chacun prieroit Dieu comme bon lui ſembleroit & qu'il espéroit que les uns & les autres trouveroient le débit de leur marchandiſe. Cette petite leçon a fait dire au Roi qu'il ne ſe mêleroit plus de ſa vie d'affaire de réligion, qu'il aimeroit mieux avoir à combattre toutes les puiſſances de l'Europe que de s'oppoſer aux volontés du vénérable conſiſtoire de Berlin.

Notre monarque eſt très curieux de ſavoir le véritable motif du voyage de l'Empereur à Paris ; car il eſt perſuadé que le rétabliſſement du commerce d'Anvers & de la compagnie d'Oſtende n'en eſt que le prétexte apparent, & que S. M. Impériale a des projets plus importans. Celui qui paroîtroit le plus vraiſemblable, c'eſt l'échange de la Bavière contre les Pays-Bas ; mais avant

que cet échange ne ſe faſſe, nous aurons un petit mot à dire.

Notre Prince Henri doit partir inceſſamment pour Spa, où il aura une entrevue avec S. M. Impériale. On le dit chargé d'une commiſſion de la part du Roi ; je crois qu'il n'en a pas d'autre que de voir ce qui ſe paſſera & de tâcher de découvrir quelles ſont les véritables intentions de l'Empereur.

S. M. eſt actuellement à ſon nouveau château, où elle prend les bains, comme je vous l'ai dit plus haut. Elle a appelé près d'elle le comte de Schwerin ſon grand-écuyer & le général de Becdenbruck. Nous avons ici le comte de Romanzow & un des envoyés extraordinaires de Hollande à Petersbourg (le Baron de Heckeren de Branzenbourg). J'ai beaucoup cauſé avec ce dernier ; il ne me paroît pas fort content de ſon voyage en Ruſſie; il dit qu'on y eſt plus gaſcon que ſur les bords de la Garonne, qu'on y promet des merveilles & qu'on ne tient rien, qu'il n'eſt

pas

pas poſſible d'obtenir la moindre choſe à moins d'avoir des millions à diſtribuer. Il ne fait pas l'éloge du miniſtre favori; la Ruſſie, ſelon lui, a fait une perte réelle par la retraite du comte de Panin, qui eſt généralement regretté. Il loue beaucoup la magnificence de l'Impératrice, mais il dit que tout l'éclat de l'empire eſt à Pétersbourg, que les campagnes ſont déſertes & qu'on nomme villages les endroits où l'on veut en bâtir & où il n'exiſte actuellement qu'un Pope & deux ou trois cabanes de payſans.

Adieu, Monſieur. Je ſuis ſans reſerve &c.

LETTRE XII.

De VERSAILLES, *le 20 Juillet 1781.*

De Mr. de.... au Comte de....

Les avis que nous avons reçus de l'Amérique, nous annoncent que tout s'y diſpoſe pour faire une campagne vi-

vigoureuſe & déciſive; on agira offenſivement par terre & par mer avec la plus grande énergie, afin d'obliger, s'il eſt poſſible, les anglois à demander la paix. La petite affaire que Mr. Deſtouches a eue avec l'ennemi, l'a obligé d'entrer à New-port pour s'y réparer. Il écrit à Mr. de Caſtries qu'il ſortira inceſſamment pour aller à la rencontre du général Arbuthnot, & qu'il espere de prendre complettement ſa revanche contre le chef-d'escadre anglois. Il nous eſt auſſi parvenu des dépêches de Mr. de Rochambeau, dans lesquelles il envoye le plan formé par le général Washington pour attaquer l'ennemi ſur plu-ſieurs points & le forcer jusques dans ſes derniers retranchemens. Notre général aſſure que ce plan ne peut manquer d'avoir le plus grand ſuccès, toutes les meſures étant ſi bien priſes qu'il ſera impoſſible au général Cornwalis d'éviter le piege qu'on lui tend. Ce dernier, fidele aux principes qu'il a adoptés depuis le commencement de cette guer-

guerre, continue d'autoriſer les ravages que font les troupes ſous ſes ordres. Le traître Arnold & le général Philips ſont dans la Virginie, où ils pillent, brûlent & détruiſent tous les endroits par où ils paſſent. Les milices à qui la garde du pays eſt confiée ne ſont pas asſez nombreuſes pour s'oppoſer à l'ennemi. Mr. de la Fayette a été détaché avec une forte brigade pour aller au ſecours des Virginiens. On espere qu'il arrêtera le brigandage des anglois & qu'il les empêchera d'en commettre d'ultérieures.

Nous venons de recevoir des lettres des Iles-du vent, dans lesquelles on nous mande que, le 29 d'Avril dernier, Mr. le comte de Graſſe, après la traverſée la plus heureuſe & avoir mis ſon convoi en ſureté, ſortit de la rade où il étoit entré pour donner la chaſſe à l'amiral Hood, qui avoit paru avec 21 vaiſſeaux de ligne. Ce dernier ne jugea pas à propos de tenter le ſort d'un combat;

bat;

bat ; & ſe retira en hâte vers Ste Lu-cie. On ne put entamer que ſon arrière-garde, compoſée de cinq vaiſſeaux de ligne, qui furent fort maltraités par les nôtres. L'amiral Rodney, commandant en chef de cette flotte, ſe trouvoit à St. Euſtache avec le *Sandwick ;* l'amiral Hood avoit pris le commandement à ſa place.

Le nouveliſte de la cour dont je vous ai parlé dans une de mes dernieres, annonça hier aux Thuileries, qu'on étoit informé par des avis particuliers que nous avions intercepté la flotte marchande angloiſe de la Jamaïque, & que toute cette flotte, à l'exception d'un ſeul navire, étoit tombée en notre pouvoir. Il ajouta que cette nouvelle ne lui étant point parvenue par la voie du miniſtère, bien loin de la garantir, il la croyoit fort douteuſe.

Le duc de la Vauguyon nous écrit de la Haye que tout le parti Stadhoudérien s'agite & ſe tourmente pour em-

pêcher

pêcher le renvoi du duc de Brunswick dans ſon gouvernement & lui conſerver l'influence qu'il a dans les affaires. La conduite que tient le prince d'Orange n'a rien d'étonnant; il prend la défenſe d'un homme à qui il a des obligations, qui a pris ſoin de ſon enfance & de ſon éducation. Ce procédé généreux fait le plus bel éloge de ſon cœur : il eſt ſi rare de trouver de la reconnoiſſance dans les grands. S. A. a dit qu'elle n'abandonneroit jamais la cauſe du duc Louis, à moins qu'on ne lui prouvât de la manière la plus évidente les torts qu'on impute à ce prince. Dans l'entretien qu'elle eut avec les bourgmestres d'Amſterdam, un de ces magiſtrats lui dit: „ On a toujours rendu juſtice, „ Monſeigneur, à la pureté de vos in„ tentions & à votre zèle pour la gloi„ re & la proſpérité de la république ; „ mais on a toujours beaucoup eu à ſe „ plaindre de la conduite du duc de „ Brunswic, des moyens qu'il a emplo„ yés pour s'arroger une influence dans

„ les

„ les affaires qui ne lui compétoit point,
„ & de toutes les rufes auxquelles il a
„ eu recours pour vous gouverner des-
„ potiquement. C'eft donc avec tout le
„ respect que nous devons à votre Al-
„ teffe & l'honnête franchife qui fait un
„ de nos devoirs, que nous lui déclarons
„ formellement que le feigneur duc eft
„ regardé généralement comme la pre-
„ mière caufe du déplorable état de foi-
„ bleffe où fe trouve la république dans
„ ce moment, ainfi que de la lenteur
„ qui regne dans les préparatifs d'une
„ guerre jufte contre l'Angleterre. C'eft
„ à lui feul qu'on attribue toutes les né-
„ gligences impardonnables qui ont eu
„ lieu, toutes les fauffes mefures qu'on
„ a prifes depuis longtems & les fuites
„ fatales qui en font réfultées. Nous
„ pouvons affurer en notre particulier
„ Votre Alteffe, que la haine qu'on a
„ conçue contre la perfonne du duc &
„ contre fon adminiftration, font très
„ fondées; & que le mécontentement de
„ la nation eft fi grand que l'on a lieu
„ de craindre les événemens les plus
„ dé-

„ désagréables & les plus fâcheux, si
„ votre Altesse persiste à le garder près
„ de sa personne. Nous ne pouvons,
„ au reste, nous persuader que vous ne
„ soyiez pas instruit depuis longtems de
„ tous ces griefs. S'il est possible que
„ vous les ignoriez, c'est sans doute que
„ l'on craignoit le ressentiment du duc,
„ qui se feroit vengé de ceux qui auroient
„ osé vous éclairer sur son compte.

„ Interrogez, Monseigneur, quel-
„ ques-uns des membres des Etats-gé-
„ néraux; interrogez le conseiller pen-
„ sionnaire, vous apprendrez que ce
„ dernier s'est plaint souvent à Leurs
„ Hautes Puissances de la conduite que
„ le seigneur duc tenoit envers lui &
„ surtout de l'ascendant que ce prince
„ a pris sur Votre Altesse, ascendant qui
„ faisoit échouer tous les efforts du con-
„ seiller-pensionnaire pour opérer le bien
„ de la patrie. Cette mésintelligence
„ qui regne entre celui à qui vous avez
„ donné votre confiance & le premier-
„ ministre de la république, ne peut man-

„ quer d'avoir les ſuites les plus fâcheu-
„ ſes, ſi on ne ſe hâte d'y mettre ordre.
„ C'eſt là ſans doute un motif ſuffiſant
„ pour prier inſtamment Votre Alteſſe
„ de détruire la ſource d'une pareille
„ défiance & d'une diviſion auſſi funeſte.
„ Le bonheur de votre illuſtre maiſon
„ en dépend, ainſi que le maintien de
„ votre autorité & la conſervation de
„ l'eſtime d'une nation qui vous eſt ſin-
„ cèrement attachée, qui ne méconnoit
„ aucune de vos qualités perſonnelles
„ & qui ſe verra toujours avec plaiſir
„ gouvernée par vous. Il eſt auſſi de
„ notre devoir d'avertir Votre Alteſſe
„ qu'elle pourroit bien un jour perdre
„ cette eſtime & cet attachement, ſi el-
„ le continuoit à témoigner la même
„ confiance à celui qui s'eſt aliéné toute
„ la nation par ſes hauteurs, ſes intri-
„ gues & ſes injuſtices. Vous êtes,
„ Monſeigneur, le digne objet de notre
„ amour & de notre vénération; c'eſt
„ en vous que nous avons placé notre
„ plus belle eſpérance, c'eſt de vous
„ que nous faiſons dépendre le bonheur

„ &

„ & la prospérité de la patrie. Daignez
„ remplir une ſi conſolante attente, dai-
„ gnez répondre à nos vœux en nous
„ gouvernant vous-même. C'eſt un de
„ nos devoirs les plus ſacrés de vous
„ ouvrir les yeux, de vous préſenter les
„ choſes ſous leur véritable aſpect, & de
„ prier Votre Alteſſe de la manière la
„ plus ſolemnelle d'y réfléchir ſérieuſe-
„ ment & de ne plus écouter à l'avenir
„ les conſeils d'un perſonnage chargé de
„ la haine publique, regardé par tous
„ comme un étranger ſans miſſion, &
„ ignorant presque entièrement notre
„ conſtitution & la forme de notre gou-
„ vernement, d'un homme enfin qui a vou-
„ lu introduire les principes de despo-
„ tisme qu'il avoit puiſés dans une cour
„ où l'on traite le peuple en esclave,
„ & qui, depuis qu'il eſt au ſervice de
„ l'Etat, s'eſt montré dans toutes ſes
„ actions plutôt l'ennemi que l'ami de
„ la république.

„ Nous ſommes bien éloignés, au
„ reſte, Monſeigneur, de vouloir accuſer

 „ le

„ le dit ſeigneur duc de ce dont on ne
„ le charge que trop ouvertement,
„ ou d'envifager comme fondés les ſoup-
„ çons qu'on a ſur ſon compte, d'un at-
„ tachement exceſſif & illicite pour la
„ cour de Londres ainſi que d'une mau-
„ vaiſe foi & d'une corruption exceſſi-
„ ves. Nous nous plaiſons à croire un
„ prince d'une naiſſance & d'un rang
„ auſſi diſtingués incapable de pareilles
„ baſſeſſes; mais nous ne pouvons diſſi-
„ muler à Votre Alteſſe que les idées
„ fâcheuſes qu'on a priſes à ſon ſujet,
„ en cauſant une méfiance générale, le
„ mettront toujours hors d'état d'être de
„ quelque utilité à la république. Il ſe-
„ roit même dangereux de l'employer
„ déſormais, par la raiſon qu'il compro-
„ mettroit à la fin Votre Alteſſe & lui
„ feroit partager la haine publique. Tout
„ doit donc vous engager, Monſeigneur,
„ à éloigner de votre perſonne celui qui
„ feroit un obſtacle continuel au réta-
„ bliſſement de la confiance & de la
„ bonne-intelligence, ſi néceſſaires entre

„ le

„ le capitaine-général & les principaux
„ membres de l'Etat.

Les bourgmeſtres terminèrent leur discours par aſſurer le Stadhouder de toute l'affection de la province de Hollande & de la régence d'Amſterdam en particulier. Ils ajoutèrent que l'état étant dans un danger imminent, il étoit d'une néceſſité indispenſable d'aviſer promptement aux moyens les plus efficaces pour le tirer de cette criſe &c.

Le prince d'Orange fut pénétré de douleur de la démarche que la régence d'Amſterdam venoit de faire près de lui; mais ſon attachement pour le duc de Brunswick ne lui permit pas de croire aux accuſations formées contre ce prince. Lorsqu'il eut congédié les deux magiſtrats, il l'envoya chercher & lui raconta ce qui s'étoit paſſé. Le duc ne fut point déconcerté. — *J'étois déja inſtruit de cette démarche*, répondit-il au Stadhouder; *elle eſt une ſuite des intrigues de la cabale françoiſe & des menées du duc*

de la Vauguyon. Il me sera aisé de me justifier de tout ce dont on m'accuse, mais je préviens Votre Altesse qu'on ne veut m'éloigner de sa personne que pour l'éloigner ensuite elle-même de la république. C'est vous, mon prince, & non pas moi qu'on regarde comme un obstacle à l'exécution du projet qu'on a formé de changer la constitution de la république & de faire passer l'administration dans les mains des chefs du parti républicain. La passion de vos ennemis & des miens les aveugle sur leurs propres intérêts; ils se sont jettés, pour nous nuire, dans les bras d'une puissance qui a toujours été perfide envers ses alliés & qui le sera encore envers eux. Dans la situation où se trouve la république, il ne reste d'autre moyen pour la sauver que d'intriguer comme la cour de Versailles. Les Etats-généraux sont partagés entre le parti françois & le parti anglois; ce dernier a conservé jusqu'àprésent la prépondérance dans cette assemblée; il faut pour le moment avoir l'air de céder & prendre secrétement les mesures les plus propres à abbattre le parti qui nous est opposé. J'ose vous assurer du succès. En attendant je dois me justi-

justifier & répondre aux chefs d'accusation intentés contre moi. C'est ce que je vais faire.

Je ne vous rends qu'en gros cette conversation, & telle qu'un de nos émissaires à la Haye nous en a fait part. Il en a été instruit par un favori du duc Louis, pour lequel ce dernier n'a rien de caché. Je vous joins ici le mémoire justificatif que le duc a fait passer à Leurs Hautes Puissances ; son contenu m'a paru intéressant, je suis curieux de voir l'effet qu'il produira. Le Stadhouder paroît résolu de soutenir son instituteur; la province de Hollande & notre cour sont décidées au contraire à l'éloigner des affaires. Je crois que nous l'emporterons. Ce duc, malgré l'esprit d'intrigue qu'il a toujours eu, ne s'est pas conduit en bon politique; il s'est aliéné tous les ordres de l'état. Le militaire ne l'aime point, l'ordre équestre a beaucoup à se plaindre de lui ainsi que les régens des villes. Selon le portrait qu'on en fait, c'est un despote duquel un peuple libre a tout à craindre; l'atta-

chement du Stadhouder pour lui eſt un malheur qui peut avoir les ſuites les plus déſagréables pour ce chef de la république, s'il perſiſte à le conſerver près de ſa perſonne. Je ſuis, au reſte, toujours d'opinion que le projet du comte de Vergennes d'anéantir le pouvoir du prince d'Orange ne réuſſira pas; les hollandois ſont trop attachés à cette maiſon, ils lui ont de grandes obligations; la conſervation de la Hollande eſt même attachée au maintien du Stadhoudérat, car ſi le parti qui veut dominer s'emparoit de la régence, la chute de cette république ſeroit inévitable. Je crois que vous ſerez de mon avis. Je trouve auſſi que c'eſt agir très impolitiquement de la part de M. de Vergennes, que de s'aliéner comme il le fait la princeſſe d'Orange. Le Roi de Pruſſe touche à ſa fin; ſon ſucceſſeur pourra bien ne pas voir du même œil ce qui ſe paſſe; il ſeroit même déshonorant pour lui de ſouffrir toutes les tracaſſeries qu'on ſuſcite au mari de ſa ſœur.

Un

Un miniſtre étranger ayant fait à M. de Vergennes quelques obſervations à ce ſujet, celui-ci lui répondit: *S. M. Pruſſienne vivra encore aſſez de tems pour que nous puiſſions terminer l'affaire de Hollande & mettre des bornes au pouvoir du Stadhouder, pouvoir uſurpé par ſon pere & dont il a encore abuſé lui-même. Il eſt tems de faire deſcendre du trône ce petit monarque pour le remettre à ſa place & ſous la dépendance de ceux qui ſont véritablement ſes maîtres & qui auroient dû reſter tels. Il n'eſt pas poſſible que nous ſouffrions plus longtems qu'il exerce une autorité qui ne lui appartient point. Le Roi de Pruſſe improuve ſa conduite ainſi que ſa foibleſſe pour le duc de Brunſvic; il déſire, comme nous l'éloignement de ce dernier. Le Stadhouder ne peut ignorer les liaiſons de ſon Mentor avec la cour de Londres; on a intercepté des lettres qui prouvent aſſez la nature de ces liaiſons & qui juſtifient complettement les accuſations des régens d'Amſterdam. Le dit duc n'a d'ailleurs aucune miſſion pour s'immiscer dans les affaires de la république. C'eſt ſimplement un officier à gages, qui doit être en-*

tierement ſubordonné à ceux qui le payent, recevoir des ordres & non en donner. Comme on ne manquera jamais aux égards & au reſpect qui ſont dus au rang & à la naiſſance de Madame la princeſſe d'Orange, le prince ſon frere, lorsqu'il ſera Roi, n'aura rien qui l'empêche de ſuivre les principes adoptés par ſon oncle, perſuadé comme il devra l'être que les raiſons d'état doivent toujours l'emporter ſur des conſidérations particulieres & des intérêts de famille.

L'opinion de M. de Vergennes pourroit bien ne pas être celle de votre Prince-Royal ; le trône change la façon de penſer.... On nous écrit de la Haye que le duc de Brunſvick a dit : *Je me vengerai de la France, j'en ai les moyens. Elle ne s'attend pas au coup que je médite contre elle. J'humilierai l'orgueil & le deſpotiſme de ſes miniſtres, & je lui rendrai avec uſure le mal qu'ils me font.* — Notre miniſtre des affaires étrangeres, à qui on a rendu ce propos, en a ri.

Nous ſavons que le duc Louis entretient dans ce moment une corres-

pon-

pondance très active avec l'Angleterre & que cette derniere eſt très reſolue de faire les plus grands efforts pour empêcher notre alliance avec la Hollande. L'influence qu'elle a conſervée ſur le cabinet de la Haye doit nous faire craindre qu'elle n'y réuſſiſſe. D'ailleurs la puiſſance de la Grande-Brétagne n'eſt pas auſſi abbattue qu'on le croit, & tôt ou tard elle ſe vengera de la part que nous avons priſe à l'inſurrection des américains.

Adieu, mon cher Comte! Je repondrai par le prochain courier à votre lettre du 29 Juin.

Mémoire préſenté à Leurs Hautes Puiſſances par S. A. S. Mônſeigneur le duc Louis de Brunſvick.

HAUTS & PUISSANS SEIGNEURS!

„ Ce n'eſt pas ſans la plus grande
„ répugnance que je me vois forcé d'in-
„ terrompre les déliberations importan-
„ tes de Vos Hautes Puiſſances & de
„ recourir à elles pour une affaire qui
„ me regarde perſonellement, à la vé-

„ rité,

„ rité, mais dont la ſimple expoſition
„ prouvera, je m'aſſure, que, ſi je me
„ refuſois à cette dèmarche, ce ſeroit
„ manquer eſſentiellement à la dignité
„ du caractère dont V. H. P. m'ont
„ revêtu. "

„ Après avoir paſſé, en 1750, au ſer-
„ vice de l'état, il a plû à V. H. P.
„ par leur réſolution du 13 Novembre
„ de la même année, de me créer Feld-
„ maréchal de leurs troupes. Lorsque
„ dans la ſuite les arrangemens pour la
„ tutele du Stathouder mineur furent
„ arrêtés par des réſolutions expreſſes
„ de tous les hauts confédérés, & qu'il
„ fût réſolu qu'on repréſenteroit S. A.
„ dans l'adminiſtration de ſes emplois
„ militaires, V. H. P. daignèrent alors,
„ en m'honorant de leur confiance dis-
„ tinguée, me conférer par leur réſo-
„ lution du 13 Janvier 1759. le titre de
„ repréſentant du prince Stadthouder,
„ comme capitaine général, pendant le
„ tems de ſa minorité. "

„ Je

„ Je ne parlerai point des résolu-
„ tions, que V. H. P. & les Provinces
„ respectives ont prises le 8 Mars 1766.
„ jour de la majorité du prince, &
„ dans la suite sous différentes dates,
„ rélativement à la manière dont j'avois
„ répondu à la confiance qu'elles avoient
„ daigné prendre en moi. Ces résolu-
„ tions sont trop flatteuses pour être
„ détaillées ici: elles me sont cependant
„ des gages assurés, que dans ce tems
„ là, du moins, j'ai eu le bonheur de
„ voir ma conduite & les services ren-
„ dus à l'état approuvés du haut gou-
„ vernement. Enfin V. H. P. conti-
„ nuèrent à m'honorer de leur confian-
„ ce, même après le tems de la mino-
„ rité du Stadthouder. Elles prirent
„ ce même 8 Mars 1766. la résolution
„ de faire solliciter, par leur envoyé
„ extraordinaire à la cour de Vienne,
„ l'agrément de Sa Majesté Impériale &
„ Royale, au service de laquelle j'étois
„ aussi engagé en qualité de Feldmaré-
„ chal, de me continuer encore dans
„ cette même qualité au service de V.

„ H.

„ H. P. L'agrément de S. M. obtenu,
„ je ne me ſuis point refuſé à cet hon-
„ neur, & je ſuis demeuré revêtu du
„ caractère de Feldmaréchal des trou-
„ pes de l'état au ſervice de V. H. P. "

„ Ayant ainſi rempli pendant plus de
„ 30 ans, ſous les yeux de V. H. P.,
„ & d'une manière qui leur eſt ſuffiſam-
„ ment connue, les emplois qu'elles
„ m'avoient confiés, devois-je m'atten-
„ dre que l'on rendroit un jour ma per-
„ ſonne l'objet de la haine publique,
„ au point que je puiſſe être expoſé à
„ la démarche la plus flétriſſante pour
„ le caractère dont V. H. P. ont dai-
„ gné me revêtir, & qui me met au-
„ jourd'hui dans l'abſolue néceſſité de
„ m'adreſſer à elles? "

„ En effet, Hauts & Puiſſans Seig-
„ neurs, après m'être vu dans le pu-
„ blic l'objet des accuſations & des ca-
„ lomnies les plus atroces (mais que
„ j'ai toujours mépriſées comme telles,
„ & dont je ne ferai jamais de cas,
„ tant qu'il ne ſe préſentera perſonne

„ pour

„ pour les ſoutenir;) — après que l'on
„ eut excité contre moi un cri général,
„ comme ſi ma perſonne ne pouvoit
„ plus être ſoufferte, il m'a fallu en-
„ durer encore que Mrs. les députés
„ de la ville d'Amſterdam, & nommé-
„ ment les deux bourguemaîtres ré-
„ gnants, Mrs. Temminck & Rendorp,
„ accompagnés du penſionaire Viſcher,
„ ſe ſoient adreſſés à Mſgr. le prince
„ d'Orange, & en préſence de Mr. le
„ conſeiller-penſionaire de Hollande, lui
„ ayent lu certain mémoire, au nom &
„ par ordre de Mrs. leurs commettans,
„ qui y ſont partout introduits comme
„ parlant au nom de la régence d'Am-
„ ſterdam, & dans lequel je reçois l'af-
„ front le plus ſenſible pour un cœur
„ bien placé. Il eſt vrai que les dépu-
„ tés, que je viens de nommer, repri-
„ rent alors ce mémoire; mais chan-
„ geant depuis de ſyſtême, ils ont trou-
„ vé bon de le faire parvenir, le 14 du
„ même mois, par M. le Bourguemaître
„ Rendorp, non pas au nom de la ré-

„ gence

„ gence d'Amſterdam, mais en celui de „ Mrs. les Bourguemaîtres, à Mr. le „ conſeiller-penſionaire, en le priant de „ le remettre au prince Stadthouder, „ auquel on laiſſoit la liberté d'en faire „ l'uſage qui lui ſembleroit convena- „ ble. "

„ Inſtruit par cette voie & par la „ communication que S. A. m'en don- „ na, du contenu de ce mémoire, j'y „ trouvai une ſi longue enchaînure d'ex- „ preſſions & de raiſonnemens les uns „ plus inſultans que les autres contre „ ma perſonne, que je craindrois en les „ inſérant ici en entier d'abuſer de l'at- „ tention de V. H. P. De peur cepen- „ dant de les préſenter hors de leur „ enſemble & de la chaine qui les lie „ entre eux, V. H. P. me pardonne- „ ront, j'eſpere, ſi je tranſcris ici du „ mémoire les périodes, qui me regar- „ dent & où je ſuis attaqué. "

„ Après avoir fait précéder pluſieurs „ réflexions, qui ne me concernent en „ aucune manière, (dont je dois par

„ con-

„ conséquent, laisser la réponse à ceux
„ qui y sont attaqués) mais qui tendent
„ à justifier la proposition, que Mrs. les
„ députés de la ville d'Amsterdam firent
„ le 18 Mai dernier dans l'assemblée des
„ Etats de Hollande, en particulier pour
„ faire adjoindre à S. A. un conseil pri-
„ vé ou comité. "

„ Vos Hautes Puissances sentiront,
„ je m'assure, & non sans indignation
„ vraisemblablement, que dans les pé-
„ riodes que je viens de rapporter lit-
„ téralement, après une suite de ré-
„ flexions les unes plus odieuses que
„ les autres, & dans lesquelles on ne
„ trouve aucune accusation contre moi
„ en qualité de Feldmaréchal, tandis
„ que les autres ne reposent que sur de
„ soi-disant sentimens publics & sur
„ des bruits semés auparavant avec art,
„ que dans ces périodes Mrs. les Bour-
„ guemaîtres ont jugé cependant néces-
„ saire d'insister auprès de Son Altesse,
„ pour qu'elle voulût m'éloigner de sa
„ personne & de sa cour, de la façon

„ la plus flétriſſante & de me condam-
„ ner, comme un criminel atteint &
„ convaincu, à un banniſſement désho-
„ norant, ſans faire des recherches préa-
„ lables. “

„ Je ne puis donc conſidérer une dé-
„ marche, accompagnée de tant d'ex-
„ preſſions odieuſes & humiliantes, qui
„ n'eſt point faite par de ſimples parti-
„ culiers, mais par une députation de
„ deux Bourguemaîtres régnans avec le
„ penſionaire d'une des villes les plus
„ conſiderables de la Hollande, au nom
„ & par ordre de la régence de cette
„ ville (ſuivant les termes du mémoire,
„ quoique ſuivant la lettre, dont j'ai
„ déja parlé, de Mr. le Bourguemaître
„ Rendorp, ce n'étoit qu'au nom de
„ Mrs. les Bourguemaîtres de la dite
„ ville.) & cela de propos déliberé,
„ après un mûr examen, & après avoir
„ confirmé cette action de la façon la
„ plus injurieuſe en renvoyant ce mé-
„ moire, & en le faiſant remettre à Son
„ Alteſſe, je ne puis, dis-je, enviſager

„ cette

„ cette démarche, que comme bleſſant
„ de la façon la plus violente mon ca-
„ ractère & ma perſonne ; & dans ce
„ même écrit où l'on n'oſe articuler au-
„ cun chef d'accuſation contre moi, où
„ l'on eſt forcé de reconnoître la fauſſe-
„ té des bruits qui ont couru ſur mon
„ compte, & des ſoupçons d'un atta-
„ chement exceſſif & illicite pour la cour
„ d'Anglèterre, de mauvaiſe foi & de
„ corruption, on paroît cependant don-
„ ner créance à ces calomnies, & l'on
„ veut jetter ſur moi la faute des mal-
„ heurs du tems, afin d'en diſculper
„ ceux qui en ſont les véritables cau-
„ ſes. "

„ Je me croirois donc indigne d'oc-
„ cuper plus longtems le caractère que
„ Vos Hautes Puiſſances m'ont confié,
„ ſi je témoignois de l'indifférence ou
„ de l'inſenſibilité ſur cet article.

„ J'oſe auſſi m'aſſurer que V. H. P.
„ conſidéreront ma démarche ſous le
„ même point de vue & qu'elles com-
„ prendront comme moi, qu'il eſt pour

„ l'état de la plus haute importance de
„ favoir, fi celui que V. H. P. ont re-
„ vêtu de la dignité de feld-maréchal,
„ qu'elles ont pris & continué à leur
„ fervice de la façon ci-deffus énoncée,
„ eft en effet la véritable caufe du dé-
„ plorable état de foibleffe de la répu-
„ blique, de toute la négligence que l'on
„ fuppofe avoir eu lieu, de toutes les
„ fauffes mefures que l'on dit avoir été
„ prifes, & de toutes les fuites funes-
„ tes qu'elles ont entrainées. L'on prie
„ V. H. P. d'examiner des chofes auffi
„ intéreffantes de la manière la plus
„ fcrupuleufe, & de rechercher fi cette
„ perfonne eft la fource de la défiance
„ & de la défunion. — Pour quelles rai-
„ fons elle feroit totalement inutile &
„ pernicieufe pour le fervice de l'état
„ & de Son Alteffe. — Quelles font les
„ preuves du peu d'affection qu'elle por-
„ te, dit-on, à la patrie. — En un mot
„ pourquoi elle feroit indigne doréna-
„ vant de la confiance du prince, qui eft
„ placé à la tête de cette république,
„ & au témoignage duquel je prens ici

„ la

„ la liberté d'en appeller. — Enfin pour-
„ quoi elle auroit mérité d'être éloignée
„ de la perſonne de Son Alteſſe & de
„ ſa cour, comme un obſtacle perpétuel
„ à la bonne intelligence?

„ Et comme mon honneur eſt plus
„ précieux pour moi que la vie, & qu'on
„ l'attaque d'un côté ſi ſenſible, c'eſt
„ auſſi pour cette raiſon, & en conſidé-
„ ration de ce que je me dois à moi-
„ même & aux rélations que j'ai, tant
„ avec cet état & Vos Hautes Puiſſan-
„ ces, qu'à celles que j'ai encore avec
„ Sa Maj. Imp. & Royale, & auxquel-
„ les je manquerois ſans cela de la fa-
„ çon la plus forte, que je me ſuis vû
„ obligé de m'adreſſer à V.H.P. & par
„ elles à tous les confédérés, de les ſu-
„ plier reſpectueuſement & d'inſiſter de
„ la manière la plus expreſſe que V.H.
„ P. daignent, après l'examen le plus
„ ſévère & le plus ſcrupuleux, effec-
„ tuer, en protégeant efficacement le
„ caractère que V. H. P. m'ont confié,
„ que je ſois juſtifié du blâme que la

 „ dé-

„ démarche ci-dessus mentionée a jetté
„ sur moi, & que l'affront si sensible
„ que l'on m'a fait essuyer par là soit
„ réparé d'une façon convenable. Qu'il
„ plaise pour cet effet à V. H. P. de
„ diriger les choses de manière que l'on
„ oblige les quatre bourguemaîtres ré-
„ gnans de la ville d'Amsterdam, qui se-
„ lon la lettre de Mr. le bourguemaître
„ Rendorp ont fait remettre en leur
„ nom le mémoire en question, de mê-
„ me que le pensionaire Visscher, d'a-
„ vancer les raisons qu'ils ont eu de
„ m'injurier aussi griévement qu'ils l'ont
„ fait par la démarche susdite & par
„ tout ce qui s'est passé contre moi au
„ sujet du dit mémoire, & de vérifier
„ toutes ces raisons d'une façon conve-
„ nable, faute de quoi je ne pourrai en-
„ visager tout ce que l'on y dit que
„ comme calomnies; qu'on les oblige en
„ particulier d'articuler plus précisement
„ les autres chefs d'accusations qu'ils
„ prétendent avoir à ma charge, & d'en
„ apporter les preuves requises en jus-
„ tice; & au cas qu'ils n'articulassent

„ rien,

„ rien, ou bien qu'ils ne puſſent prou-
„ ver ſuffiſamment ce qu'ils auroient
„ avancé, qu'on recherchât alors avec
„ ſoin quels ſont les auteurs des bruits
„ infames répandus contre moi, afin de
„ les punir comme des calomniateurs
„ ainſi qu'ils le méritent. —

„ Enfin que V. H. P. veuillent, con-
„ jointement avec tous les confédérés,
„ prendre alors telles réſolutions juſti-
„ ficatoires, qui ſauvent mon honneur
„ & ma réputation devant la nation, &
„ aux yeux de l'Europe entière, qu'ain-
„ ſi je ſois mis en état de ſoutenir le
„ caractère que V. H. P. m'ont donné,
„ avec la dignité convenable, & que
„ j'obtienne la ſatisfaction, que V. H.
„ P. d'après leur profonde ſageſſe & leur
„ équité ſi connue, jugeront équivalen-
„ te à l'affront fait à mon caractère, &
„ à mes rélations.

LETTRE XIII.

De Versailles, *le 30 Juillet 1781.*

De Mr. de.... au Comte de....

J'ai lu, mon cher Comte, votre dernière avec le plus grand plaisir. Vous n'êtes pas, à ce qu'il me paroit, l'admirateur de notre Louis XIV. ; beaucoup de gens sont de votre avis. Cependant il faut être juste ; si d'un côté on a trop loué ce monarque, de l'autre on l'a trop dénigré. Les trente premières années de son regne ont été brillantes, & il a fait de grandes choses. Ce fut son ministre Louvois & sa Maintenon qui le rendirent odieux à l'europe & à ses sujets ; s'il n'eut été conduit que par des hommes comme Colbert, il seroit mort avec toute sa gloire. Il faut avouer que c'est sous le gouvernement de Louis XIV. que s'est établi ce despotisme absolu, qui a toujours été en augmentant depuis, Ce d'Argenson, dont la race est étein-

éteinte, fut l'inſtituteur de cette police inquiſitoriale qui attentoit de la manière la plus odieuſe à la liberté de tous les citoyens ſans diſtinction. Les miniſtres de Louis XV. trouvèrent cette méthode ſi commode, qu'ils l'adoptèrent avec empreſſement; ils enchérirent même ſur leur devancier, & depuis le commencement de la régence jusqu'à la mort du Roi, la France offrit les exemples les plus revoltans de l'abus du pouvoir arbitraire. Un ſimple magiſtrat, un membre du châtelet (le Lieutenant de Police) faiſoit trembler tous les françois, depuis le dernier des ſujets juſqu'au prince du ſang. Notre parlement, nos ducs & pairs n'ont jamais eu le courage de s'oppoſer à de pareilles horreurs & de ſévir contre un *Berrier*, un *Sartine*, un *Lenoir*, & contre leur chef, ce comte de St. Florentin, depuis duc de la Vrilliere. Ceux qui liront dans l'hiſtoire tout ce que ces perſonnages odieux ſe ſont permis de faire, ne pourront concevoir comment une grande nation comme la françoiſe a pu ſe laiſſer ainſi perſécuter

& avilir pendant deux regnes qui ont duré cent trente-ſix ans. Il y a toute apparence que les choſes changeront ſous Louis XVI. Nous ne chantons plus, mais nous réfléchiſſons davantage. Nous ne mettons plus en vaudevilles les ſottiſes de nos miniſtres, mais nous liſons l'hiſtoire philoſophique de l'abbé Rainal, le contrat ſocial de Jean-Jacques Rouſſeau. Nous étudions notre ancienne conſtitution; nous y voyons que les Rois n'ont jamais eu le droit de mettre des impoſitions ſans le conſentement de la nation. Notre monarque a fait un aveu tacite de cette vérité, en permettant la publicité du mémoire ſur les aſſemblées provinciales & en autoriſant l'eſſai qui a été fait de ces établiſſemens. Le grand bien qui en réſultera, c'eſt la ſuppreſſion de ces tyrans de province (les Intendans), l'abolition du régime fiscal & de tous les autres abus qui en étoient la ſuite & qui doivent leur naiſſance à Louis XIV. Le Baron de Pölnitz dont vous me parlez & que j'ai auſſi connu, vous a dit la vérité ſur

Louis

Louis le Grand. Sa mort fut une joye pour toute la France, & Paris témoigna ouvertement la fienne: leçon terrible pour les Rois. Il en a été à peu-près de même de Louis XV. Je me fouviens que Terrai eut l'imprudence de faire afficher, le jour même de fa mort, un arrêt du confeil qui annonçoit une nouvelle impofition. Au deffous de la fignature *Louis*, un plaifant écrivit:

C'eft ainfi qu'en partant je vous fais mes adieux.

Une claffe d'hommes ici, à laquelle on ne fait pas affez d'attention, & qui pourroit bien être un jour la première caufe d'une révolution, ce font les curés & les vicaires de campagne. Ces membres les plus respectables du clergé éclairent infenfiblement le peuple. J'en connois plufieurs qui fe procurent tous les écrits qui paroiffent; ils les communiquent à ceux de leurs paroiffiens qui font en état de les comprendre; ils fe plaignent à eux de l'aviliffement dans lequel on les tient, qu'on leur laiffe à peine le néceffaire pour vi-

vre.

vre. Ce bas-clergé qu'on n'a pas assez menagé & dont on a toujours méprisé les plaintes & refusé de redresser les griefs, médite dans le silence les moyens de se venger. On m'assure que M. Necker a fait passer des lettres circulaires à tous les pasteurs des bourgs & villages, dans lesquelles il leur promet protection contre les archevêques, évêques & abbés commandataires, en les assurant que le Roi ne voit pas avec plaisir la conduite que tiennent ces derniers, le luxe qu'ils étalent, le séjour continuel qu'ils font à Paris pour intriguer, solliciter des bénéfices, au lieu de rester dans leurs diocèses pour s'y occuper des devoirs de leur ministère. Je peux vous assurer que dans ce moment il se forme une conjuration contre le haut-clergé & les parlemens, dont Necker s'est déclaré le chef. Ce dernier, malgré sa disgrace, a conservé une certaine influence; il est étayé par des hommes adroits & puissans; il a de plus pour lui l'opinion générale; ses successeurs

ſeurs devront faire des prodiges pour le faire oublier. Voici un bon mot du vieux maréchal de Richelieu à ce ſujet. Lors de l'inſtallation de Mr. de Fleury, il lui dit: *Vous voila, Monſieur, Contrôleur général. Mais Necker a gardé les clefs du coffre-fort, & vous n'aurez de l'argent que quand il voudra vous en faire donner.* — Il eſt certain qu'une partie du numéraire eſt entre les mains des banquiers. Ces derniers, déſignés ſous le nom de cambiſtes, ont formé entre eux une eſpece de confédération. L'un d'eux avec qui je ſuis aſſez lié, m'a dit: *Nous forcerons tôt ou tard le gouvernement à rappeler notre confrere. Sans nous, celui qui lui a ſuccédé ne peut rien faire; nous mettrons tant d'entraves à ſes opérations de finance que nous le forcerons de quitter. Il en ſera de même de ſes ſucceſſeurs jusqu'à ce qu'on remette en place celui qu'on auroit dû y laiſſer.* — Vous jugez d'après cela du mal qui peut arriver d'une pareille coalition. Il ſeroit encore poſſible de l'empêcher, ſi le Roi pouvoit prendre ſur lui de s'exécuter

&

& de faire les réformes néceſſaires; mais il ne s'y réſoudra jamais, il préférera les palliatifs qu'on lui propoſera. Cependant tôt ou tard il faudra en venir à un éclat & je crains pour les ſuites qu'il aura. Notre miniſtère eſt dans ce moment on ne peut plus mal compoſé; nous n'avons pas un ſeul homme de tête; il n'y a ni enſemble ni harmonie dans les opérations, à chaque inſtant on force le Roi de revenir ſur ſes pas. Ce monarque, au milieu de la route incertaine qu'on lui fait tenir, n'agit qu'avec crainte & timidité. Ne voulant & ne déſirant que le bien de ſes ſujets, il n'a pas encore réuſſi une ſeule fois depuis qu'il eſt ſur le trône à atteindre ce but ſalutaire, tant ceux qui le conduiſent ſont peu faits pour la place qu'ils occupent. Semblable à ſon ayeul, les avis qu'il ouvre dans le conſeil ſont toujours les meilleurs, & ce ſont préciſément ceux-là qu'on ne ſuit point. Le maréchal de Richelieu, à qui ſon grand âge donne le droit de tout dire, parloit il y a quelques jours à diner chez lui

du

du comte de Maurepas. — „ Je ne ſais,
„ dit-il, comment on a pu imaginer de
„ donner Maurepas pour Mentor au Roi.
„ C'eſt mon contemporain; il a été quel-
„ quefois le compagnon de mes débau-
„ ches. Miniſtre d'état fort jeune, il
„ s'eſt toujours occupé de ſes plaiſirs &
„ jamais des affaires. Lorsqu'il avoit la
„ marine, il laiſſoit le ſoin de ce dépar-
„ tement à un premier-commis qui avoit
„ toute ſa confiance. Mal accueilli par
„ la Pompadour à laquelle il fit une dé-
„ claration d'amour qu'on dédaigna, il
„ ſe brouilla avec elle, fit des ſatyres
„ & des chanſons que Louis XV. lui
„ pardonna. Il récidiva & fut exilé. Ou-
„ blié pendant plus de trente ans, & ne
„ s'étant occupé dans ce long espace de
„ tems que de plaiſirs, tout-à coup on
„ le rappelle comme un ſage pour in-
„ ſtruire un jeune prince dans l'art de
„ gouverner. Le premier choix qu'il
„ fit étoit aſſez bon, ſi on en excepte
„ Sartines & Vergennes. L'un étoit
„ un caffard qui n'avoit d'autre mérite

„ que

„ que celui de ſe faire valoir infiniment
„ plus qu'il n'avoit de prix réel; l'au-
„ tre étoit un intriguant, ſans talens,
„ ſans conſiſtance & ſans nulle connois-
„ ſance du département qui lui étoit con-
„ fié, à la tête duquel il falloit un
„ homme capable d'agir, ſurtout dans un
„ moment où l'on vouloit faire une guer-
„ re maritime. Tout ce qui ſe paſſe au-
„ jourd'hui me rappelle le tems de la
„ régence & le dernier regne. Il y a
„ un certain abbé à la cour qui joue
„ ſourdement le role de Dubois. Nous
„ n'avons plus, il eſt vrai, de maîtreſſes
„ qui gouvernent le ſouverain & l'état,
„ mais nous avons des favorites qui
„ abuſent des bontés de la Reine & qui
„ la compromettent, des miniſtres qui
„ pillent & qui s'enrichiſſent aux dé-
„ pens de la nation, un Roi qui s'endet-
„ te comme ſon prédéceſſeur, quoiqu'il
„ ſoit économe & que les revenus de
„ l'état ayent augmenté de plus de cent
„ millions; une politique verſatile & aſ-
„ tucieuſe ſemblable à celle du cardinal
„ de Fleuri & qui aura les mêmes ef-
„ fets.

„ fets. Le miniftère n'a aucun plan de
„ formé; la guerre qu'il a entreprife
„ contre les anglois achevera de ruiner
„ la France, & ceux-ci ne tarderont
„ pas à fe venger. Le projet de Da-
„ vaux qu'on a repris pour anéantir le
„ Stadhouderat en Hollande, eft mal vu
„ & n'aura pas à coup-fûr le fuccès
„ qu'on en attend; d'un autre côté, on
„ fait mal de maintenir cette alliance
„ avec la maifon d'Autriche, qui a éloi-
„ gné de nous tous les princes du corps
„ germanique; ces derniers fe font jet-
„ tés dans les bras du Roi de Pruffe,
„ qui devient dans ce moment leur uni-
„ que foutien contre l'ennemi naturel
„ des libertés de l'empire. Que de cho-
„ fes n'aurois-je pas encore à ajouter
„ fi j'ofois parler & prédire. Mais on
„ diroit que je radote, & j'en refterai
„ là „.

J'ai été affez content de ce tableau rapide de notre cour, fait par un homme qui la connoit bien. Il eft un peu piqué du peu de cas qu'on a fait de lui de-

depuis le nouveau regne. On n'auroit peut-être pas mal fait de le consulter quelquefois; il auroit donné d'aussi bons avis que le Mentor, mais ces deux hommes ne s'aimoient pas. — Pour en revenir, mon cher Comte! à ce Louis XIV. c'est avec raison, selon moi, qu'on lui attribue tous nos malheurs; depuis sa mort, la France n'a pas joui d'un moment de bonheur. Ce monarque porta le despotisme au plus haut dégré; mais il faut dire à sa louange qu'il montra autant de fermeté dans l'adversité, qu'il avoit montré d'orgueil dans les années de son regne où le succès couronnoit toutes ses entreprises & où il jouissoit complettement des fruits de son ambition déméfurée. Les guerres malheureuses qu'il eut à soutenir sur la fin de sa vie, les chagrins domestiques qu'il éprouva n'abbattirent point son courage. Constant dans ses principes, il crut que le gouvernement qu'il avoit établi étoit affermi sur une base inébranlable. La docilité avec laquelle on lui avoit obéi, lui persuada que ses

suc-

ſucceſſeurs pourroient ſuivre conſtamment ſans obſtacles le plan & la marche qu'il avoit établis? Le teſtament qu'il fit revolta tous les princes de ſon ſang; il fut caſſé, quelques jours après ſa mort, par ce même parlement qu'il avoit fait trembler de ſon vivant. Ses bâtards, qu'il voulut faire ſuccéder à la couronne, furent humiliés; le duc du Maine, celui qu'il chériſſoit le plus, fut dégradé & réduit à la qualité de ſimple duc. Le duc d'Orléans, qu'il n'avoit ceſſé de perſécuter pendant ſa vie, rentra dans ſes droits & fut nommé régent du royaume. Ce prince avoit toutes les qualités néceſſaires pour régénérer la nation; mais malheureuſement il préféroit ſes plaiſirs à tout; il ſe laiſſa gouverner par ſes maîtreſſes & ſes favoris. Tout le tems de la régence fut très orageux; la cour ſe partagea en deux factions; Louis XV. encore enfant ne pouvoit rien. On ne fut occupé que des querelles de réligion, de celles des parlemens & de la fameuſe conſpiration de l'Eſpagne; on exila, on enferma à la

Baſtille beaucoup de grands-ſeigneurs. Le régent n'étoit pas ſanguinaire, il pardonna. En voulant rétablir les finances, il augmenta encore le désordre où elles étoient; le ſyſtême de Law cauſa un bouleverſement général dans les fortunes. S'il avoit vécu plus longtems, l'embarras où il ſe trouvoit l'auroit ſans doute forcé de convoquer les Etats-généraux: c'eut été le bonheur de la nation. Quelque tems après ſa mort, l'adroit Fleuri, en devenant premier-miniſtre, prit les rênes du gouvernement. Son adminiſtration fut douce, mais ſans énergie. Il remit l'ordre dans les finances par ſes économies, mais il ne s'occupa point de l'inſtruction de ſon royal pupile, ni des moyens d'aſſurer le bonheur de la nation par de bonnes loix & des réformes ſalutaires. Il travailla autant qu'il put à faire oublier les Etats-généraux, au lieu d'inſpirer à ſon maître le déſir de les convoquer, en lui repréſentant que cette démarche le couvriroit de gloire, que c'étoit par eux ſeuls

que

que la France atteindroit au plus haut dégré de prospérité, qu'en les convoquant lui-même il pourroit les diriger & concilier ses intérêts avec ceux de la nation, en laissant à cette dernière le soin de réformer les abus que le despotisme avoit introduits. Le cardinal ne fit rien de tout cela, & la France vit succéder à un monarque despote, un gouvernement ministériel non moins arbitraire; le peuple fut, comme auparavant, la victime des foiblesses & des vices de ceux qui étoient à la tête de l'administration. Le regne de Louis XV. fut un instant brillant; les campagnes glorieuses qu'il fit en Flandres le firent surnommer *Louis le Bien-aimé.* S'il fût mort de la maladie qu'il eut à Metz, son nom auroit été placé à côté de ceux de Louis XII. & d'Henri IV. Mais depuis, il n'eut que des foiblesses; sans le vouloir, il fit beaucoup de mal; il craignoit ses sujets & il les tourmenta; des ministres, des favoris & des maîtresses s'emparèrent tour-à tour de son autorité; son

regne enfin fut celui des déprédations, de la corruption des mœurs, de l'espionage & des trahifons; les bienféances n'étoient plus respectées, le vice fouloit ouvertement aux pieds la vertu; tout ce qui réfiftoit au pouvoir arbitraire étoit avili, perfécuté, puni par l'exil, la prifon ou même quelquefois la mort. On vendoit publiquement chez l'affreux la Vrilliere les lettres-de cachet, les fauf-conduits, les arrêts de furféance. Une femme qui vouloit fe livrer à la débauche & qui craignoit les reproches de fon mari, le faifoit enfermer. Le bouleverfement de toute la magiftrature, en 1771, n'auroit jamais eu lieu, fi les princes du fang & les ducs & pairs s'étoient montrés comme ils le devoient & qu'ils euffent infifté, d'après l'avis du prince de Conti, fur la convocation des Etats-généraux. Dans cette affemblée augufte, la nation elle-même fe feroit rendu garante de tout ce qui auroit été établi, & elle auroit pris les mefures les plus propres à affurer la profpérité du ro-

royaume ainſi que l'autorité & l'exiſtence de ſon Roi. Un pouvoir uſurpé n'eſt jamais ſtable, quelques moyens qu'on employe pour le conſerver : du moment où la nation françoiſe connoîtra ſa force, elle voudra rentrer dans ſes droits & il n'eſt point de puiſſance humaine qui pourra l'en empêcher. Tôt ou tard le royaume ſera en proye à des troubles & des diviſions, comme il l'a été ſous les prédéceſſeurs de Louis XVI.; mais bien loin d'être occaſionnés par le fanatisme ou des querelles minucieuſes, ils le feront par l'esprit philoſophique, le progrès des lumières, & la réflexion. L'indépendance de l'Amérique en a fait faire de ſérieuſes.

Louis XV. mourut comme il avoit vécu, dans une inſouciance parfaite de ce que deviendroit le royaume après lui, fatigué de toutes les intrigues de ſa cour & de l'ingratitude de ſes favoris; il étoit perſuadé qu'il n'y avoit pas un ſeul honnête - homme dans ſon ro-

yaume: opinion cruelle pour un Roi & pour ceux qui le fervent. Son fommeil étoit fouvent troublé par le fouvenir de l'affaffin Damien. Lorsqu'il éprouvoit cette trifte réminiscence, il fe levoit, fon agitation étoit extrême, il fe plaignoit du fort qui l'avoit placé fur le trône. La Borde, fon valet-de chambre favori, m'a raconté cette particularité. Un jour qu'il cherchoit à confoler fon maître, celui ci lui répondit: *Tu vois ce que j'ai fait: fi je veux opérer le bien, on s'y oppofe. Ne pouvant voir tout ce qui fe paffe, je dois m'en rapporter à ce qu'on me dit; l'on me trompe. Si je veux être inftruit de la vérité, on m'empêche de l'entendre. Je fuis obligé, malgré moi, de laiffer faire le mal. Mes peuples ont raifon d'être mécontens; je le fuis autant qu'eux de tous mes miniftres: mais où en trouver qui foient ce qu'ils doivent être? J'en ai changé continuellement, & il n'y en a pas un dont on ait été fatisfait. Je fuis trop vieux pour me livrer aux affaires; je laiffe à mon fucceffeur le foin de réparer mes fautes. Que mon exemple lui ferve*

ve de leçon. - Louis XV. avoit fouvent de ces anxiétés, qui, fur la fin de fes jours, lui donnoient cet air de trifteffe qu'on remarquoit fur fon vifage. Le renvoi du duc de Choifeul l'affecta beaucoup, ainfi que la révolution de 1771 qu'il dés approuvoit, quoiqu'il l'eut autorifée. Dans fa vie privée, ce monarque étoit l'homme le plus doux & le plus affable. Il étoit bon père, bon ami, bon maître; mais lorsqu'il rempliffoit les fonctions de Roi, il n'étoit plus lui-même.

Je vous demande grace, mon cher Comte, pour ces réflexions fur Louis XV.; celles que vous avez faites fur Louis XIV. m'y ont entrainé. Au refte, nous autres françois nous fuivons le précepte de l'évangile; nous prenons les Rois tels qu'ils font & malgré leurs défauts nous les aimons.

La querelle de votre monarque avec les prêtres au fujet des cantiques nouveaux qu'il vouloit faire chanter, m'a beaucoup amufé; j'ai ri furtout de la ré-

ponſe qu'il veut faire à Dieu, lorsqu'il paſſera dans l'autre monde. Vous voyez que les prêtres ſont les mêmes partout. Ici le Roi n'auroit pas le droit de faire chanter une hymne ou un cantique, s'il n'étoit pas revêtu de la ſanction de l'évêque diocéſain.

On parle toujours diverſement du voyage de l'Empereur. Gerard de Raineval, qui eſt bon autrichien, protege, dit-on, le projet de l'ouverture de l'Escaut & du rétabliſſement de la compagnie d'Oſtende, en dépit de l'oppoſition des hollandois, qu'il n'aime pas non plus que leur Stadhouder. J'ignore comment Son Alteſſe a pu déplaire à ce premier commis. On m'aſſure que l'Empereur vient en partie pour tâter le pouls à Mr. de Vergennes ſur l'échange de la Bavière. Ce duché a toujours beaucoup d'attraits pour S. M. Impériale; pour l'obtenir, elle céderoit volontiers les Pays-Bas, afin de s'arrondir & de pouvoir faire des pélérinages à Rome ſans ſortir de ſes domaines. Il pour-

roit

roit auſſi de la même manière nous rendre une viſite en Alſace.

Je ne vous parlerai point nouvelle aujourd'hui. Il n'y en a, au reſte, aucune d'importante ; nous en attendons de l'Amérique, où tout ſe diſpoſe à une campagne déciſive pour accélerer la paix, dont nous avons grand beſoin, car les moyens pour continuer la guerre commencent à nous manquer.

Adieu, mon cher Comte. Je ſuis bien ſincèrement &c.

LETTRE XIV.

De VERSAILLES, *le 10 Août 1781.*

De Mr. de.... au Comte de....

Notre Reine avance heureuſement dans ſa groſſeſſe, & nous eſpérons que cette fois elle nous donnera un Dauphin. S. M. n'a point voulu s'aſſujettir à l'étiquette preſcrite aux Reines de France, qui ne permet point qu'elles ſortent de

leur

leur palais ; comme ſi les ſouveraines étoient d'une autre nature que le reſte de leur ſexe , & que l'exercice ne pût leur être ſalutaire comme à celles qui ſe trouvent dans le même cas. S. M., qui s'eſt toujours moqué de tous ces uſages ridicules, établis ſeulement ſous Louis XIV, veut les changer comme elle a fait de tout le reſte. Elle ſe promene tous les jours ici, elle va ſouvent au bois de Boulogne, où une foule de peuple s'empreſſe autour d'elle pour la voir; Elle ſe porte on ne peut pas mieux; ſon état ne lui a rien ôté de ſes graces ni de ſa beauté; elle paroit ſingulièrement flattée des hommages qu'on lui rend & de l'attachement qu'on lui témoigne. Je voudrois, entre nous ſoit dit, que les gens de la cour penſaſſent à ſon égard comme le peuple; mais c'eſt ici le ſéjour de la discorde, de l'envie & de l'intrigue. La Reine n'eſt pas plus exempte qu'une autre des traits de la calomnie; beaucoup de femmes ne lui pardonnent pas d'être jolie, de plaire, d'attirer ſur elle tous les regards, de ſe

com-

communiquer auſſi facilement qu'elle le fait. Toutes ces choſes ſont des crimes aux yeux de celles qui imaginent qu'il eſt de leur dignité d'avoir une hauteur inſupportable, & de mépriſer ſouverainement tout ce qui n'eſt pas prince, duc, comte ou marquis. Je vous félicite de ne pas connoître chez vous ce qu'on nomme ici un *homme de cour.* Ce terme eſt ſynonime avec adulateur, ami faux, ingrat, égoïſte. C'eſt un être enfin qui n'eſt occupé que de lui-même, ſacrifiant tout à ſon intérêt perſonnel, à ſa vanité, à ſon ambition. C'eſt ce qui fait ſouvent dire au Roi qu'il ne croit point à la probité d'aucun de ceux qui l'approchent. Cependant il en eſt, je crois, quelques-uns qui doivent être exceptés; mais ce petit nombre va peu à la cour.

Je voudrois que le Roi prît ſur lui de ſupprimer tous ces devoirs d'étiquette qu'on lui rend, & ce qu'on appelle ici le lever, le coucher, le petit-jour, le grand-jour, imaginés par Louis XIV. qui croyoit que ſa grandeur conſiſtoit

dans

dans une repréſentation faſtueuſe & à raſſembler tous les jours autour de ſa perſonne une foule de courtiſans & de flatteurs. Les ſouverains ont des devoirs à remplir comme les autres hommes; ils ne peuvent y ſatisfaire, ſi la plus grande partie de leur tems ſe perd à repréſenter, à chaſſer ou dans des pratiques réligieuſes. Le Roi ne devroit donner audience qu'aux ambaſſadeurs, une fois par ſemaine, & admettre ce même jour ſeulement tous les gens de ſa cour; voir ſon militaire plus ſouvent qu'il ne fait, former des camps dans les différentes provinces de ſon royaume & les inſpecter lui-même; ne point ſe répoſer de ce ſoin ſur ſes miniſtres ou généraux, Mais les premiers ont trop d'intérêt d'empêcher que S. M. ne rempliſſe lui-même une pareille tâche; ils ſont trop flattés de voir chaque jour leur antichambre rempli d'une foule de grands de la cour, qui viennent ſolliciter des graces d'un homme, que ſouvent ils deteſtent & contre lequel ils intriguent pour le culbuter. C'eſt ici que l'on ap-

prend

prend cet art perfide de diſſimuler & de tromper ſon meilleur ami en l'accablant de careſſes. Je paſſerois encore aux miniſtres l'importance qu'ils ſe donnent, mais je ne puis pardonner à leurs ſous-ordres les airs & le ton qu'ils prennent. Je me ſouviens d'un premier-commis de la marine nommé *Truguet*, qui ne permettoit pas à qui que ce fût de s'asſeoir chez lui. Celui qui lui auroit ainſi manqué de reſpect, étoit ſûr d'éprouver les effets de ſon reſſentiment. C'eſt bien le cas de dire : *Où la vanité alloit-elle ſe loger?* .... Vous ſeriez étonné & même indigné, ſi je vous diſois tout ce que j'ai vu faire à ces premiers-commis, ſous le miniſtère du duc de Choiſeul, des *Praslin*, des *la Vrilliere*, des *Terrai*, des *de Boisne* & des *Meaupou*. Le beſoin qu'on avoit d'eux faiſoit qu'on leur permettoit tout; car il eſt bon que vous ſachiez que ces petits ſous-viſirs ſont les oracles de leurs chefs, & réellement les diſpenſateurs des graces. Ce ſont eux qui influent le plus ſur la nomination

des

des généraux de terre & de mer, ſur les autres avancemens ſubalternes, ainſi que ſur le choix des ambaſſadeurs & miniſtres dans les cours étrangères &c. Vous jugez, d'après cela, combien il importe de ſe les rendre favorables. C'eſt un ſimple commis, (Gerard) qui a déterminé la guerre de l'Amérique, en quelque façon contre la volonté du Roi & du comte de Maurepas.

Les derniers avis qui nous ſont parvenus de ces contrées ne contiennent rien d'intéreſſant. Mr. le marquis de Castries a reçu des extraits de la correspondance qui a eu lieu entre le général Washington & le marquis de la Fayette ſur les opérations de la campagne. Je vous envoye ces extraits. Dans le premier, daté de New-Windſor, le 31 Mai, le général américain écrit à Mr. de la Fayette :

„ Dans ma dépêche écrite au baron „ de Stuben, le 16 de ce mois, je le „ priai de vous informer qu'alors je ne

„ ſavois

„ ſavois pas où vous étiez, que j'avois
„ de très bonnes raiſons de croire qu'un
„ détachement de 15 cents à 2000 hom-
„ mes avoit fait voile de la Nouvelle-
„ Yorck peu de jours auparavant. Je
„ viens de recevoir la confirmation de
„ cet avis. Je penſe que vous pourrez
„ les trouver en les cherchant ou dans
„ le Chéſapéack ou plus au Sud. La
„ réſolution que vous avez priſe d'évi-
„ ter un engagement avec vos forces
„ actuelles, eſt certainement judicieuſe.
„ J'espere que les Penſylvaniens ſe ſe-
„ ront déja mis en marche, mais je n'en
„ ai encore aucune information. Le gé-
„ néral Wayen a été réquis par le con-
„ grès & le département de la guerre,
„ d'agir ſans delai; on l'a mis en état de
„ ſe procurer des proviſions.

Second extrait d'une lettre du général Washington à Mr. de la Fayette, en date du 31 Mai.

„ Je ne fais que revenir de Winter-
„ field, où je comptois trouver les com-
„ tes de Rochambeau & de Barras; mais

„ la flotte britannique ayant paru à la
„ hauteur de Black-Island, l'amiral crut
„ qu'il ne feroit pas prudent de quitter
„ Newport. Le comte de Rochambeau
„ n'avoit auprès de lui que le chevalier
„ de Chatelux; les généraux Knox &
„ du Portail étoient avec moi. Après
„ une mûre confidération fur l'état de
„ nos affaires, il fut jugé qu'une entreprife
„ contre la Nouvelle-Yorck, dont la
„ garnifon n'eft eftimée que de 4300 hom-
„ mes de troupes réglées & 3000 non
„ réglées, feroit préférable à toute au-
„ tre opération vers le Sud, parceque
„ nous ne fommes pas les maîtres des
„ eaux. Les raifons qui nous firent
„ prendre ce parti, font: la crainte des
„ chaleurs qui approchent, la perte
„ d'hommes qu'une fi longue marche
„ pourroit nous faire effuyer & la dif-
„ ficulté des transports, mais furtout
„ l'espérance affez fondée de pouvoir
„ réuffir à chaffer l'ennemi ou du moins
„ à lui faire retirer des parties méri-
„ dionales quelques-unes de fes troupes,
„ ce qui devoit foulager beaucoup ces

„ états.

„ états. Les françois arriveront ici aus-
„ ſitôt que les circonſtances le permet-
„ tront, laiſſant environ 200 hommes à
„ la Providence avec la groſſe artillerie,
„ & 300 hommes à Rhode-Island pour
„ défendre les ouvrages. Je tâche d'en-
„ gager les états à completter leurs ba-
„ taillons pour la campagne, & à leur
„ fournir régulièrement toutes les pro-
„ viſions dont ils pourront avoir be-
„ ſoin. Vous concevez par là que no-
„ tre plan eſt encore un peu éloigné de
„ ſa maturité, & que de notre côté le
„ défaut d'hommes & de proviſions pour-
„ roit le déranger. J'espère cependant
„ que les états de ce quartier feront
„ tous leurs efforts pour parvenir à leur
„ but favori; ce qui leur importe beau-
„ coup „.

Ces deux lettres ſont en réponſe à une du marquis de la Fayette, du 18 Mai, écrite au général Washington, dont voi-ci le contenu. Vous y verrez, mon cher Comte! que ce jeune officier an-

 non-

nonce de grandes difpofitions & qu'il pourra un jour bien fervir fa patrie dans la carrière des armes.

De Vilfen, le 18 Mai.

„ Mon cher général! Le général Gréen
„ m'ayant chargé de prendre le com-
„ mandement des troupes de la Virgi-
„ nie, il m'a enjoint en même tems
„ d'envoyer immédiatement au congrès
„ & à Votre Excellence un détail de
„ tout ce qui fe pafferoit en ce quar-
„ tier. C'eft en conféquence de cet or-
„ dre que j'ai l'honneur de vous faire
„ le rapport de nos mouvemens & de
„ ceux des armées combinées de l'enne-
„ mi. Lorsque le général Philips fe
„ retira de Richmond, fon projet étoit
„ de s'arrêter à Williamsbourg & d'y
„ recueillir les contributions qu'il avoit
„ impofées; ce qui m'induifit à prendre
„ pofte entre les rivieres de Pannuki &
„ de Chickahamouri, à l'effet de cou-
„ vrir Richmond & plufieurs autres en-
„ droits importans. Cette manœuvre
„ faite, je détachai le général Nelfon
„ à

„ à la tête de quelques milices vers
„ Williamsbourg. Ayant descendu jus-
„ qu'à cette place, le général Philips
„ parut vouloir y aborder; mais des avis
„ ſecrets qu'il reçut par un vaiſſeau ar-
„ rivé de Portsmouth, lui firent lever
„ l'ancre & remonter la riviere à for-
„ ces de voiles. Ce mouvement de l'en-
„ nemi me fit croire qu'il viſoit à me
„ faire quitter Richmond; je raſſemblai
„ auſſitôt nos petites forces. Le même
„ jour, je reçus l'avis que le lord Corn-
„ wallis, qu'on m'avoit aſſuré s'être em-
„ barqué à Wilmington, traverſoit la Ca-
„ roline-Septentrionale; cette nouvelle
„ ſe confirma par celle de l'arrivée du
„ général Philips à Brandam pour éta-
„ blir une communication ſur les rivie-
„ res d'Apamatox & de James. Je mar-
„ chai auſſitôt vers Pétersbourg; mais
„ le général Philips me dévança, & le 9
„ il en prit poſſeſſion. Sa droite étoit
„ couverte par la rivière de James; ſon
„ front par celle d'Amapatox, ſur laquel-
„ le les ponts avoient été détruits; ſa
„ gauche n'étoit attaquable qu'en faiſant

 un

„ un long circuit & en paſſant pluſieurs
„ gués, qui dans cette ſaiſon ſont fort
„ incertains. Je n'aurois pu, même à for-
„ ces égales, le combattre avec avan-
„ tage, à moins d'abandonner ce côté
„ de la riviere de St. James & le pays
„ d'où l'on attend des tranſports.

„ Comme il étoit au pouvoir de l'en-
„ nemi de nous forcer à une action,
„ tandis que ſa poſition l'aſſuroit contre
„ toute attaque de notre part, je jugeai
„ à propos de quitter mon poſte pour
„ venir ici. Les lettres des généraux
„ Nachs, Summer & John annoncent
„ que Lord Cornvallis eſt arrivé à Hal-
„ lifax. Des munitions de guerre m'a-
„ yant été demandées de la Caroline
„ Septentrionale, je formai un détache-
„ ment de 500 hommes ſous les ordres
„ du général Muhlenbourg pour faire
„ paſſer 20 mille cartouches ſur l'Appa-
„ tamox; & pour détourner l'attention de
„ l'ennemi, le colonel Gimet avec ſon ba-
„ taillon & quatre pieces de canon, ca-
„ nona les poſtes établis de ce côté
de

„ de la riviere. J'eſpere que nos mu-
„ nitions arriveront ſans accident & que
„ le général Muhlenbourg les mettra en
„ ſureté avant ſon retour. Le général
„ Philips eſt mort; par cet évenement,
„ le commandement eſt dévolu au gé-
„ néral Arnold. On n'a encore rien
„ appris du détachement du général
„ Wayen. Avant ſon arrivée, il feroit
„ dangereux de riſquer un engagement;
„ nous ferions très certainement battus,
„ parceque les forces britanniques ſont
„ de beaucoup ſupérieures aux nôtres.
„ Ces conſidérations m'ont fait penſer
„ que, vu notre très grande infériorité
„ & l'avantage qu'a l'ennemi par ſa ca-
„ valerie & la ſupériorité de ſes forces
„ navales, il y auroit un ſuccès plus
„ prompt à eſpérer en combattant de
„ ce côté-ci de la riviere. Je crois
„ même un pareil engagement abſolu-
„ ment néceſſaire; cependant il faudroit,
„ s'il étoit poſſible, le différer juſqu'à
„ l'arrivée des Penſylvaniens que j'ai
„ prié par différentes lettres de ſe hâter
„ de venir à mon ſecours.

„ Il n'eſt arrivé, depuis peu, aucun
„ rapport des environs de Hallifax, quoi-
„ qu'on y ait envoyé un officier très
„ actif; mais tous les avis confirment
„ que le Lord Cornwallis eſt attendu
„ d'un moment à l'autre à Pétersbourg.
„ Il eſt vrai que nous n'avons jamais
„ eu tant de difficultés de nous procu-
„ rer des avis ſurs, que dans ce pays.
„ Il faut l'attribuer à la ſupériorité im-
„ menſe de la cavalerie ennemie, qui ne
„ nous permet pas de risquer l'envoi
„ du moindre petit détachement. Ar-
„ nold a reçu quelques renforts de Ports-
„ mouth.

Je ſuis, mon cher général, votre très humble &c.

(*Signé*) LA FAYETTE.

On m'aſſure que ces lettres ne ſont point parvenues à leur deſtination, qu'elles ont été interceptées, & que Mr. de Caſtries n'en a eu connoiſſance que par la voie de Londres. C'eſt le général Clinton qui doit les avoir envoyées à

l'a-

l'amirauté par le paquebot le *Sandwick*, parti de la Nouvelle-Yorck au mois de Juin.

D'après ce qu'écrit Mr. de la Fayette, il paroît que les anglois ne font pas dans une fi grande détreffe qu'on veut le faire croire, & qu'ils font au contraire encore en état de faire une vigoureufe réfiftance. Cependant fi nous ne faifons pas l'impoffible pour terminer dans peu cette guerre ruineufe, les moyens pour la continuer nous manqueront abfolument. Je crains toujours que nos armes n'éprouvent quelques revers dans ces contrées. Mr. de la Fayette, malgré le défir qu'il a de cueillir des lauriers, fe conduit avec beaucoup de prudence; fa lettre annonce une fagacité & une réflexion qui lui fait honneur. Il ne veut rien donner au hazard, & il a raifon.

Croiriez-vous que les chinois fe mettent auffi au niveau de nos mœurs européennes. Des lettres de Canton man-

dent que les courtiers de cette nation ont fait banqueroute, que les anglois ſont dans cette faillite pour quatre millions de piaſtres; ce qui n'eſt pas un petit objet.

J'ai oublié de vous dire dans ma dernière que l'Empereur eſt arrivé ici, le 29 du mois paſſé, dans le plus grand incognito & toujours ſous le nom de comte de Falckenſtein. Il a pris ſon logegement à Trianon, où il reſte ſans nul cérémonial; il ne voit que la famille royale & les miniſtres. Il a eu pluſieurs entretiens avec le comte de Vergennes. Ce dernier a dit en parlant de S. M. I. „ Je n'ai pu m'en débaraſſer qu'en lui pro„ mettant de ſeconder ſes vues; mais pro„ mettre & tenir c'eſt deux. Je me gar„ derai bien de favoriſer l'exécution de ſes „ projets; il voudroit reconquérir tout ce „ que ſes prédéceſſeurs ont perdu & de„ venir auſſi puiſſant que le fut Charles„ Quint; mais je doute qu'il réuſſiſſe. On „ lui a exalté l'imagination & perſuadé que „ rien ne réſiſteroit à ſes volontés. Il eſt

en-

„ entiché de fon alliance avec la Ruffie ;
„ je crains qu'elle ne lui foit funefte. Je
„ fuis, au refte, très charmé de le voir
„ occupé de projets chimériques ; cela
„ l'empêchera de troubler le repos de
„ l'Europe & nous n'aurons pas à crain-
„ dre de nous trouver engagés dans une
„ guerre de terre.

Je ne peux encore vous dire, mon cher Comte ! quel eft le véritable objet du voyage de l'Empereur ici. On affure toujours qu'il s'agit de la fuppreffion du traité des barrières, du rétabliffement du commerce d'Oftende & de la libre navigation fur l'Escaut.

Je fuis pour la vie, votre dévoué &c.

LETTRE XV.

De VERSAILLES, *le 19 Août 1781.*

Du même, au même.

Nous avons voulu reprendre Ste. Lucie, mais l'expédition a manqué. Un gros corps de nos troupes que nous avions débarqué dans cette île, a été forcé de se retirer avec perte. Nous avons été plus heureux à Tabago, dont nous avons réussi à nous emparer. Il n'y a pas encore eu de combat entre nos escadres & celles des anglois en Amérique. Depuis la rencontre qui a eu lieu entre l'amiral Hood & Mr. de Grasses rien ne s'est passé, mais on s'attend à chaque instant à recevoir la nouvelle d'une bataille contre Rodney, qui se trouve dans ces parages. Nous n'avons pas eu encore d'avis directs au sujet de l'expédition sur Ste Lucie qui a échoué; mais voici ce que nous recevons de Londres.

Extrait d'une lettre de l'amiral Rodney, datée de la Barbade le 29 Juin.

„ Enſuite de mes dépêches du 6 & 9
„ Mai, datées de Baſſe-Terre, je dois
„ vous prier d'informer Leurs Seigneuries
„ que je mis en mer avec le *Sandvick*,
„ le *Triomphe* & les vaiſſeaux qui avoient
„ été endommagés dans le dernier en-
„ gagement avec la flotte françoiſe. Sir
„ Samuel Hood vint me joindre avec
„ le reſte de ſa flotte entre l'île Mont-
„ ferrat & Antigoa; ſes beſoins m'obli-
„ gèrent de mouiller à la rade de St.
„ Jean à Antigoa, afin de lui donner
„ l'aſſiſtance néceſſaire. Je détachai au-
„ paravant pluſieurs bâtimens à Ste. Lu-
„ cie pour informer le général St. Le-
„ ger & l'officier commandant les vaiſ-
„ ſeaux du Roi qui pourroient être dans
„ l'île, que j'allois inceſſamment venir à
„ leur ſecours, au cas que l'ennemi vint
„ les attaquer; que, d'un autre côté, le
„ général Vaughan étoit à bord de la
„ flotte avec des renforts qui accoure-
„ roient au premier ſignal. La flotte

„ ayant

„ mis en mer fans delai, doubla en peu
„ de jours l'île de Dosnada; le même
„ jour, nous quittames la rade d'Antigoa;
„ le *Pegafe* me joignit venant de Ste Lu-
„ cie. Le capitaine Stanhope m'informa
„ que, le 12 Mai, il étoit arrivé au des-
„ fous de l'île des pigeons qui lui avoient
„ apporté l'avis que Ste. Lucie étoit in-
„ veftie par une flotte de 25 vaiffeaux
„ de ligne, & que le marquis de Bouillé
„ avoit mis pied à terre avec un corps
„ confidérable de troupes & pris poffes-
„ fion du Gros - Islet; qu'il avoit fait
„ fommer le général St. Leger de fe
„ rendre, menaçant d'ufer de toutes les
„ rigueurs de la guerre, s'il différoit
„ d'un inftant. Ces menaces furent re-
„ çues comme elles devoient l'être par
„ le général & par tous les officiers
„ fous fes ordres, qui répondirent qu'ils
„ étoient trop attachés à leur devoir &
„ à leur fouverain pour trahir ainfi leur
„ patrie. On fit auffitôt un feu très vif
„ fur la flotte ennemie, que l'on conti-
„ nua jusqu'à ce qu'on vit fept vaiffeaux
„ de guerre couper leurs cables & fe

„ re-

„ retirer. Malgré la sécurité où j'étois
„ sur Ste. Lucie, je ne différai cepen-
„ dant pas un instant de voler à son se-
„ cours, en depêchant d'abord plusieurs
„ petits bâtimens pour aller porter la
„ nouvelle de notre approche. A mon
„ arrivée à la Barbade, je reçus des dé-
„ pêches qui m'informèrent que l'enne-
„ mi ayant reconnu, mais trop tard, que
„ son entreprise étoit mal combinée, s'é-
„ toit soudain rembarqué & retiré dans
„ la baye du Fort-Royal, avec tant de
„ précipitation qu'il n'avoit pu emporter
„ à bord tout son bagage, dont une par-
„ tie, avec ses munitions, étoit restée
„ dans l'île. "

Sir Rodney rend compte ensuite de la prise de Tabago, qu'il n'a pu empêcher de tomber dans nos mains, malgré toutes les mesures qu'il avoit prises pour la mettre à couvert. Il dit à ce sujet: *J'espere & je crois même que la conquête que nos ennemis viennent de faire de cette île, ne les mettra pas dans le cas de chanter victoire à la fin de cette campagne. Toute leur flotte*

étant

étant au Port-Royal & la Barbade se trouvant en état de défense, je m'avancerai incessamment avec toute la flotte jusqu'à la hauteur de la Martinique pour y observer les mouvemens de l'ennemi. J'ai cru prudent de renforcer encore la garnison de Ste. Lucie pour la mettre hors de tout danger. — J'apprends dans ce moment que l'ennemi est à la baye de Courlande dans l'île de Tabago.

Pour amuser nos parisiens, on leur fait accroire que la forteresse de Gibraltar est à toute extrêmité, que cette place sera au pouvoir des espagnols pour la fin de ce mois. Des lettres de Londres & de Cadix écrites par des négocians, mandent le contraire; celles de cette dernière ville disent que les espagnols voudroient que leur Roi renonçat à ce siege, dans lequel on n'est guères plus avancé que le premier jour, & qu'on sera obligé de lever après avoir dépensé en poudre & boulets plusieurs millions de piastres. Cette place formidable fut cependant prise en trois jours par les Anglois en 1704. Le 22 Juillet de cet-

te année, les forces combinées d'Angleterre & de Hollande commandées par Sir George Rooke, parurent dans la rade & canonèrent la place pendant tout le jour. Le 23, on remplit les chaloupes de troupes, qui débarquèrent ſans empêchement au pied du roc, qu'elles gravirent avec le plus grand courage; elles s'emparerent en un inſtant de tous les retranchemens extérieurs, & ſecondées par le prince de Heſſe qui les ſoutenoit avec quelques troupes de terre, tandis que le feu de la flotte protégeoit l'attaque, elles forcèrent la place de ſe rendre le lendemain 24. On a fait croire au Roi d'Espagne que pareille choſe arriveroit, non cependant en trois jours, mais en moins de trois mois au plus. Cependant il s'en eſt déja écoulé plus de ſix, & l'on a conſommé douze mille barils de poudre, qui n'ont tué, ſuivant le rapport des anglois, que deux officiers & 80 ſoldats, & bleſſé 270 hommes.

On a fait un nouvel armement à Cadix ; la flotte qui mettra à la voile aura à bord 8200 hommes de troupes de débarquement. Le duc de Crillon est nommé commandant-général ; il aura, dit-on, vingt-six aides de camp. L'expédition dont il est chargé sera dirigée contre Minorque. Quant à la flotte combinée, le commandement en sera donné à Don Louis de Cordova. On nous assure que la flotte espagnole est composée de 36 vaisseaux-de ligne ; la nôtre sera, dit-on, aussi forte. Celle de l'amiral Darbi n'est que de vingt-cinq vaisseaux-de ligne & autant de frégates ou autres bâtimens légers : ainsi elle est moins forte de moitié que la flotte combinée ; mais nos ennemis ont sur nous l'avantage de la promptitude. On est fort mécontent de la lenteur de nos armemens ; nous voila presque à la fin de la campagne, & nos flottes n'ont pas encore paru sur l'océan ; tandis que l'amiral Darbi croise depuis le mois dernier dans la Manche, où il nuit beaucoup à notre commerce.

Les

Les amis de Mr. Necker ſe réjouiſſent : il eſt queſtion de publier inceſſamment un édit, dans le préambule duquel il ſera dit „ que la continuation de „ la guerre exigeant des ſecours extra„ ordinaires, S. M. ſe voit forcée, mal„ gré le déſir qu'elle a de ſoulager ſes „ peuples, de recourir à un nouvel im„ pôt; que celui qu'on a trouvé le moins „ onéreux dans ce moment, eſt une aug„ mentation de deux ſols pour livre ſur „ tous les droits établis &c. „ Le ſucceſſeur de l'ex-directeur des finances fait mal de débuter ainſi; ayant tous les fonds néceſſaires pour cette campagne & pour la moitié de la prochaine, il auroit dû attendre encore & chercher quelqu'autre moyen pour ſe procurer de l'argent. On l'accuſe déja de déprédations & d'avoir gaspillé les épargnes faites par M. Necker.

Malgré le beſoin où nous ſommes nous-mêmes d'espèces, nous nous mêlons d'en faire prêter aux autres & de nous rendre garans de ces prêts. Les

Etats-Unis de l'Amérique ayant écrit à Mr. Francklin la pénurie qu'ils éprouvoient, lui ordonnèrent de voir Mr. le comte de Vergennes pour lui demander un nouveau ſecours de dix à douze millions. Le docteur demanda une audience pour négocier cette affaire. Mr. de Vergennes lui dit: *Nous n'avons pas le ſol, il nous eſt impoſſible de ſatisfaire à la demande de vos commettans.* Le plénipotentiaire lui repréſenta la néceſſité de faire un effort pour trouver cette ſomme. Enfin après bien des *ſi* & des *mais*, il fut décidé qu'on écriroit au duc de la Vauguyon à la Haye pour qu'il propoſât à la province de Hollande d'ouvrir un emprunt à Amſterdam de quatre à cinq millions de florins pour le compte des Etats-Unis & dont la France feroit garante. D'après la réponſe qu'on a reçue, il paroit que l'emprunt aura lieu.

Leurs Hautes Puiſſances paroiſſent toujours réſolues d'accepter la médiation de la Ruſſie pour faire leur paix avec l'Angleterre; mais comme cet ar-

range-

rangement ne nous convient point, nous ferons l'impoſſible pour l'empêcher. On nous écrit de la Haye que la princeſſe d'Orange en eſt partie pour aller rendre viſite au prince Henri à Spa ; que ſon voyage a pour objet de ſe plaindre amèrement à ſon oncle de la conduite de la France à ſon égard & de toutes les tracaſſeries qu'on lui ſuscite ainſi qu'à ſon époux. Je ne peux vous dire, mon cher Comte, quelle eſt la cauſe premiere de cette haine de notre cabinet contre la maiſon d'Orange; elle ſera peut-être un jour connue, à la honte de ceux qui en ſont les principaux moteurs. C'eſt, à ce qu'on prétend, l'amour-propre d'un certain perſonnage qui a jetté le premier germe de cette diviſion..... La conduite que tient la princeſſe d'Orange lui fait autant d'honneur qu'elle honore peu celui qui cherche à la perſécuter.

Je viens d'être informé d'une converſation qui a eu lieu entre l'Empereur & Mr. de Vergennes; c'eſt ce dernier lui-même qui l'a racontée. S. M. Im-

périale, dans les conférences qu'elle eut avec le miniſtre des affaires étrangères pendant le peu de tems qu'elle a été ici, parla de la ſuppreſſion du traité des barrieres & du deſſein quelle avoit de l'effectuer dès qu'elle feroit de retour à Vienne. — „ Je prie Votre Majeſté, „ répliqua Mr. de Vergennes, de ne pas „ tant précipiter la choſe. Je voudrois „ au contraire qu'elle eût l'air de re- „ noncer à ce projet. Leurs Hautes „ Puiſſances m'ont fait faire une inſi- „ nuation à ce ſujet, & je leur ai pro- „ mis d'interpoſer mes bons offices. J'a- „ vois déja écrit en conſéquence à Mr. „ de la Vauguyon à la Haye pour qu'il „ fit une ouverture y rélative au mi- „ niſtre de Votre Majeſté. — *Oui; je me ſouviens que le baron de Reiſchach m'a envoyé une dépêche ſur cet objet. Je lui ai répondu que je nommerois quelqu'un pour aller recevoir le ſerment de fidélité qui m'eſt dû par les troupes de la république qui ſont dans mes villes-barrieres des Pays-Bas; je lui ai ordonné en même tems de prévenir Leurs Hautes Puiſſances pour qu'elles envoyent des or-*

dres

dres aux commandans à cet égard. — „Ce-
„ la a fait, je le fais, un bon effet. Je
„ promets à Votre Majeſté qu'avant deux
„ ans, nous aurons achevé la révolu-
„ tion que nous préméditons en Hol-
„ lande, & qu'elle pourra alors rétablir
„ le commerce d'Anvers & la compagnie
„ d'Oſtende. Nous favoriſerons ſes pro-
„ jets de tout notre pouvoir. Mais au-
„ paravant, il faut que la paix ſoit fai-
„ te avec l'Angeterre, que le duc de
„ Brunswick ait entièrement perdu l'in-
„ fluence dont il jouit, & que l'autorité
„ du Stadhouder ſoit anéantie, qu'il ne
„ ſoit plus qu'un ſimple officier-général
„ au ſervice de la république, & non le
„ ſouverain de la Hollande. — *Je ſuis aſſez de votre avis. Mais êtes-vous bien aſſuré de réuſſir?* — „ Tout jusqu'àpré-
„ ſent nous promet le plus heureux ſuc-
„ cès, & Votre Majeſté peut compter
„ ſur notre empreſſement à favoriſer ſes
„ vues.

L'Empereur ſera à coup-ſûr la du-
pe, mon cher Comte! des promeſſes

 qu'on

qu'on lui a faites, & notre comte de Vergennes eſt bien intentionné de n'en tenir aucune. Le prince de Kaunitz eſt le ſeul qui n'y croit pas; mais comme S. M. I. ne le conſulte pas, ce miniſtre la laiſſe faire. Je commence à revenir de l'opinion où j'étois que les ſouverains faiſoient bien de traiter eux-mêmes leurs affaires politiques. Je crains que Joſeph II. n'ait fait inutilement un auſſi long voyage; des objets auſſi importans que ceux qui en ont été le motif, ne doivent pas être traités avec tant de précipitation; il faut le tems de les diſcuter, de les approfondir. Le Céſar germanique me paroît être un peu trop prompt dans ſes négociations comme dans ſes entrepriſes. C'eſt une eſpece de honte, ſurtout pour un ſouverain, d'être obligé de revenir ſur ſes pas, & je crains qu'il ne ſe trouve plus d'une fois dans ce cas.

Un grand perſonnage de Bruxelles, qui ſe permet de tout dire, a écrit à quelqu'un d'ici : „ L'Empereur a bien

„ joué

„ joué la comédie; tous les ſujets des
„ Pays-Bas ſont enchantés; il a accueil-
„ li de la manière la plus gracieuſe tous
„ ceux qui avoient à lui parler; il eſt
„ entré dans les plus petits détails & a
„ promis à tout le monde.... Il a as-
„ ſiſté au ſervice divin avec beaucoup de
„ piété; il a été voir à Notre-Dame de
„ Halle l'image miraculeuſe, s'eſt pro-
„ ſterné en entrant dans la chapelle. Il
„ a refuſé toute marque de diſtinction;
„ le peuple a admiré ſa modeſtie, il a été
„ édifié de ſa dévotion. Joſeph II. a pris
„ les Belges par leur foible; s'il leur
„ demandoit la moitié de leurs biens, je
„ ſuis aſſuré qu'ils le donneroient. Cet
„ enthouſiasme ne durera pas toujours.
„ Nous allons avoir pour miniſtre ici
„ un certain italien, qui détruira la bon-
„ ne opinion qu'on a de ſon maître. Il
„ ira ſe proſterner aux pieds des filles,
„ qu'il aime beaucoup, dit-on; il dé-
„ pouillera les égliſes & les abbayes
„ qu'il trouve trop riches, & réduira les
„ moines à leur état primitif de pauvre-
„ té & de ſimplicité. J'en ai prévenu

„ mes compatriotes, qui n'en veulent
„ rien croire. — *Notre bon Empereur*,
„ m'ont-ils répondu, *a trop de réligion*
„ *pour cela*.

Je crois plutôt à l'exécution d'un pareil projet qu'au rétabliſſement du commerce d'Anvers & de la compagnie d'Oſtende; aucune puiſſance ne peut contredire l'Empereur ſur ce point; il eſt le maître, ayant la force en main, de faire chez lui ce qu'il veut, toutes les fois que cela ne touche point à la politique ni aux traités; mais l'ouverture de l'Escaut n'aura pas lieu, le commerce d'Oſtende ne pourra être rétabli, ſans qu'il y ait des coups de canon de tiré.

Le Nonce du Pape près de notre cour, aſſure que le ſouverain-pontife n'eſt pas content de toutes les innovations de l'Empereur & qu'il ſe propoſe de lui faire inceſſamment des repréſentations amicales. Si elles ſont ſans effet, il aura recours aux armes ſpirituelles; ce ne ſont pas les excommunications

qu'il

qu'il employera, mais l'influence que Rome a conſervée ſur l'opinion....

J'ai oublié de vous dire dans ma dernière qu'on nous avoit mandé de la Haye, qu'on s'y attendoit à la nouvelle d'un combat entre les anglois & les hollandois. Nous apprenons qu'effectivement ce combat a eu lieu le 5 de ce mois. Les bataves ſe ſont bien montrés, & s'ils n'ont pas remporté une victoire complette, ils ont du moins fait voir à leurs ennemis qu'ils n'avoient point dégénéré de leurs ancêtres. Le 15, il eſt arrivé un courier du duc de la Vauguyon avec le rapport du vice-amiral de Zoutmann. En voici la copie:

A Bord du vaiſſeau de l'Etat, l'Amiral Ruiter, *étant à la voile dans la mer du Nord, le 7 Août 1781.; Kickduyn ſud-quart-d'eſt, 18 de nous; à S. A. S. Monſeigneur le prince d'Orange, capitaine-général des Provinces-Unies des Pays-Bas.*

„ Dimanche 5 Août, à la pointe du „ jour entre trois & quatre heures du

„ ma-

„ matin, nous vimes un très grand
„ nombre de navires étrangers au Nord-
„ Nord-Oueſt de nous. Nous nous pré-
„ parames auſſitôt pour le combat. Le
„ vent étoit Nord-Eſt petit frais & no-
„ tre cours étoit Nord-Nord-Oueſt. Je
„ fis le ſignal de ſe ranger en ordre de
„ bataille à la diſtance de la longueur
„ d'un cable les uns des autres: cette
„ manœuvre faite, nous avancames. Le
„ cutter l'*Ajax*, capitaine *de Welderen*,
„ qui nous dévançoit, vint faire le rap-
„ port que la flotte que nous voyions,
„ étoit un convoi ennemi, qui avoit mis
„ à la voile du Sund, le 26 du paſſé, ſous
„ l'escorte de onze vaiſſeaux de guerre
„ anglois & quatre cutters. A ſept heu-
„ res, les dits navires de guerre arbo-
„ rèrent leurs pavillons, parmi lesquels
„ il y en avoit un de vice-amiral. Ils
„ arrivèrent ſur nous, leur convoi res-
„ tant au vent. Je fis le ſignal de vi-
„ rer de bord & nous vinmes en ligne
„ de bataille nous placer à l'eſt-ſud-eſt,
„ après avoir fait éloigner nos navires

„ mar-

„ marchands à l'oueſt. Nous reconnu-
„ mes que les navires anglois qui arri-
„ voient ſur nous étoient de 90, 70, 60
„ & l'un de 40 canons, A 8 heures, le
„ vice-amiral anglois étant en travers
„ au lof de moi, vent-arrière, les vais-
„ ſeaux ennemis revirèrent avec nous
„ & la bataille commença. En un in-
„ ſtant le feu devint très vif de part &
„ d'autre, toute notre ligne ſe trouva
„ engagée; elle étoit compoſée des vais-
„ ſeaux ſuivans: *le Erf-Prins*, *l'Amiral-gé-*
„ *néral*, *l'Argo*, *le Batavier*, *l'Amiral Ruiter*,
„ *l'amiral Piet-Helm & la Hollande.* Je fus très
„ vivement & continuellement canoné par
„ deux gros vaiſſeaux. Le combat dura
„ jusqu'à onze heures & demie, il fut rude
„ & ſanglant; nos vaiſſeaux, le mien ſur-
„ tout, étoient tellement déſemparés qu'ils
„ étoient hors d'état de manœuvrer plus
„ longtems. Le vice-amiral anglois doit
„ avoir auſſi beaucoup ſouffert, car il
„ vira pour lors de bord au vent vers
„ l'eſt. A midi, je donnai le ſignal pour
„ faire ceſſer l'engagement, & nous nous

„ éloi-

„ éloignames vers l'oueſt pour réparer
„ nos dommages autant qu'il feroit poſ-
„ ſible, ayant été fort maltraités. Nos
„ ennemis n'étoient pas dans un meil-
„ leur état; le vice-amiral anglois, qui
„ avoit viré de bord, comme je viens
„ de le dire, reſta flottant au milieu des
„ autres vaiſſeaux pour ſe réparer. Nous
„ vimes auſſi un de ces derniers dont
„ le grand hunier tomba hors des bords.

„ A midi & demi, nous nous trou-
„ vames, ſuivant notre eſtime, à 55 dé-
„ grés 56 minutes de latitude ſepten-
„ trionale, & par conſéquent la pointe
„ de Tornens en Norwege N. N. E. un
„ tiers-nord à 30 mille de nous. Com-
„ me tous nos navires de guerre étoient
„ hors d'état d'en venir à un ſecond com-
„ bat, je fis le ſignal au convoi de s'en-
„ fuir avec les frégates le *Medenblick* &
„ la *Venus*, & de ſe régler d'après les
„ circonſtances pour éviter de tomber
„ au pouvoir de l'ennemi.

„ En prenant le large, *le Batavier*
„ dont la vergue de miſaine étoit ſens
„ des-

„ deſſus-deſſous, & qui avoit perdu ſon
„ grand hunier d'artimont qui toucha
„ presqu'à bord, s'arrêta tout à coup.
„ Un des officiers nous cria que ſon ca-
„ pitaine étoit bleſſé & le navire ſi dé-
„ labré qu'il n'étoit plus poſſible de le
„ gouverner. J'envoyai auſſitôt deux
„ frégates pour l'aſſiſter & le prendre
„ à la remorque, s'il en étoit beſoin;
„ mais avant qu'elles n'euſſent joint le
„ *Batavier*, il tomba vent-arrière & vint
„ près de nous. Le capitaine de Kins-
„ bergen envoya une chaloupe avec le
„ capitaine Abriſon, où étoit le capitai-
„ ne Staringh, pour faire le rapport
„ qu'ils étoient fort maltraités. Je leur
„ répondis qu'auſſitôt que nous ſerions
„ un peu remis & qu'il ſeroit poſſible
„ de gouverner les navires, je ferois
„ le ſignal pour rentrer. Le capitaine
„ Dedel donna auſſi le ſignal de grand
„ dommage, le capitaine van Braam
„ d'embarras. Je fis à la frégate le *Zé-
„ phir* celui de s'approcher; elle me rap-
„ porta que le vaiſſeau du capitaine van
„ Braam avoit quelques coups ſous l'eau.

„ Je

,, Je la détachai auſſitôt pour porter à
,, ce dernier ainſi qu'au capitaine Dedel
,, tous les ſecours poſſibles.

,, Cependant le capitaine Dedel tira
,, pluſieurs coups de canon de détreſſe
,, & dirigea ſon cours au Sud vers la
,, côte de Hollande. Je fis alors le ſi-
,, gnal au capitaine van Woenſel de ve-
,, nir me parler, & le détachai enſuite
,, vers le capitaine van Dedel avec or-
,, dre de ne pas l'abandonner & de le
,, conduire au port le plus prochain.
,, Entre quatre & cinq heures, je don-
,, nai le ſignal de partir; ſurquoi tous
,, les navires qui étoient près de moi
,, ayant répété le ſignal au capitaine van
,, Kinsbergen, ſe retirèrent le mieux qu'ils
,, purent avec les voiles dont ils pouvoient
,, faire uſage. Je m'approchai du capitai-
,, ne Bréack, qui nous cria qu'il avoit eu
,, divers coups ſous l'eau & avoit fait beau-
,, coup d'eau, mais qu'elle diminuoit conſi-
,, dérablement par le jeu des pompes.

,, *L'amiral Ruiter* a beaucoup de morts
,, & de bleſſés, & ſe trouve ainſi que
les

„ les autres vaiſſeaux fort endommagé
„ dans le corps du bâtiment, la mâture
„ & les agrès. J'espere cependant que
„ je pourrai regagner un port de la ré-
„ publique.

„ J'envoye la préſente à Votre Al-
„ teſſe par le capitaine Velderen, qui
„ pourra rendre un compte plus détail-
„ lé de ce qui s'eſt paſſé. J'ai l'hon-
„ neur de me recommander à la gra-
„ cieuſe protection de V. A. & ſuis &c.

N'êtes-vous pas charmé, mon cher Comte! de la modeſtie & de la ſimplicité qui régnent dans ce rapport. Je voudrois que pluſieurs de nos officiers-généraux le priſſent pour exemple. Ce brave amiral de Zoutmann n'employe point le phœbus pour ſe faire valoir; en liſant la rélation qu'il fait de ſon combat, on voit que lui & ſes officiers ont bien fait leur devoir. Il ne ſe plaint point que les vents ou quelque autre hasard lui ayent été contraires & l'ayent empêché de remporter la victoire,

comme cela ſe voit ſouvent dans les autres rélations que nous voyons paroître de la part des anglois ou des françois. La bataille de Doggers-banc eſt la ſeule qui ſe ſoit donnée ſur mer depuis le commencement de cette guerre. Il eſt honteux pour nous, je l'avoue, qu'avec les forces ſupérieures que nous avons, nous n'ayions encore eu que de légers engagemens, & que nos généraux ayent toujours eu des vents contraires, des calmes plats ou des brouillards qui ſe ſoient oppoſés à leur ſuccès,...

Une lettre particulière d'Amſterdam mande que le brave capitaine van Kinsbergen a fait, dans l'action du 5 Août, une manœuvre habile contre le vice-amiral Parker, au moyen de laquelle il eut pu peut-être réuſſir à s'emparer du vaiſſeau ennemi; mais le vent étant venu à changer, l'anglois profita adroitement de cet avantage, & ſe diſpoſa à faire ſubir au vaiſſeau hollandois le ſort qu'il auroit ſans doute eu lui-même. Mr. de Kinsbergen pénétra le deſſein

de

de Sir Parker ; il ordonna de charger à double boulet, & lâcha toute ſa bordée. Le vice-amiral, ſurpris par ce feu inattendu qui lui tua & bleſſa beaucoup de monde, ne crut pas devoir attendre une ſeconde bordée; il prit le large & ne ſongea plus qu'à ſe réparer.

Les hollandois ont perdu beaucoup de monde dans cette action, mais ils ont fait des prodiges de valeur. Les anglois de leur côté ne ſe ſont pas montrés au deſſous de leurs adverſaires, tant par l'habileté des manœuvres que par la bravoure. Les Etats-généraux ainſi que les provinces ſe propoſent de récompenſer le zèle de ceux qui ont ſi bien combattu pour leur patrie.

J'ai l'honneur d'être &c.

LETTRE XVI.

De VERSAILLES, *le 29 Août 1781.*

Du même, au même.

Je vous ai parlé dans ma dernière, mon cher Comte! de l'expédition contre Ste. Lucie qui a échoué, ainfi que de la prife de Tabago, & de l'engagement qui a eu lieu entre notre flotte aux ordres du comte de Graffe & la flotte angloife. Voici un détail plus circonftancié de ce qui s'eft paffé :

,, Notre armée navale commandée par le comte de Graffe avoit atterré, le 28 d'Avril dernier, à la Martinique. Ce même jour, les frégates envoyées à la découverte fignalèrent la flotte ennemie; elles rejoignirent la flotte fur les huit heures du foir & apprirent à Mr. de Graffe que le Fort-Royal étoit bloqué par dix-fept vaiffeaux de ligne, cinq frégates & quelques autres bâtimens légers. Notre armée paffa la nuit fur fes bords par le travers des Salinieres. Le lende-

demain au point du jour, elle fit route avec le convoi pour Fort-Royal, & à onze heures & demie, elle se trouva en vue de l'armée ennemie à la portée du canon. Le combat ne tarda pas à s'engager; notre général avoit fait ses dispositions pour que le convoi pût entrer, tandis que les deux flottes en seroient aux mains, ce qui fût heureusement exécuté. Dès le commencement de l'action, les ennemis forcèrent de voiles; l'amiral Hood qui croyoit que la moitié des vaisseaux de notre escadre n'étoient armés qu'en flûte, s'apperçut bientôt du contraire en les voyant tous faire feu; dès qu'il eut reconnu la supériorité que nous avions sur lui, après avoir été l'aggresseur, il se tint sur la défensive, & peu après il ordonna d'augmenter de voiles pour s'éloigner. Le comte de Grasse fit aussitôt donner le signal de chasse, mais cette manœuvre n'eut pas le succès qu'on s'en promettoit, par la raison que les vaisseaux de l'avant-garde étant devenus arrière-garde, il ne purent for-

 cer

cer aſſez tôt de voiles, & qu'en outre les vaiſſeaux anglois étant tous doublés en cuivre, ils avoient ſur nous l'avantage d'une marche plus prompte. On ne put joindre à la portée du canon que le *Centaure*, le *Ruſſel*, le *Torbai* & l'*Intrépide* qui furent aſſez maltraités. Après avoir pourſuivi la flotte angloiſe l'eſpace de trente lieues dans l'oueſt de Ste Lucie, notre général voyant l'impoſſibilité de la forcer à en venir à une action, fit ceſſer la chaſſe & revint au Fort-Royal de la Martinique, où il concerta auſſitôt avec le marquis de Bouillé une expédition contre l'île de Tabago. Pour maſquer cette opération & faire prendre le change aux anglois, il fut convenu qu'on feroit une fauſſe attaque contre Ste. Lucie avec 1500 hommes ſeulement, qu'on feroit débarquer dans un endroit de l'île où l'on s'étoit conſervé des intelligences qui faciliteroient le débarquement. Toutes les meſures étant priſes & le projet bien diſcuté, le marquis de Bouillé partit, le 8 Mai, avec les trou-

troupes destinées pour la fausse attaque; l'escadre mit à la voile, le 9, avec celles qui devoient s'emparer de Tabago. Elles étoient sous le commandement de Mr. de Blanche-Lande & soutenues par les vaisseaux le *Pluton* & le *Séraphie*, commandés par le comte Albert de Riom, capitaine de vaisseau. Le 10 à minuit, les troupes aux ordres de Mr. de Bouillé débarquèrent sous le feu des batteries du Gros-Islet de Ste Lucie; mais le canon des ennemis ne fit aucun dommage. A deux heures du matin, les troupes étoient à terre & les bateaux sous voile. L'armée navale, au vent de Ste. Lucie, protégeoit l'expédition. Une garde fut surprise, la sentinelle tuée & l'officier de ce poste pris avec 94 soldats qui occupoient le bourg de Gros-Islet. Le marquis de Bouillé, instruit par les espions qu'il avoit dans l'isle, de la position de l'ennemi qui avoit replié ses postes, & que le môle *la Fortune* ne pouvoit être enlevé que difficilement, vu qu'il y étoit arrivé depuis deux jours

un renfort de 600 hommes, fit rembarquer ſes troupes dans la nuit du 12 au 13, ſans avoir eſſuyé d'autre perte que celle de deux hommes qu'on croit s'être égarés. On a fait 125 priſonniers & pris beaucoup de fuſils & d'habits.

„ Mr. de Blanche-Lande effectua très heureuſement ſon débarquement à Tabago, le 24, ſous la protection des vaiſſeaux le *Pluton* & le *Séraphie*, qui par un feu bien dirigé avoient fait abandonner à l'ennemi ſes batteries. Il réuſſit à s'emparer de la ville de Scarborourgk & d'un petit fort qui le protege. Les anglois ſe retirèrent au nombre de 800 hommes ſur une montagne très élevée & très escarpée avec du canon, des vivres & des munitions de guerre.

„ Pendant ce tems, notre armée navale qui avoit croiſé jusqu'au 15 Mai devant Ste. Lucie, revint au Fort-Royal pour prendre de nouvelles troupes. Mr. de Bouillé ſe rembarqua avec 3000 hommes, &, le 25, Mr. le comte de Graſſe mit à la voile. Le 30, la flotte ſe trou-

va

va au vent & à la vue de Tabago. On ſignala des vaiſſeaux ennemis; c'étoit une diviſion de ſix navires de guerre avec des transports pour l'île. On leur donna auſſitôt la chaſſe, mais on ne put joindre qu'une espece d'*Aviſo* qui fut pris. Le 31, le marquis du Chileau prit terre avec le bataillon de Vienne à Man-of-Vaobay au vent de l'île. Le marquis de Bouillé débarqua à la baye de Courlande avec le bataillon de Dillon, & 300 grénadiers ou chaſſeurs du régiment d'Armagnac. Les comtes de Dillon & de Damas & le marquis de Livarot prirent terre enſuite avec le reſte des troupes.

„ Le marquis de Bouillé s'étant porté ſur Scarborough, y trouva les troupes commandées par Mr. de Blanchelande, à la vue de l'ennemi qui s'étoit rétranché ſur le môle *la Concorde*, au nombre de trois à quatre cents hommes de troupes réglées & quatre à cinq cents hommes de milices, parmi lesquels ſe trouvoient beaucoup de negres & de

chaſſeurs; ils avoient ſept pieces de canon & deux obuſiers. On décida que ce poſte ſeroit attaqué par deux mille hommes, qui ſe trouvoient raſſemblés ſous les ordres de Mr. de Bouillé. Le môle *la Concorde* fut abandonné dans la nuit; l'ennemi inſtruit du projet des troupes françoiſes avoit encloué ſon canon. Ceux des nôtres, qui étoient le plus avancés, marchèrent à la pourſuite de l'ennemi; le reſte de notre petite armée ſe mit en mouvement, & le vicomte de Damas eut ordre de s'établir ſur le môle. On pourſuivit les anglois une journée entière; comme il faiſoit une chaleur exceſſive & que les chemins étoient très difficiles, on trouva dans la marche un grand nombre de ſoldats anglois morts & d'autres excédés de fatigue. Les nôtres n'eurent pas moins à ſouffrir; l'avant-garde étoit réduite à 150 chaſſeurs de Walsh & de Royal-Comtois. Enfin on arriva devant une gorge où les troupes angloiſes avoient fait halte. Le major Ferguſſon, comman-

dant-

dant-général de l'île, consentit à capituler, &, le 2 Juin, les anglois mirent bas les armes & déposèrent leurs drapeaux. Les forces de l'île consistoient en 400 hommes du 86me. régiment, dont 300 ont été embarqués sur les vaisseaux du comte de Grasse, & 4 à 500 Ecossois composant la milice, tous beaux hommes, braves & équivalant à des troupes réglées. On a trouvé 50 pieces de canon de gros calibre, 7 pieces de campagne de quatre, deux obusiers de fonte & une assez grande quantité de munitions. Le sol de cette île est excellent; on y compte 60 belles sucreries, beaucoup de plantations en coton & indigo & quinze à vingt mille negres.

„ Le 4 de Juin, l'armée navale ennemie fut signalée au vent de l'île de Tabago. Le comte de Grasse, qui étoit occupé à faire débarquer les effets & les vivres pour la garnison qu'il devoit laisser dans l'île, fit sur le champ appareiller ses vaisseaux. Le 5, il rencontra la flotte angloise, forte de 22 vais-

seaux

ſeaux de ligne, qui n'étoit diſtante de lui que de trois lieues. Il fit auſſitôt revirer de bord vent-devant pour s'approcher de l'ennemi & lui préſenter le combat. Mais l'amiral Rodney tint conſtamment le vent & refuſa tout engagement.

Vous avez vu dans ma dernière, mon cher Comte, ce que Rodney écrit ſur le même objet; lequel croire de ces deux rapports, qui ne ſont point du tout ſemblables? On ne peut, au reſte, qu'être très content de l'activité que le comte de Graſſe & le marquis de Bouillé ont miſe dans leurs opérations. Le premier paroît s'occuper des moyens de favoriſer les entrepriſes des Etats de l'Amérique. Il écrivit, le 29 Mars, à bord de *la Ville de Paris*, à Mr. de la Luzerne, notre miniſtre près du congrès: „ de prévenir le comte de Rochambeau que pendant les mois de „ Juillet, Août, Septembre & Octobre, „ il ſe porteroit ſur la côte de la nou„ velle-Angleterre avec les forces qu'il

„ avoit

„ avoit ſous ſes ordres, qui étoient aſſez
„ conſidérables, à l'effet d'en impoſer
„ aux anglois ; que ne connoiſſant pas
„ la poſition de l'armée françoiſe ni cel-
„ le des vaiſſeaux de Mr. de Ternai, il
„ demandoit qu'on l'en inſtruiſit le plu-
„ tôt poſſible au Cap-françois, qu'on lui
„ donnât en même tems communication
„ des projets & des plans qu'on avoit
„ formés & ſurtout qu'on lui envoyât
„ des pilotes expérimentés pour qu'au
„ moment de ſon arrivée il pût opérer
„ avec énergie, tant par la ſurpriſe que
„ cauſeroit ſon apparition inattendue que
„ par les forces ſupérieures qu'il auroit
„ à oppoſer à l'ennemi.

Le comte de Graſſe, par cette démarche, peut contribuer beaucoup au ſuccès de cette campagne en Amérique; elle paroît même d'autant plus néceſſaire, que, ſuivant les lettres adreſſées à Mr. de Caſtries par Mr. de la Luzerne, on n'eſt pas tranquille dans ces contrées, les généraux Cornwallis & Clinton ſe trouvant dans une poſition, d'où ils

peuvent

peuvent nous faire beaucoup de mal ainſi qu'à nos alliés les américains.

Je vous ai envoyé par le dernier courier la rélation du combat de Dogger-Banck par le chef d'escadre hollandois. Voici celle adreſſée par le vice-amiral Parker à l'amirauté de Londres:

A Bord de la FORTITUDE, *en mer le 6 Août.*

„ Monſieur! Hier au matin nous ren-
„ contrames l'escadre hollandoiſe au
„ Dogger-Banck. Je fus aſſez heureux
„ pour gagner le vent ſur elle; autre-
„ ment le grand nombre de ſes groſſes
„ frégates eut mis notre convoi en dan-
„ ger. Après avoir fait ſéparer les vais-
„ ſeaux de guerre des navires marchands
„ & avoir ordonné à ces derniers de ſe
„ tenir ſur le vent, je donnai le ſignal
„ pour une chaſſe générale. L'ennemi
„ forma ſa ligne conſiſtant en huit vais-
„ ſeaux à deux ponts; la nôtre n'en
„ avoit que ſept, y compris le *Dauphin.*
„ Il ne fut tiré de part & d'autre au-

„ cun

„ cun coup de canon, avant qu'on ne
„ fût à la demie-portée du mousquet.
„ La *Fortitude* ſe trouvant en travers du
„ vaiſſeau-amiral hollandois, le combat
„ commença; il fut des plus vifs & du-
„ ra pendant trois heures quarante mi-
„ nutes. Je fis alors un effort pour re-
„ former la ligne, mais nos vaiſſeaux
„ n'étoient plus en état de manœuvrer;
„ le *Bienfaiſant* avoit perdu ſon grand
„ mât de hune & le *Buffalo* ſa vergue
„ de devant; les autres n'étoient pas
„ moins endommagés dans leurs mâts,
„ agrès & voiles. L'ennemi me parut
„ auſſi maltraité que nous & dans une
„ ſituation non moins mauvaiſe. Les
„ escadres reſtèrent longtems dans l'inac-
„ tion l'une à côté de l'autre; mais tout
„ à coup celle des hollandois vira de
„ bord & dirigea vers le Texel avec ſon
„ convoi. L'état où ſe trouvoient une
„ partie de nos vaiſſeaux ne me permit
„ pas de la ſuivre. Les officiers de Sa Ma-
„ jeſté ſe ſont conduits avec la plus
„ grande bravoure, Je dois rendre la

„ ine-

„ même juftice à nos ennemis (*). (*Voi-*
„ *la au moins un géneral qui parle avec fin-*
„ *cérité.*)

„ *La Fortitude* a été on ne peut pas
„ mieux fecondée par le capitaine Ma-
„ cartney de la *Princeffe - Amelie.* C'eft
„ avec regret que je vous annonce que
„ ce dernier a été malheureufement tué
„ au commencement de l'action; il fut
„ remplacé dans le commandement par
„ fon lieutenant Hill, qui a montré beau-
„ coup de courage & qui a été jugé di-
„ gne de fuccéder à fon brave capitai-
„ ne. Comme nous nous attendions à
„ un nouvel engagement, la mort du
„ capitaine Macartney m'a obligé de
„ prendre le commandement de ce vais-
„ feau & j'ai envoyé mon premier-lieu-
„ tenant, Mr. Vagherne, commander l'*Ar-*
„ *tois.*

(*) Ce rapport de l'amiral Parker s'accorde dans les principaux faits avec celui de l'amiral Zoutman. L'anglois convient de fon côté qu'il f'eft trouvé hors d'état de recommencer le combat. Cet aveu l'honore presqu'autant que s'il avoit vaincu.

„ *tois*. Ce guerrier, quoique grièvement
„ bleſſé, ne voulut point quitter ſon
„ poſte qu'il défendit à côté de moi tant
„ que dura l'action. Le capitaine Graem
„ du *Preſton* a perdu le bras.

„ Je vous joins ici la liſte des morts
„ & bleſſés, ainſi que les détails ſur
„ les dommages que les vaiſſeaux ont
„ éprouvés. Le nombre des tués ſe
„ monte à 111., celui des bleſſés à 352.

P. S. „ Les frégates ont apperçu, ce
„ matin, un des vaiſſeaux de guerre hol-
„ landois qui faiſoit 22 braſſes d'eau. Son
„ perroquet étoit au deſſus de la ſurfa-
„ ce, & ſon pavillon flottant encore fut
„ enlevé par le capitaine Palton & por-
„ té à mon bord. Je crois que c'étoit
„ le ſecond vaiſſeau-de ligne de 74 ca-
„ nons, qui faiſoit partie de l'eſcadre du
„ vice-amiral Zoutmann.

Ce combat, dans lequel les Bataves ſe ſont ſi bien montrés, ajoute encore au regret qu'ont les anglois de les avoir

provoqués. Ils reconnoiſſent, mais trop tard, la faute qu'ils ont faite de s'attirer ſur les bras un pareil ennemi. Depuis le commencement de la guerre, nous n'avons pu réuſſir à en venir à une action telle que celle par laquelle les hollandois viennent de débuter. On crie ici tout haut contre nos généraux de mer, qui depuis quatre ans ſe promenent ſur l'océan ſans avoir effectué la moindre choſe. Nous allons avoir, dit-on, une flotte combinée de 72 vaiſſeaux de ligne; il y a des paris de faits qu'elle ne ſe battra point. Notre ſeul espoir dans ce moment eſt dans le comte de Graſſe & Mr. de Suffren. Il faut au reſte convenir que les anglois ont ſur nous l'avantage de la manœuvre, comme les pruſſiens ont celui des marches ſur les autres troupes de l'Europe.

On nous écrit de la Haye que le parti anglois va faire l'impoſſible pour empêcher que pareil combat n'ait encore lieu, & que le Stadhouder trouvera le

mo-

moyen de ſuspendre tous les armemens qu'on voudra faire contre l'Angleterre.

Adieu, mon cher Comte! Je ſuis &c.

LETTRE XVII.

De Versailles, *le 8 Septembre 1781.*

Du même, au même.

Que l'on eſt heureux chez vous, mon cher Comte, de n'avoir point à redouter ces cabales, ces menées ſourdes & ces perfidies dont notre cour eſt journellement le théâtre. Vous ne pouvez vous faire une idée de toutes les intrigues qui ſe font ici; elles occupent beaucoup plus que les affaires de l'état; celles-ci, quoiqu'on en diſe, ne ſont point dans une ſituation brillante. Tous les gens ſenſés craignent les ſuites de la guerre d'Amérique ainſi que les effets de la politique inſidieuſe du comte de Vergennes, qui a ſemé la défiance & la discorde dans pluſieurs états de l'Europe.

pe. Tandis que nous employons tous les moyens pour exciter des divisions intestines chez les autres puissances, il en regne ici de très sérieuses & de la nature la plus allarmante. Depuis l'avenement du Roi au trône, deux partis opposés se font sans cesse la guerre. Il faut que l'un ou l'autre succombe, & cela ne se fera pas sans une grande catastrophe..... On avoit tout lieu d'espérer que les françois, fatigués du regne des maîtresses qui les ont gouvernés depuis la Maintenon jusqu'à la du Barri (*), se seroient trouvés heureux sous un

(*) Tout le tems de la Régence, la France fut gouvernée par les femmes ou par l'indigne cardinal Dubois. A la mort du Régent, Mr. le Duc prit les rênes du gouvernement & fut déclaré premier-ministre. Mad. de Prie sa maîtresse jouissoit de la plus grande influence; l'abus qu'elle fit de l'ascendant qu'elle avoit sur son illustre amant, la rendit odieuse à la nation ainsi que lui. Le ministère du cardinal de Fleuri fut le regne des prêtres; son confesseur & la secte des Sulpiciens eurent la plus grande autorité. Jamais il n'y eut autant d'exils & de persécutions que sous

un Roi auſſi vertueux que Louis XVI. qui depuis ſon avénement à la couronne n'a ceſſé de s'occuper des moyens de rétablir l'ordre dans ſes finances & de mettre de l'économie dans toutes les parties de l'adminiſtration. Cependant jamais les déprédations n'ont été ſi grandes, le gaspillage ſi exceſſif. Comme il faut un prétexte pour les juſtifier, on a imaginé d'accuſer la Reine d'en être la cauſe; comme ſi les bals qu'elle donne pendant l'hiver à la cour, les embelliſſemens qu'elle fait à Trianon & quelques autres dépenſes ſemblables pouvoient avoir occaſionné le déficit énorme qui exiſte dans nos finances. Les ennemis de la ſouveraine ont eu l'adreſſe d'accréditer cette calomnie pour la rendre odieuſe à la nation & ſurtout à la baſſe claſſe du peuple qui lui étoit attachée.

ſous ce bon Fleuri, jamais miniſtre ne fut plus abſolu ni plus despote. Il fit l'impoſſible pour mettre la nation ſous le joug de l'inquiſition, & nous devons à la réſiſtance des parlemens de n'avoir pas en France un St. Office & le ſpectacle d'un Autodafé.

chée. La cabale qui lui eſt oppoſée a ſurtout pour but de la brouiller avec le Roi & de donner au monarque une maîtresſe qui gouverne l'état & qui ſoit gouvernée par elle. Il n'eſt ſorte de tentative qu'on n'ait fait jusqu'à préſent pour réusſir dans ce projet. Le peu de ſuccès qui en eſt réſulté a irrité les auteurs de cette trâme, & la ſouveraine a tout à craindre d'ennemis auſſi dangereux.

Je ne ſuis attaché, mon cher Comte, à aucun parti; je n'ai jamais obtenu la moindre grace ni ſous le dernier regne ni ſous le regne actuel, quoique j'aye ſervi ma patrie avec zèle pendant vingt ans, & j'oſe le dire à la ſatisfaction du feu Roi & de ſes miniſtres. Je fais, comme on dit, la guerre à mes dépens; je remplis mes devoirs de citoyen; je n'ai jamais rampé ſous les favorites ou les miniſtres, ni ſous ces premiers-commis de burreau pour obtenir des graces que je croyois mériter ſans avoir beſoin de les ſolliciter. Je peux donc vous parler avec toute la franchiſe d'un

homme

homme impartial, qui a toujours préféré la vérité à tout. Jamais ma plume ne sera conduite par l'intérêt ou par quelque autre motif semblable; jamais je n'aurai recours à la flatterie pour faire ma cour. Il n'auroit tenu qu'à moi de jouer un rôle sous Mad. du Barri, ou dans la maison d'Orléans lors des amours du Duc avec Madame de Montesson; mais j'ai toujours été simple spectateur & jamais acteur. Ah, mon cher Comte, que ces grands sont petits lorsqu'on les voit de près ! Les deux personnages que j'aie été dans le cas d'étudier davantage, sont le prince de Conti & le duc de Choiseul. Le premier avoit une fermeté de caractère rare dans un prince; il n'étoit pas cependant sans quelque foiblesse ; mais cette légère teinte étoit recouverte par beaucoup d'esprit, de vastes connoissances, de grands talens militaires, une parfaite connoissance des hommes & beaucoup d'acquis dans les affaires. Le second avoit tout ce qu'il falloit pour être le premier-mi-

niſtre d'un empire comme la France; il ſavoit faire vouloir à ſon maître, lui rendoit le travail facile. Il avoit plus d'esprit naturel que de connoiſſances acquiſes, un coup-d'œil juſte dans les affaires & une fineſſe de pénétration qui lui faiſoit voir à l'inſtant un objet ſous tous ſes rapports. Il étoit ami chaud, ſans être ennemi dangereux. Il eut ſouvent l'occaſion de ſe venger cruellement de ceux qui avoient voulu lui nuire; il ne le fit point ; peu de miniſtères ont été plus doux que le ſien; prompt à réparer les injuſtices qu'il avoit pu commettre par mégarde, jamais il n'abusa de ſon pouvoir. Il avoit de la hauteur, & ſe crut trop ſupérieur à ceux qui cherchoient à le perdre dans l'esprit du Roi. Il eut tort, ſelon moi, de ne pas faire ſa cour à Madame du Barri; Louis XV. lui eut ſu gré de cette complaiſance, & la favorite eut été reconnoiſſante; il ſeroit reſté en place, jamais la révolution de 1771 n'eut eu lieu & la Reine qui lui avoit été attachée comme

Dau-

Dauphine, l'eut maintenu, comme Reine, dans le poste éminent qu'il occupoit. Une anecdote peu connue & que je vais vous raconter, fut peut-être une des causes qui hâtèrent sa chute. Vers le mois de Septembre 1770, le duc de Choiseul vint faire sa cour à Madame la Dauphine, qui avoit un grand cercle chez elle. Cette princesse tenoit à sa main un bouquet où il y avoit de ces petites fleurs qu'on nomme *immortelles.* Elle en prit une qu'elle donna au Duc, en lui disant: *Je souhaite que vous soyiez en place, ce qu'est cette fleur:* Paroles charmantes dans la bouche d'une future souveraine, mais qui n'étoient rien moins que politiques dans la circonstance, & surtout au milieu d'une cour où la discorde, l'envie, & la calomnie ont fixé leur séjour. On ne tarda pas à rapporter dans le cercle de la favorite le propos que la Dauphine avoit tenu au Duc. On y ajouta un commentaire & on lui dit: „ *Souffrirez - vous toujours qu'un orgueilleux vous brave? Ce que lui a dit la Dauphine étoit concerté d'avance. Vous n'avez pas de*

plus grand ennemi que cette archiducheſſe d'Autriche & ce Duc. Vous n'ignorez pas tous les propos qu'on tient à cette cour contre vous & ſurtout ceux de cette ducheſſe de Péquigny (*) *qui ſe permet à votre ſujet les plus grands ſarcaſmes pour mériter de plus en plus la faveur de la Dauphine. Votre indifférence enhardit tout ce qui tient à cette cabale & elle vous brave impunément ainſi que le Roi. Votre intérêt doit vous engager à réprimer une pareille audace; il n'y a pas un moment à perdre. Vous n'ignorez pas les projets de ce Choiſeul; ſi vous ne les prévenez, votre chute eſt certaine.* — Ce fut le

duc

(*) Lorsque la Dauphine arriva en France en 1770, parmi toutes les femmes qui lui furent préſentées & qui devoient compoſer ſa cour, elle diſtingua particulièrement la ducheſſe de Péquigny; cette dame méritoit réellement la préférence ſur les autres par les graces de ſon esprit, ſon enjouement, ſon affabilité & ſes manières aiſées qui étoient faites pour plaire à la jeune princeſſe. Les autres femmes à tabouret n'avoient aucune de ces qualités aimables, la ducheſſe de Péquigny les eut toutes pour rivales; la fa-

veur

duc d'Aiguillon qui tint ce discours à la favorite; le conseil qu'il lui donna ne fut que trop bien suivi. Dès ce moment, les intrigues commencèrent & le renvoi du Duc fut résolu. On insinua à Mad. du Barri qu'elle devoit former un nouveau ministère de toutes ses créatures & ne conserver en place que le chancelier Meaupou & l'abbé Terrai qui lui étoient

---

veur dont elle jouissoit fut enviée. La cabale des la Vanguyon & celle des St. Maigrin intriguèrent contre elle; on la calomnia, on lui attribua des propos qu'elle n'avoit pas tenus. Elle en fut informée, mais elle crut indigne d'elle de se justifier. La défiance qu'on avoit inspirée contre elle à Madame la Dauphine rendit cette princesse plus circonspecte à son égard; insensiblement cette reserve se tourna en indifférence. On profita de cette circonstance pour lui faire succéder Madame de St. Maigrin; mais comme cette dernière n'avoit pas les mêmes moyens de plaire, sa faveur fut de courte durée. On avoit intrigué pour la faire nommer Dame d'atours; Madame la Dauphine ayant été informée que cet arrangement avoit été fait chez Madame du Barri, la refusa, & pria le Roi de ne point lui faire ce chagrin: S. M. n'insista pas.

étoient entièrement dévoués & qui lui avoient promis d'exécuter tout ce quelle leur ordonneroit. Lorsque le plan eut été formé & arrêté, on commença à employer tous les moyens pour aliéner l'esprit du Roi contre son ministre, tandis que d'un autre côté le duc de la Vauguyon calomnioit Mr. de Choiseul près de Mgr. le Dauphin en l'accusant d'être l'auteur de la mort de son auguste père. Le motif de la haine du gouverneur de ce prince contre le duc de Choiseul n'étoit autre que la supériorité de l'un vivement sentie par la nullité de l'autre. Le duc de St. Maigrin, fils du duc d'Aiguillon, partageoit l'animosité de son pere contre le premier-ministre; il avoit beaucoup plus d'esprit & de capacité; plein d'ambition, il aspiroit lui-même au ministère; il ne pouvoit y parvenir qu'en éloignant celui qui lui portoit ombrage. Mais il fut trompé dans son attente; a la mort du Roi, il ne fût rien. Quelque tems après, il obtint l'ambassade de la Haye; c'est de lui que je vous ai parlé dans plusieurs de mes lettres.

Mais

Mais revenons-en à la Dauphine. Lorsquelle fut Reine, elle montra un caractère de reconnoissance bien rare dans les souverains. Elle rappela le duc de Choiseul de son exil; elle éloigna du ministère tous ceux qui avoient été la cause de sa disgrace. Elle fit l'impossible pour le remettre en place, mais Louis XVI. étoit tellement prévenu contre lui qu'il s'y refusa. La Reine ignoroit encore jusqu'à quel point cette race perfide de courtisans dont elle étoit entourée, poussoit la méchanceté. Un mois après la mort du Roi, on commença à répandre des libelles contre elle; ce fut à l'occasion du séjour que Leurs Majestés firent à Marly, où le Roi se fit inoculer. Les superbes jardins de ce château plaisoient beaucoup à la Reine; elle profitoit des belles soirées pour y faire de fréquentes promenades avec quelques dames de sa cour, parmi lesquelles se trouvoit souvent la duchesse de Chartres. Ces plaisirs innocens donnèrent lieu à un pamphlet intitulé: *Le Lever de l'Aurore*: méchanceté abominable,

remplie des plus affreuſes calomnies. S. M. en parut vivement affectée; on ſoupçonna avec fondement certains perſonnages de la cour d'en être les auteurs, mais leur rang impoſa ſilence. Des imputations auſſi injuſtes qu'indécentes influèrent ſur le caractère de la Reine, naturellement bon; on continua de l'aigrir par tous les propos qu'on ſe permettoit contre elle. N'ayant rien à ſe reprocher, elle crut pouvoir braver ſes ennemis. Elle eut tort, s'il eſt vrai qu'il n'eſt aucune offenſe qui ne doive ſe pardonner. Les bals qu'elle donnoit à la cour ſervirent d'aliment à la calomnie, on tira les plus odieuſes conjectures de quelques préférences marquées qu'elle témoignoit à différens ſeigneurs; une parole, un geſte, un coup d'œil, tout étoit interprêté à mal. On brodoit ſur les fables qui ſe débitoient ici & l'on y ajoutoit les menſonges les plus atroces. Voila, mon cher Comte! l'origine des tracaſſeries qu'on a faites à la ſouveraine; elles ont toujours augmenté depuis avec le plus grand acharnement. Vous en au-

rez

rez entendu parler. Quant à moi, témoin de bien des faits qui se sont passés, j'ai dit cent fois ici & je le répete encore, que les françois ne méritent pas d'avoir une pareille princesse pour Reine ; il leur en falloit une qui les traitât avec hauteur, qui se tînt continuellement renfermée dans le fond de son palais, qui montrât un visage sévère à tous ceux qui composoient sa cour, qui favorisât elle-même les intrigues qui se faisoient pour donner une maîtresse au Roi, qui se contentât enfin de son titre de Reine, de l'éclat qui l'entouroit, & qui permît au monarque de jetter le mouchoir à d'autres.... Marie-Antoinette auroit dû, pour leur plaire, ne vivre qu'avec de vieilles douairières, s'amuser de leur radotage, combler de bienfaits elles ou leur famille, donner un peu dans la dévotion, se mêler d'affaires de réligion. Tel fut le rôle que jouèrent nos deux dernières Reines : La sœur de Joseph II. pleine de graces, d'esprit & d'enjouement pouvoit-elle imiter un pareil exemple & se conformer à une si triste étiquette ?

Le caractère franc de la Reine ne lui permettoit pas la dissimulation ; elle s'est montrée telle qu'elle étoit, c'est-à dire toujours aimable & ennemie de toute contrainte. Par cette conduite, elle a irrité toutes les femmes à prétentions. Celles-ci outrées de n'être plus rien & de voir la souveraine fuir constamment leur ennuyante société, ont formé une ligue contre elle; semblables à Médée, elles ont préparé les venins qui empoisonnent aujourd'hui les jours de la Reine; elles en préparent encore d'autres dont elles feront usage, si ceux qu'elles ont déja répandus ne produisent pas tout l'effet qu'elles s'en sont promis.

Une chose qui n'est que trop vraie & dont je suis fâché comme françois de devoir convenir, c'est que de toutes les cours de l'Europe que j'ai vues, je n'en ai point trouvé une qui offrît autant d'intrigues, de cabales & de jalousies que la nôtre, & où l'on sût être méchant avec autant d'art. Ici tous les moyens sont bons pour parvenir, & l'on n'est

rien

rien moins que délicat ſur le choix, lorsqu'il s'agit de réuſſir. Les courtiſans n'ont que deux ſortes de ſociétés, celle de leurs égaux & celle des actrices & filles entretenues; ils ſont très reſervés, très politiques & très diſſimulés avec les premiers; très ouverts, très confians, très médiſans & très calomniateurs avec les ſecondes. C'eſt dans les orgies qui ſe font avec ces femmes qu'on ſe permet les mensonges les plus atroces, les imputations les plus affreuſes contre les perſonnes dont on déſire la perte. Tous ces propos paſſent de la bouche de ces courtiſanes dans celle de leurs ſervantes ou valets, & de là ils ſe propagent dans la claſſe du peuple. Les foyers de l'opéra & de la comédie ſont le rendez-vous des mécontens. C'eſt là où l'on descend en arrivant de Verſailles, que l'on épanche ſa bile allumée par les mépris ou les refus qu'on vient d'eſſuyer, que l'on débite des nouvelles vraies ou fauſſes, & qu'on envie toutes faveurs dont on n'a pas été l'objet.... Je m'arrête, mon

cher Comte! ma plume fe refufe à vous en écrire davantage; vous frémiriez d'horreur, fi je vous difois de quoi font capables ceux même qui ont été comblés des bienfaits du Roi & de la Reine, & jusqu'à quel point ils peuvent pouffer l'ingratitude. Il faut avoir toute la vertu de Louis XVI. pour pouvoir pardonner, comme il le fait chaque jour, à ceux qui l'ont le plus cruellement offenfé ainfi que fon augufte époufe. D'après cette esquiffe que je viens de vous faire, vous vous tiendrez en garde contre toutes les nouvelles qui fe débitent journellement; vous vous défierez de tous les pamphlets que vous verrez paroître, et vous plaindrez avec moi les fouverains qui ne font entourés que de courtifans faux & perfides, & qui n'ont pas un véritable ami.....

Parlons un moment nouvelle: L'armement qui s'eft fait à Cadix étoit destiné, comme je vous l'ai dit, pour la conquête de Minorque & du Fort St. Philippe. Les vents ont empêché que l'ex-

l'expédition ne ſe fit auſſi promptement qu'on l'auroit déſiré. La flotte qui devoit effectuer cette entrepriſe, étoit composée de dix-neuf voiles ſavoir: 2 vaiſſeaux de 70 canons, 5 frégates, 6 chébecs & 6 bombardes. Lorsqu'elle fut en vue de Carthagènes, le vent devint abſolument contraire & elle fut obligée de relâcher dans une rade où elle reſta dix-ſept jours. Le vent ayant changé, on ſe remit en route; mais on fut encore arrêté par des calmes. Arrivé à la hauteur de Malaga, la navigation fut heureuſe, & le 19 Août toute la flotte ſe trouva en vue de Minorque.

On aſſure que les anglois ne s'attendoient à rien moins qu'à cette viſite. C'eſt, à mon avis, une négligence impardonnable de leur part. Le duc de Crillon avoit donné les ordres néceſſaires pour que l'attaque ſe fit dans un accord parfait; chacun ſavoit le devoir qu'il avoit à remplir. Les vaiſſeaux de guerre commandés par Don Diego Quevedo

vedo, furent détachés en avant du convoi, à l'effet de masquer ce dernier & d'empêcher qu'aucun bâtiment ne s'éloignât. Les navires de guerre aux ordres de Don Pedro Canaveral, eurent commiffion d'aller bloquer le port de Fornella; d'autres bâtimens conduits par Don Antoine Artéga formèrent le blocus du port de Citadella. On fit avancer une chaloupe montée de grénadiers & de matelots commandés par un officier d'infanterie & un de marine, pour reconnoître la côte dans la cale de Mosquita, lieu que le général avoit choifi pour faire fon débarquement.

Don Bonaventure Morino, commandant de l'escadre, mit lui-même à terre le duc de Crillon, avec fon état-major & fes aides-de camp. Ce général étoit à la tête du premier débarquement, compofé d'une brigade de grénadiers, de chaffeurs & de volontaires de Catalogne, commandés par le maréchal de camp marquis de Cagigal. Don Felix-Bufch, commandant-général en fecond,

diri-

dirigea le fecond débarquement, qui étoit formé des brigades de Burgos, de Murcie & d'Amérique. Le train d'artillerie de fiege, les munitions de guerre, les vivres & autres objets néceffaires pour le fervice des hôpitaux étoient embarqués fur trente-deux bâtimens de transport.

Ces descentes faites à différens endroits trompèrent l'ennemi, qui ne favoit de quel côté feroit dirigé la principale attaque. Tout étoit fi bien concerté que, fans un accident qui retarda l'arrivée de la brigade de Savoie, les troupes angloifes euffent été coupées entre Mahon & le fort St. Philippe; mais le général anglois eut le tems de renforcer ce pofte de deux bataillons & de cinq cents bourgeois.

Dès que le débarquement eut été effectué à la cale de Mosquito, le général s'avanca à la tête de la brigade de Catalogne & des grénadiers jusqu'à Mahon; d'où, fans s'arrêter, il fe porta fur

la Nouvelle-Alvarole ; chemin faisant, il enleva deux canons & fit trois cents prisonniers. Il fut en activité toute la nuit, plaça lui-même ses gardes avancées, fit tracer le camp, forma la ligne d'investissement du fort St. Philippe; il revint ensuite à Mahon pour y prendre quelque repos.

Les villes & forts de Citadella & de Fornello se sont rendus sans coup férir; vingt-quatre heures après la descente, toute l'île étoit soumise, à l'exception du fort St. Philippe.

D'après l'inventaire qu'on a fait, les effets trouvés dans l'île sont très considérables & équivalent à ceux qui sont tombés dans les mains des anglois à St. Eustache. Quant à la conquête du Fort St. Philippe, on peut la regarder comme assurée. Il est impossible aux anglois d'y faire passer des secours, & suivant la dépêche envoyée par le duc de Crillon au Roi d'Espagne, la premiere nouvelle qu'on recevra sera celle de la prise de cette forteresse, qui ne peut tenir que quelques jours.

Je ne puis concevoir, je vous l'avoue, mon cher Comte! comment les anglois n'ont pas eu la précaution de tenir un plus grand nombre de troupes dans cette île, & de faire croiser quelques navires de guerre dans ces parages, pour empêcher la réussite des projets des espagnols. Voila deux échecs que ces derniers leur font essuyer en peu de tems, car ils se sont aussi emparé de Pensacola. Suivant des avis de l'Inde reçus par la voie du Portugal, les anglois se trouvent pressés de très près par Hyder-Ali, qui s'est déja avancé jusqu'à Madras avec une armée considérable pour en faire le siege. Si cette nouvelle est vraie, l'arrivée de Mr. le commandeur de Suffren dans ces contrées doit déterminer le succès des opérations de notre allié Hyder-Ali.

Un *Aviso* arrivé des Antilles, nous a apporté la nouvelle que les flottes marchandes angloises étoient parties pour l'Europe & que celles de Sir Rodney & du comte de Grasse avoient pris l'une

ne & l'autre la route de l'Amérique Septentrionale. Les dépêches reçues ſont du 20 Juillet. Nous nous attendons d'un moment à l'autre à recevoir l'avis d'un combat entre notre flotte & celle des anglois.

L'amiral Darbi ayant été renforcé & l'armée navale ſous ſes ordres ſe trouvant actuellement forte de 36 vaiſſeaux de ligne, 3 de 50 canons, pluſieurs frégates, brûlots & bombardes, il a dû remettre à la voile du port de Torbai avec ordre de chercher notre flotte combinée & de la combattre. Le marquis de Castries a reçu des dépêches dans lesquelles on lui mande que pluſieurs de nos vaiſſeaux ayant beaucoup ſouffert par les gros tems, ont été obligés de regagner le port de Breſt pour s'y radouber. Ainſi, d'après ce qui ſe paſſe, on peut aſſurer que cette campagne ſur mer ne ſera pas plus brillante que les précédentes. Les lettres du 27 & 30 Août diſent que notre flotte combinée ayant toujours eu à lutter contre le vent de Nord-Oueſt ; elle

elle n'a pu jusqu'àpréſent pénétrer dans la Manche, & qu'elle continue à croiſer à la hauteur des Sorlingue. On ſe flatte toujours de pouvoir intercepter la riche flotte angloiſe attendue de la Jamaïque. La nouvelle de la priſe de cette flotte ſe trouve contredite par des avis ultérieures.

Adieu, mon cher Comte. J'espère par ma première pouvoir vous envoyer des chanſons ſur la priſe de Mahon & du fort St. Philippe. Je ſuis &c.

LETTRE XVIII.

De Berlin, *le 17 Août 1781.*

Du Comte de.... à M. de....

J'ai reçu, Monſieur, vos dernières lettres; leur contenu m'a fort intéreſſé. Le voyage de l'Empereur à Paris fournit toujours une ample matière aux conjectures de nos politiques; ils lui prêtent différens objets plus importans les

uns que les autres. Comme S. M. n'a fait qu'un très court séjour dans cette capitale, on suppose qu'il ne s'agissoit que de mettre la dernière main à un traité secret, arrêté déja entre la cour de Vienne & la vôtre. Nous avons reçu quelques avis des Pays-Bas qui nous disent que le César germanique s'occupe très sérieusement du rétablissement de la compagnie d'Ostende & de l'ouverture de l'Escaut. Nous ne ferons rien pour contrarier ses vues; nous nous reposons de ce soin sur les anglois & les hollandois. Nous sommes même persuadés que le cabinet de Versailles, tout en ayant l'air de favoriser les projets de Joseph II. travaillera en secret pour empêcher leur réussite.

C'est une étude bien intéressante que celle de suivre toutes les variations que la politique a éprouvées depuis le commencement de ce siecle. Peu de tems après l'avénement de Louis XV. au trône, on vit se former une alliance entre l'Angleterre, la France & la Hollande

pour

pour contrebalancer la puiſſance de la maiſon d'Autriche. La France vouloit, & elle avoit raiſon, conſerver une certaine influence dans les affaires de l'empire; ſa politique étoit alors conforme à ſes intérêts; elle auroit dû toujours penſer de même & réfléchir combien il lui importoit de continuer à être garante & protectrice de la conſtitution germanique, ſans jamais ſouffrir qu'il y fût porté la moindre atteinte.

La guerre de ſucceſſion ſembloit annoncer l'abaiſſement de la maiſon d'Autriche; il eut eu lieu en effet, ſi votre miniſtère d'alors eut agi de bonne foi avec nous & qu'il eut montré autant de franchiſe que le Roi de Pruſſe. L'entrée de vos armées en Bohême fut brillante & vos ſuccès rapides; vous futes bien ſecondés par notre monarque, mais cette ardeur belliqueuſe ne tarda pas à ſe ralentir. Je n'entrerai pas dans des détails ſur les ſuites de cette premiere campagne; je ne dirai point combien la cour de Berlin eut à ſe plaindre de vo-

tre cardinal de Fleuri; vous ſavez la duplicité qu'il mit dans ſa négociation avec nous, ſes tergiverſations, ſa correſpondance ſecrète avec nos ennemis, dont il fut la dupe. Contre toutes les apparences, cette guerre ſe termina glorieuſement pour Marie-Thérèſe; l'Angleterre & la Pruſſe y trouverent leur avantage; il n'y eut que la France qui y perdit. Les ſuccès de la Grande-Brétagne par mer vous obligèrent de renoncer à toutes les conquêtes que vous aviez faites par terre dans les Pays-Bas & ſur les hollandois. On vanta beaucoup le déſintéreſſement de Louis XV. Mais nous avons des preuves dans le dépôt des affaires étrangères, que cette générosité de ſa part fut forcée, & que la reſtitution de toutes les villes qu'il avoit priſes n'étoit qu'un équivalent des conquêtes que les anglois avoient faites outre-mer.

Les ſuccès brillans & ſucceſſifs qu'eut le Roi de Pruſſe dans cette guerre, en avoient impoſé à la maiſon d'Autriche.

Cette

Cette puiſſance, accoutumée à dominer en Allemagne, étoit humiliée de voir qu'un membre de l'empire lui avoit non ſeulement réſiſté, mais encore fait ſur elle la conquête d'une de ſes plus belles provinces, ſur laquelle il avoit, au reſte, des droits bien fondés, droits que ſes prédéceſſeurs n'avoient jamais pu faire valoir par la force des armes & qu'on avoit toujours éludé de reconnoître.

Le comte de Kaunitz, aujourd'hui prince, connoiſſoit bien la France; il avoit étudié le caractère & les mœurs de votre nation lors de ſon ambaſſade près de votre cour; il ſavoit combien elle eſt légère, inconſtante, & avec quelle facilité on pouvoit changer le ſyſtême de votre cabinet en s'attachant au parti dominant ſoit des maitreſſes ſoit des miniſtres en faveur. Suivant des avis envoyés alors au Roi de Pruſſe, ce fut lui qui conſeilla à Marie-Thérefe dans le courant de la guerre de 1740, d'écrire au cardinal de Fleuri & de le flatter. Elle le fit, & cette démarche eut tout

le

le fuccès qu'elle pouvoit en attendre. L'Impératrice fe conduifit enfuite de même avec la marquife de Pompadour, qui, après la paix de 1748, gouverna la France. Cette favorite, flattée de fe voir recherchée par une auffi grande princeffe, promit de favorifer les projets qu'elle avoit, lorsqu'il en feroit tems. Le comte de Kaunitz, le miniftre fans contredit le plus habile de ce fiecle & qui jouiffoit à jufte titre de toute la confiance de fa fouveraine, s'occupa alors des moyens de la venger de tous les revers que lui avoit fait éprouver le Roi de Pruffe. Il négocia à Pétersbourg, à Dresde, à Stockholm, à Verfailles pour former une confédération contre la maifon de Brandenbourg. C'en étoit fait de cette dernière, fi le Roi n'eut pas été inftruit à tems de ce qui fe tramoit contre lui. La France oubliant les engagemens folemnels qu'elle avoit contractés avec nous, & fa garantie pour la Silezie, s'étoit liguée avec notre ennemi pour nous reprendre cette province. Il me femble qu'on ne doit jamais

fe

ſe jouer des traités & que la parole des ſouverains doit être encore plus ſacrée que celle des particuliers. Le génie tutélaire de la Pruſſe la ſauva ; Frédéric prévint ſes ennemis. Il éprouva dans le cours de cette guerre quelques revers, mais il eut encore plus de ſuccès & il ne les dut qu'à ſon activité & à ſon courage. A cette époque, les anglois ſe vengèrent ſur mer des françois, comme ils avoient vengé Marie - Thérèſe en 1740 ; & cette guerre de ſept ans, la plus injuſte peut-être qui ſe ſoit jamais faite, ſe termina entièrement à la gloire du Roi. Il eſt vraiment malheureux que les miniſtres qui gouvernent un auſſi bel empire que la France, connoiſſent ſi peu ſes vrais intérêts politiques. Quel role ne joueroit pas votre nation ſur le grand théâtre de l'Europe, ſi ceux qui ſont à ſa tête ſavoient profiter de leurs avantages!

Si, lors de la guerre de 1740 à 1748, votre cour avoit été fidelle aux engagemens qu'elle avoit contractés avec nous,

nous, l'abaiſſement de la maiſon d'Autriche en Allemagne étoit certain; vous lui auriez enlevé le royaume de Bohême & la dignité impériale. Il n'eut s'agi pour cela que d'agir avec un peu plus de vigueur & de ſoutenir vos armées mieux que vous ne l'avez fait. Alors la Bohême & la couronne impériale fuſſent reſtées dans la maiſon de Bavière. Mais tout le contraire eſt arrivé; vous avez abandonné le trop malheureux & trop crédule Charles VII.; vous avez laiſſé ſes états en proye à la vengeance de la maiſon d'Autriche; vous avez pris de la jalouſie contre le Roi de Pruſſe & vous l'avez joué. Toute votre attention, tous vos efforts ſe ſont portés du côté des Pays-Bas; vos ſuccès ont été, à la vérité, brillans; vous avez pris des villes & gagné des batailles; mais à quoi tout cela vous a-t-il ſervi? Il n'en eut pas été de même en Allemagne; les avantages que vous y auriez remportés euſſent été durables: en enlevant, comme je l'ai dit plus haut, la Bohême à la maiſon d'Autriche, vous affoi-

affoibliffiez une rivale qui a toujours été redoutable pour vous, vous augmentiez la puiffance de la maifon de Bavière & la mettiez dans le cas de pouvoir foutenir fa nouvelle dignité & conferver la couronne impériale. L'exécution d'un pareil projet eut affuré la tranquillité de l'empire germanique, qui par fa conftitution demande un chef qui foit en état de maintenir fes priviléges, fes droits & fes libertés, mais qui ne foit pas asfez puiffant pour les enfreindre quand il lui plait. Charles-Quint à laiffé à fes fucceffeurs le *Fidéi-commis* de fon ambition. Le corps germanique a tout à craindre de cette maifon, qui a toujours eu de grands moyens pour faire réuffir fes projets, & à qui fon alliance avec la France donne une nouvelle facilité pour en affurer le fuccès. Nous avons dans nos archives la copie d'un mémoire remis à la cour de Vienne par un de vos miniftres, dans lequel il eft dit:

„ Pourquoi ne partageroit-on pas
„ cette Allemagne entre la France &

 „ l'Au-

„ l'Autriche? Si l'on vouloit s'entendre,
„ rien ne feroit plus aisé que l'exécu-
„ tion d'un pareil projet. Les bords du
„ Rhin pourroient fervir de limites aux
„ deux empires. La Germanie ne feroit
„ plus gouvernée par cette foule de pe-
„ tits princes, par ces fouverains cros-
„ fés & mitrés qui fe vendent au plus
„ offrant, qui n'ont pas le moindre pa-
„ triotisme, qui ne s'occupent presque ja-
„ mais du bien public & n'ont pour ain-
„ fi dire point de patrie. Si les liaifons
„ qui fe font établies entre les cabinets
„ de Vienne & de Verfailles font fincè-
„ res, elles ne doivent pas être délica-
„ tes fur les moyens à employer pour
„ fe rendre utiles l'une à l'autre ; il
„ eft furtout de leur intérêt d'empêcher
„ qu'une troifième puiffance ne vienne
„ à dominer en Allemagne, comme on
„ a tout lieu de le craindre (*C'eft de la*
„ *Pruffe fans doute dont on veut parler*).
„ Un plan bien combiné entre la Fran-
„ ce & l'Autriche peut opérer cette ré-
„ volution, fi avantageufe pour toutes
„ deux. Mais il faudroit agir avec le

plus

„ plus parfait accord & convenir avant
„ tout de ſes faits, afin que, lors de
„ l'exécution, on ne fût pas arrêté par
„ des obſtacles imprévus, & qu'on ne
„ risquât pas de ſe brouiller lorsqu'il
„ s'agiroit de faire le partage.

Je ne fais que vous citer un extrait de ce mémoire, dont je vous garantis l'exiſtence. Il fut remis ſous le miniſtère du duc de Choiſeul, qui, comme vous ſavez, étoit très attaché à la maiſon d'Autriche, & très peu au Roi de Pruſſe. Je vous avoue que j'ai toujours eu de la peine à concevoir comment ce miniſtre, qui a de l'esprit & de grands talens, a pu ſe permettre pendant ſon miniſtère & même encore à préſent tous les ſarcasmes qu'il lâche contre le Roi dans toutes les occaſions. C'étoit, au reſte, l'esprit de la cour de Louis XV. & c'eſt auſſi celui de celle de Louis XVI. Fréderic eſt inſtruit de tous les menſonges & de toutes les calomnies qu'on débite chez vous contre lui; il ne fait qu'en rire. Quelqu'un lui ayant ren-

du compte de certains propos que le duc de Choiseul avoit tenus à son sujet, il répondit par cet *impromptu :*

Que peut contre le roc une vague animée?
Hercule a-t-il péri sous l'effort d'un Pigmée?

Je suis d'opinion, Monsieur, que dans la situation actuelle des choses, le corps germanique n'a rien de mieux à faire que de se jetter dans les bras du Roi de Prusse & de faire cause commune avec lui. Je veux croire & même je suis persuadé que la France n'a plus le projet de faire le partage de l'Allemagne avec l'Autriche, mais je suis assuré aussi que cette dernière n'a pas renoncé au projet de dominer seule; elle s'occupe même déja des moyens d'y réussir. Les nouvelles liaisons qu'elle a contractées avec la Russie doivent donner les craintes les plus fondées aux différens états de l'empire. Les nombreux traités faits pour confirmer la paix de Westphalie & & pour assurer le maintien des droits & des libertés germaniques, sont devenus

pour

pour ainſi dire nuls, depuis que la France a retiré tacitement ſa garantie en formant une alliance en 1756 avec la maiſon d'Autriche. Cette dernière n'ayant plus à craindre d'oppoſition de la part de votre cour, franchira aiſément les autres obſtacles; il lui ſera facile d'éluder les réclamations des princes de l'empire, en altérant l'esprit des ſtipulations & en leur donnant une interprétation conforme à ſes vues; elle a déja tenu pluſieurs fois cette conduite & notamment dans l'affaire de Bavière. La France eut approuvé, ſi elle eut oſé, les démarches du cabinet impérial à ce ſujet, & je ſuis aſſuré qu'elle n'y a formé d'oppoſition que pour la forme & par la crainte qu'eut le comte de Vergennes qu'en ſe déclarant en faveur de la cour de Vienne, cela n'entrainât l'état dans une guerre de terre. Ce miniſtre n'ignoroit pas la réſolution où étoit notre monarque de ne point ſe départir du ſyſtême qu'il avoit adopté, & de ſe montrer invariablement le défenſeur des droits & liber-

tés germaniques. Je ne peux vous dire combien d'infinuations flatteufes nous fit faire alors votre cour pour nous engager à laiffer paffer la Bavière fous la domination de l'Autriche. Mais le Roi fut inflexible.

L'habitude influe beaucoup fur les hommes : l'Allemagne eft accoûtumée depuis quelques fiecles d'avoir pour chef un prince de la maifon d'Autriche ; un grand nombre des premieres familles de l'empire font au fervice de cette maifon ; la dignité impériale lui donne une influence dont jamais le Roi de Pruffe ne pourra empêcher les effets. On en a eu la preuve dans l'affaire de la coadjutorerie de l'archevêché de Cologne & de l'évêché de Munfter. Cette influence fera toujours la même, lorsque de grandes principautés ou des archevêchés & évêchés viendront à vaquer. Les allemands ont oublié combien le regne de Léopold offrit d'exemples d'atteintes portées aux capitulations impériales & aux droits du corps germanique.

que. Il ne tient qu'à l'Empereur actuel d'en faire autant; il en a les moyens, sans que nous puissions l'en empêcher, car le Roi de Prusse ne prendra surement pas les armes chaque fois qu'on enfreindra quelque point de la constitution de l'empire; il auroit une guerre perpétuelle à faire.... Joseph II. ne cache pas, au reste, ses projets; on en connoit déja une partie, le reste se développera avec le tems. Notre monarque prend en attendant des mesures pour assurer sa tranquillité & celle de son successeur; nous avons des émissaires dans presque toutes les cours de l'Allemagne, qui ne négligent rien pour faire naître des obstacles à la réussite des vues du chef de l'empire, & empêcher que trop d'ardeur ne l'entraine au delà des bornes de son pouvoir....

Je vous avoue, Monsieur! que nous sommes assez imbéciles ici pour ne rien concevoir à la politique de votre sublime comte de Vergennes, ni comment, si ce qu'on dit est vrai, il a pu promet-

tre à l'Empereur de faire réussir ses trois projets favoris, savoir: la rupture du traité des barrières, le rétablissement du commerce d'Ostende & l'ouverture de l'Escaut. Cette conduite est si impolitique, si mal vue qu'il est presque impossible d'y croire. Je voudrois que vous entendissiez raisonner à ce sujet notre baron de Hertzberg. On peut s'en rapporter à ce qu'il dit, car il s'y connoit. Il ne croit pas que son collégue de Versailles ait parlé sérieusement en promettant à l'Empereur de favoriser ses vues, mais il ne comprend pas comment ce monarque a pu ajouter foi à cette promesse, & qu'il n'en sente pas le ridicule & surtout l'impossibilité de l'exécution. Selon lui, votre comte de Vergennes n'a d'autre intention que d'opérer une révolution totale en Hollande, de changer la constitution de cette république & de la réduire à un état de nullité qui rompe toute liaison entre elle & l'Angleterre. Ce projet ne réussira pas mieux que celui de l'ouverture de l'Escaut & du rétablissement de la

com-

compagnie d'Oſtende; mais il ouvre les yeux aux anglois & aux hollandois ſur leurs véritables intérês; avertis des desſeins du comte de Vergennes, ils ſe tiendront ſur leurs gardes & prendront leurs meſures pour lui oppoſer ruſe contre ruſe. Le duc de Brunswick, qui s'entend parfaitement à ourdir des intrigues, ſe propoſe d'entrer en lice avec le duc de la Vauguyon & ſon principal. Je viens de faire la lecture d'une lettre fort plaiſante qu'il a écrite ſur votre cour & ceux qui y jouent un rôle. Il fait un portrait aſſez piquant de votre miniſtre des affaires étrangères, de ceux de la marine & de la guerre ainſi que de quelques-uns de leurs ſous-ordres; il y parle des moyens qu'il a de faire ſervir tous ces perſonnages à ſes projets. Je n'ai pu me procurer copie de cette lettre, elle vous auroit amuſé.

Le duc Louis s'amuſe de la crédulité de ceux qui ſont actuellement à la tête des affaires de la république, &

feint de plaindre l'aveuglement des bons hollandois qui ſe laiſſent conduire par les chefs de parti qui ſont à Amſterdam, lesquels ſe jouent ouvertement de leur patrie. Quoiqu'on regarde les projets de l'Empereur comme un rêve, cependant comme tout eſt poſſible d'après la politique actuelle, ſi ce monarque cherchoit à les réaliſer, il n'y a pas lieu de douter que cette tentative ne cauſât une nouvelle guerre; car malgré l'état de foibleſſe de la Hollande, elle a trop d'intérêt à maintenir ſon commerce pour ne pas ſe porter à quelque réſolution violente pour peu qu'elle le crût néceſſaire. La France elle-même, d'après la teneur des traités, ſeroit obligée de ſoutenir les Etats-Généraux, dans le cas où ils ſeroient troublés dans leurs poſſeſſions en Europe; elle ne pourroit, ſous aucun prétexte, éluder les engagemens qu'elle a contractés à cet égard avec la république. Cependant ſa politique verſatile inſpire avec raiſon de la défiance aux partiſans qu'elle a parmi les bataves;

ves; plusieurs s'en sont expliqué avec le duc de la Vauguyon; mais ce dernier, qui a toujours une réponse prête, a répliqué par une fausse confidence: *Je ne peux*, a-t-il ajouté, *vous mettre du secret; mais vous saurez que tout ce que nous faisons n'a pour but que de faire prendre le change au Stadhouder & à ceux de son parti, & de détourner l'attention des uns & des autres de l'objet principal.* — Le duc Louis tient un autre langage; il a dit à quelques membres de la régence d'Amsterdam, du parti qu'on nomme modéré: *Tâchez d'éclairer vos concitoyens sur les malheurs dont ils sont menacés; représentez-leur la conduite que la France a toujours tenue envers ses alliés. Sans avoir besoin de remonter bien haut, vous pouvez leur citer l'exemple de la Pologne. C'est le cabinet de Versailles qui a suscité cette guerre des dissidens; après leur avoir mis les armes à la main, il a fini par les abandonner. La France en a fait de même avec les Turcs; elle leur avoit promis des secours contre les Russes, vous savez comment elle a tenu sa promesse; cette guerre*

s'est

s'eſt terminée par la paix la plus honteuſe pour la Porte-Ottomanne. Sa conduite ſera la même envers vous ; pour peu qu'elle trouve d'oppoſition , ce qui ne peut manquer d'arriver, elle vous abandonnera. De toutes les affaires dont elle s'eſt mêlée, la ſeule dans laquelle elle ſe ſoit montrée loyalement envers ceux dont elle avoit embraſſé la cauſe, c'eſt la guerre d'Amérique. Mais elle a été forcée de ſe conduire ainſi, par la crainte qu'elle a eue que la réunion des états américains avec la métropole ne lui devînt funeſte. Cela lui arrivera cependant tôt ou tard, & l'Angleterre pour ſe venger uſera de la même perfidie dont on a uſé envers elle. (*)

Les

(*) Cette prédiction ne s'eſt que trop bien réaliſée. La révolution qui vient d'avoir lieu en France, doit être attribuée en grande partie à celle de l'Amérique. Une nation qui a aidé aux américains à ſecouer leurs fers , eut été bien folle de ne pas briſer ceux qu'on lui faiſoit porter depuis ſi longtems. Si les françois n'abuſent pas de leur liberté , comme ils l'ont déja fait , & que les fautes qu'ils font leur ſervent de leçon , cette nation ſera bien grande un jour. On aſſure

Les nouvelles ici ſont dans ce moment très peu intéreſſantes. Nous venons de perdre le duc de Bevern, à qui le Roi n'a jamais pardonné la bataille qu'il a perdue ſous les murs de Breslaw, ſans qu'il y eut cependant de ſa faute. S. M. n'a pas vu depuis ce général. Ce monarque malgré, ſa mauvaiſe ſanté, part de-

---

re que l'Angleterre n'a pas peu contribué à tout ce qui s'eſt paſſé en France depuis le 12 Juillet 1789, & qu'il exiſte une correspondance très ſuivie à ce ſujet, qui date de l'année 1784, mais que le ſecret a été ſi bien gardé par ceux qui y étoient initiés, que le miniſtère ne s'en eſt jamais douté. Cependant on n'avoit pu prévoir la ſéance du 23 Juin, ni tout ce qui s'en eſt ſuivi jusqu'au 14 Juillet. C'eſt donc le pur hazard qui a déterminé la fameuſe inſurrection qui eut lieu ce jour & la révolution qui en a été la ſuite. Le premier projet n'avoit pour but que de diminuer l'autorité royale & celle des miniſtres en leur oppoſant les Etats-Généraux. Nous mettrons en ſon tems ſous les yeux des lecteurs les copies de quelques lettres originales ſur cet objet, qui jetteront la plus grande clarté ſur des faits dont on ignore les cauſes, & qui pourront ſervir à l'hiſtoire du tems. *(Note de l'Editeur.)*

demain pour la Silézie pour y faire les revues ordinaires. On vouloit la détourner de ce voyage, mais elle a répondu: *L'Empereur à dans ce moment les yeux sur moi. Si je ne faisois pas cette course, il me croiroit plus malade que je ne le suis. Je veux lui éviter la peine de former de nouveaux projets; il en a la tête assez remplie. Il a toujours beaucoup de tendresse pour une femelle que j'aime aussi beaucoup (la Silézie). On m'assure qu'il pense à la reconquerir; cela ne se fera jamais de mon vivant. Je lui souhaite au reste gloire & prospérité ailleurs, & & je désire qu'il me laisse terminer ma carrière avec les muses, & non au milieu des armes. J'ai fait mon devoir dans le champ de Mars; la victoire est femme, elle aime les jeunes héros; un vieux gouteux comme moi ne doit plus prétendre à ses faveurs.*

Adieu, Monsieur. Je vous laisse sur ces réflexions, en vous assurant cependant que Frédéric, tout vieux qu'il est, n'a aucune des foiblesses de son âge & qu'il a encore cette fermeté d'ame qu'il avoit il y a trente ans, & qu'il a déployée avec tant d'éclat.

LET-

LETTRE XIX.

De Berlin, *le 26 Août 1781.*

Du même, au même.

Voila donc enfin les hollandois qui se sont montrés comme ils le devoient envers leurs ennemis ! Nous avions déja appris la nouvelle de ce combat, lorsque votre lettre m'est parvenue. Le ministre de la république près de notre cour en avoit reçu l'avis par un courier ; il y avoit même, à ce qu'on dit, dans le paquet qui lui a été adressé, une lettre pour le Roi. S. M. qui conserve toujours un peu de rancune contre les anglois, n'est point fâchée de cet échec qu'ils ont reçu. Elle a dit en plaisantant : „ Que dira le Dieu Neptune, lors-
„ qu'il apprendra que ceux qui se sont
„ emparé de son trident ont été battus
„ par sept Naïades. Je suis charmé au res-
„ te que ces nymphes des eaux se soient
„ souvenu de ce qu'elles ont fait jadis, lors-

„ quel-

„ qu'elles avoient des Ruiter & des
„ Troomp. J'espère qu'elles continueront
„ à se venger des affronts qu'on leur a
„ faits, & que ce début les encouragera à
„ chercher de nouveaux succès.

Je doute que l'espérance de notre monarque se réalise. Je viens de voir une dépêche écrite par un homme public, qui annonce de la part des hollandois une façon de penser toute différente de celle que S. M. leur suppose. Voici de quelle manière il s'exprime:

„ La rupture entre la Hollande & la
„ Grande-Brétagne n'aura pas de gran-
„ des suites; le combat de Dogger-banc
„ accélérera encore la paix. Le cabinet
„ de St. James sent que la partie est
„ trop forte, & que si la république
„ veut agir de concert avec la France,
„ il pourroit résulter de cette réunion
„ les effets les plus funestes pour l'An-
„ gleterre. C'est afin de les empêcher
„ qu'on s'occupe sérieusement des mo-
„ yens de diminuer l'influence du parti
„ fran-

„ françois, auquel on n'a déja laiſſé fai-
„ re que trop de progrès; on a cepen-
„ dant l'espoir de réuſſir complettement.
„ Les membres des Etats-Généraux,
„ qui ſont attachés à la conſtitution, à
„ la liberté & à la prospérité de la pa-
„ trie, ſont convaincus que ce ſeroit le
„ plus grand malheur qui pourroit ar-
„ river à la république, ſi la cabale qui
„ cherche à dominer venoit à triom-
„ pher. On espère d'empêcher ce triom-
„ phe, autant de tems que le Stadhou-
„ der aura de l'influence dans les affai-
„ res & dans les déliberations, ainſi que
„ le greffier Fagel, que l'on ſait n'être
„ pas porté pour le parti françois. Ce
„ dernier eſt un homme vertueux,
„ incapable de ſe laiſſer corrompre. Mal-
„ gré toutes les intrigues qui ſe ſont
„ faites, c'eſt toujours ſur ſon exposé
„ que ſe prennent les réſolutions, Com-
„ me c'eſt lui qui eſt le mieux inſtruit
„ des intérêts de l'état & des principes
„ conſtitutionnels de la république, il
„ eſt auſſi le ſeul capable d'agir ſans

„ commettre de fautes, & même fans
„ courir le risque de déplaire à aucun par-
„ ti, vu la confiance générale dont il
„ jouit & que fa probité rare & fon in-
„ tégrité lui ont méritée. Le duc de la
„ Vauguyon a fait tout ce qu'il a pu
„ pour le corrompre, mais toutes fes
„ tentatives ont été fans fuccès. On
„ affure, que dans une de fes conféren-
„ ces avec ce greffier, celui-ci lui a dit:
„ *Si vous connoiffiez Fagel, vous ne lui par-*
„ *leriez pas ainfi.* Il s'eft expliqué avec
„ cette franchife qui lui eft naturelle fur
„ l'alliance avec la France; il a repré-
„ fenté qu'il y auroit le plus grand dan-
„ ger pour la république de rompre avec
„ l'Angleterre, qui a été & fera en tous
„ tems l'allié naturel de la Hollande; qu'il
„ y aura toujours beaucoup à perdre &
„ rien à gagner en s'uniffant avec la
„ France, autant de tems que ce ro-
„ yaume fera conduit pas des intrigues
„ & que ceux qui le gouvernent n'au-
„ ront d'autre ambition que celle de do-
„ miner.

Cette

„ Cette façon de penser du sage mi-
„ niſtre de la république s'accorde avec
„ celle d'un grand nombre d'autres mem-
„ bres des Etats-Généraux. Ceux-ci ob-
„ ſervent en ſilence ce qui ſe paſſe ; ils
„ ſont en rélation avec quelques mem-
„ bres du parlement d'Angleterre, &
„ s'occupent en ſecret des moyens d'em-
„ pêcher la révolution dont la républi-
„ que eſt menacée. Quoi qu'en diſe &
„ écrive le duc de la Vauguyon, il n'a
„ encore rien diminué de l'influence du
„ Stadhouder, elle eſt toujours à peu-
„ près la même ; il ne dépend que de
„ l'Angleterre de la lui conſerver, & la
„ ſeule choſe qu'elle ait à faire pour ce-
„ la, c'eſt de réparer le mal que ſes mi-
„ niſtres ont fait à la Hollande, en or-
„ donnant d'attaquer cette république &
„ en s'emparant comme on vient de le faire
„ des îles de St. Euſtache, de Déméra-
„ ri & d'Esquibo. A la rentrée pro-
„ chaine du parlement, cette grande af-
„ faire ſera agitée; le parti de l'oppoſi-
„ tion eſt aſſuré de la majorité pour de-

„ mander le renouvellement de tout le
„ miniſtère. Ceux qu'on nommera fe-
„ ront une paix générale ou une parti-
„ culière avec les hollandois. On eſt de-
„ terminé à faire le ſacrifice des colo-
„ nies pour pouvoir enſuite tirer une
„ vengeance complette de la France, &
„ employer contre elle les mêmes ar-
„ mes dont elle s'eſt ſervi.....

„ Le prince d'Orange a fait jusqu'à-
„ préſent de grands ſacrifices pour ré-
„ compenſer ceux qui lui ſont reſté at-
„ tachés & payer les ſervices ſecrets
„ qu'on lui a rendus. Comme ſes re-
„ venus ne ſuffiſent pas à toutes ces
„ dépenſes, il eſt néceſſaire que l'An-
„ gleterre y contribue & qu'elle lui ac-
„ corde un ſubſide ſecret qui lui aide à
„ maintenir ſa prépondérance ; car ce
„ n'eſt qu'en prodiguant l'or que la Fran-
„ ce agit ou fait agir. On ſait à n'en pou-
„ voir douter que le duc de la Vaugu-
„ yon en eſt à ſon onzieme million ; ces
„ républicains ſe font payer cher le mal
„ qu'ils veulent faire à leur patrie. Com-
„ ment

„ ment eſt-il poſſible qu'une grande puiſ-
„ ſance employe de pareils moyens, &
„ quel fond peut-elle faire ſur de pa-
„ reils agens ? Tandis que d'un côté on
„ employe la ſéduction, de l'autre on
„ veut faire agir le fanatisme. L'exjé-
„ ſuite Marchand, attaché au duc de la
„ Vauguyon, fait le miſſionnaire dans
„ les provinces; il perſuade aux catho-
„ liques que c'eſt un devoir pour eux
„ de ſe joindre au parti républicain. Ces
„ derniers, ainſi que leurs prêtres, ſont
„ connus par leur intolérance. Je trou-
„ ve que c'eſt une grande maladreſſe de
„ la part de la France ou de ſon am-
„ baſſadeur d'avoir employé ce dernier
„ moyen: car il eſt de l'intérêt de ſoutenir
„ la réligion proteſtante & d'empêcher
„ que les catholiques n'obtiennent trop
„ de prépondérance; cette raiſon ſeule
„ décidera ceux qui ſeroient reſtés neu-
„ tres à ſe ranger du côté du Stadhou-
„ der; il en ſera de même de tous leurs
„ miniſtres. Mr. de la Vauguyon ignore
„ ſans doute que dans l'*union d'Utrecht*
„ article II., il eſt ſtipulé: *Que le Stad-*

 „ *houder*

„ *houder doit maintenir la réligion dominante,*
„ *telle qu'elle eſt légalement établie.* Toute
„ innovation à cet égard eſt contraire
„ à la conſtitution, & conſéquemment
„ tout ce qui en auroit l'apparence ne
„ peut manquer de rencontrer des ob-
„ ſtacles inſurmontables de la part de la
„ majorité de la nation.

„ Dans le ſyſtême actuel de l'Euro-
„ pe, l'exiſtence de la république eſt né-
„ ceſſaire; toutes les puiſſances ſont in-
„ téreſſées à la maintenir. La politique
„ de la France me paroît dangereuſe à
„ la tranquillité de tous les états; elle
„ peut les détruire ſans leur faire la
„ guerre. Je ne conçois pas comment
„ les ſouverains de l'Europe ont pu ap-
„ prouver tacitement la révolte des co-
„ lonies américaines, & qu'elles n'aient
„ pas prévu que cette révolution & ſon
„ ſuccès feroient d'un exemple dange-
„ reux pour leurs ſujets, à qui tôt au
„ tard il pourroit prendre envie d'en
„ faire de même.

„ Ces ſouverains comptent ſur leurs „ armées; mais que feront ces ſatellites „ du despotisme contre un peuple nom- „ breux qui combattra pour recouvrer „ ſa liberté? Ils viennent d'en avoir la „ preuve : quarante mille hommes fu- „ rent raſſemblés pour ſoumettre les „ colonies américaines; de paiſibles agri- „ culteurs, qui ignoroient l'art militai- „ re, mais qui étoient perſuadés de la jus- „ tice de leur cauſe & enthouſiaſtes de „ leur liberté, ſe dévouèrent pour la dé- „ fenſe de leur patrie; voyant qu'il fal- „ loit vaincre ou porter des fers, ils „ préférèrent de périr tous plutôt que „ de rentrer ſous le joug qu'ils avoient „ ſecoué. Ce généreux dévouement a „ été couronné du ſuccès; les nombreux „ avantages que les américains ont rem- „ portés ſur les anglois & notamment „ ſur le général Burgoine, en aſſurant „ leur liberté, les ont couverts de gloi- „ re; elle eut été, ſelon moi, encore plus „ grande, s'ils avoient triomphé de l'An- „ gleterre ſans aucun ſecours étranger.

„ Le cabinet de St. James étoit bien
„ loin de s'attendre à une pareille iſſue.
„ Le Lord North, dans un diſcours qu'il
„ prononça au parlement, aſſura *que les*
„ *traités qu'il avoit faits avec pluſieurs prin-*
„ *ces d'Allemagne pour avoir des troupes, de-*
„ *voient, ſuivant toutes les probabilités hu-*
„ *maines, mettre la Grande-Brétagne en état*
„ *de forcer en moins d'une année les rébelles*
„ *à une juſte ſoumiſſion.* L'événement a
„ prouvé ſi ce miniſtre voyoit bien.....
„ Cependant on doit dire à la louange
„ de ce Lord, que c'eſt un des hommes
„ les plus inſtruits de l'Angleterre &
„ peut-être de l'Europe; il eſt fâcheux
„ pour ſa gloire qu'il ſe ſoit laiſſé ga-
„ gner par Buth & induire à ſe déclarer
„ l'ennemi de la liberté de ſon pays. Dans
„ une converſation que j'eus, en 1777,
„ avec ce premier-miniſtre de la Grande-
„ Brétagne, je lui parlai du comte de Ver-
„ gennes, dont je connoiſſois les petites
„ intrigues. — *C'eſt*, me répondit-il, *un*
„ *rival qui n'eſt pas dangereux en politique.*
„ *Je ne voudrois pas même l'employer à me*
„ *copier des lettres.* Le Lord North s'eſt

„ en-

„ encore trompé dans ce jugement : la
„ réputation de médiocrité de Mr. de
„ Vergennes a fait ſon ſuccès ; perſon-
„ ne ne l'a craint, & il a fait tout ce
„ qu'il a voulu.

„ La république de Hollande, pour
„ ſortir de la criſe dans laquelle elle ſe
„ trouve, doit réparer promptement les
„ fautes qu'elle a faites ; un des moyens
„ les plus aſſurés d'y réuſſir, c'eſt de
„ chercher, ſans ſe compromettre, à ſe
„ rapprocher de l'Angleterre. Le mo-
„ ment n'eſt pas encore favorable, mais
„ en attendant elle doit ceſſer entière-
„ ment de concourir au ſuccès des en-
„ nemis de la Grande-Brétagne. Sa con-
„ ſtitution lui donne la facilité d'éluder
„ tout armement pour agir de concert
„ avec la France ou l'Espagne ; elle doit
„ ſe borner à protéger ſon commerce.
„ Je ſuis aſſuré que les anglois, de leur
„ côté, ne chercheront pas à le troubler,
„ ou ſi cela arrive, elle en ſera à coup-
„ ſûr dédommagée ; les actes hoſtiles ne

„ feront que pour la forme. L'Angle-
„ gleterre auroit dû adopter plutôt ce
„ fyftême.

„La Hollande ne peut fe paffer d'al-
„ lié; l'Angleterre eft celui dont elle
„ peut tirer les plus grands avantages;
„ mais elle doit fe garder de former au-
„ cune alliance avec la France; jamais
„ cette puiffance ne fera pour elle une
„ amie fincère & officieufe. La divifion
„ qu'elle entretient dans la république
„ n'eft pas faite pour infpirer de la con-
„ fiance. Il n'y a presque pas lieu de
„ douter que fi elle venoit à abbattre
„ le parti ftadhoudérien, elle ne cher-
„ chât bientôt à en faire autant de ce-
„ lui qu'elle foutient actuellement, pour
„ mettre les provinces-unies fous fa dé-
„ pendance immédiate. Au refte, il s'en
„ faut bien encore que les chofes foient
„ au point d'en venir là; tout annonce
„ au contraire que le cabinet de Ver-
„ failles échouera dans fes projets, pour
„ peu que les hollandois confultent leurs
„ vrais intérêts & fe conduifent avec

„ pru-

„ prudence. Il eſt même un moyen aſ-
„ ſuré de rendre les tentatives de la
„ France abſolument nulles, c'eſt de
„ l'attaquer chez elle avec les mêmes
„ armes. La nation eſt mécontente, le
„ despotisme de ſes miniſtres eſt exces-
„ ſif, les déprédations dans les finances
„ ſont portées à leur comble. Ce ta-
„ bleau indique aſſez ce qu'il faut faire. . . . .

Je vous avoue, Monſieur, que je ſuis aſſez de l'avis de ce miniſtre, & que je crains que votre comte de Vergennes n'échoue complettement dans ſes projets. C'eſt auſſi le ſentiment d'un perſonnage illuſtre d'ici, qui tôt ou tard jouera un grand rôle ſur le théâtre politique, & changera peut-être entièrement le ſyſtême de l'Europe. Votre cour pouſſe, ſelon moi, trop loin les choſes; elle montre trop de complaiſance pour celle de Vienne; on ſe défie de votre politique aſtucieuse, on voit ſurtout de mauvais œil les démarches que vous faites pour vous rapprocher de la Ruſſie, démarches qui ne peuvent s'ac-

„ cor-

corder avec l'alliance que vous avez formée avec les Turcs. Après avoir operé en Suede la révolution de 1772, vous vous occupez, à ce qu'on aſſure, aujourd'hui des moyens de remettre le Roi ſous la tutele du ſénat, ou du moins vous favoriſez ſous main les projets du cabinet de Pétersbourg à cet égard. Vous tenez par votre conduite toujours équivoque, toutes les puiſſances dans un état d'incertitude qui les force d'entretenir ſur pied des armées nombreuſes, comme ſi elles étoient ſur le point de faire la guerre. L'Empereur, on ne peut en douter, a des projets de conquête; vous ſemblez vouloir les favoriſer. Au reſte, comme ce monarque eſt un voiſin trop redoutable pour nous, nous devons faire l'impoſſible pour l'empêcher d'augmenter encore ſa puiſſance, & nous allons prendre toutes les meſures en conſéquence. Joſeph II. espère que le terme de la vie de Frédéric n'eſt pas éloigné, & c'eſt alors qu'il ſe propoſe de mettre ſes projets à exécution.

Mais

Mais tout eſt prévu, & il ne réuſſira pas auſſi facilement qu'il ſe l'imagine. Notre miniſtre de Hertzberg l'a prédit.

Adieu, Monſieur! Je ſuis &c.

LETTRE XX.

De Versailles, *le 20 Septembre 1781.*

De Mr. de.... au Comte de....

J'ai été on ne peut pas plus content, mon cher Comte, des obſervations ſur la Hollande que vous m'avez communiquées; elles s'accordent avec mes idées ſur cette république. Je crois ſurtout qu'il y a eu de la maladreſſe de la part de Leurs Hautes Puiſſances, de ne s'être pas mis en meſure dès le commencement de la guerre. Elles ont penſé qu'elles pourroient tenir la même conduite qu'en 1757, mais les circonſtances étoient bien différentes. La ſécurité qu'elles ont affectée au milieu de deux puiſſances qui cherchoient chacune à faire déclarer la Hollande en leur faveur,

a *été* caufe des outrages qui ont *été* faits au pavillon de la république & des pertes fenfibles qu'elle a effuyées ; ce qui n'auroit pas eu lieu, fi, à l'exemple des cours du Nord, L.H.P. euffent fait ufage de leurs forces & qu'elles euffent armé pour protéger leur commerce.

Tandis que nous intriguons en Hollande pour diminuer l'influence du Stadhouder, l'Angleterre en fait autant de fon côté pour la lui conferver, & il eft à croire que malgré toutes les repréfentations & les efforts des principaux habitans de la ville d'Amfterdam, le parti qui prévaut à la Haye dans l'affemblée des Etats-généraux, l'emportera & empêchera que le combat de Dogger-banc n'ait des fuites de la même nature. La Ruffie continue fes démarches pour opérer une réconciliation entre la Hollande & l'Angleterre. Les propofitions qu'elle avoit fait faire, au mois de Mars dernier, par fon miniftre près de L. H. P. & qui avoient été rejettées, viennent d'être remifes fur le tapis. Nous

venons

venons d'être instruits que le Lord Stormont a écrit au ministre de Russie, pour lui dire „ que S. M. Britannique n'étoit „ pas éloignée de conclure une paix „ particulière avec la Hollande, sous la „ seule médiation de l'Impératrice de „ Russie ; qu'il étoit de l'intérêt de la „ république d'accéder à cette proposi- „ tion &c.

Ce changement de systême est dû à la bataille navale du 5 Août ; les anglois ne s'attendoient pas à autant de résistance de la part des hollandois. Cependant il n'est guères possible que Leurs Hautes Puissances déferent à la proposition du Lord Stormont, car nous n'avons rien négligé pour lier les hollandois de manière qu'ils ne puissent rien faire sans nous. Voici un des moyens que nous avons employés : Mr. le duc de la Vauguyon s'aboucha avec les directeurs de la compagnie des Indes hollandoise, & les engagea fortement à prendre les mesures les plus efficaces pour mettre à couvert leurs établisse-
mens

mens aux Indes orientales. Pour les déterminer, il leur tint à peu-près ce discours : „ Vous voyez, par ce qui se
„ passe à la Haye, qu'on y est tout dé-
„ voué à l'Angleterre; que dans le cas
„ d'une rupture, les forces de terre & de
„ mer de la république sont insuffisantes
„ pour protéger en même tems votre com-
„ merce & vos possessions. Il est de la plus
„ grande importance pour vous que le
„ Cap de Bonne-Espérance ne tombe pas
„ entre les mains des anglois; c'est une
„ conquête à laquelle le cabinet de St. Ja-
„ mes pense sérieusement. Vous savez
„ qu'il n'est rien moins que délicat sur les
„ moyens; il donnera des ordres pour
„ s'en emparer, même avant de vous dé-
„ clarer la guerre (*) Je sais que le Cap
„ de Bonne-Espérance, que vous devez
„ regarder comme la clef de vos posses-
„ sions aux Indes, est dénué de tout ce
„ qui est nécessaire à sa défense; vous n'y

„ avez

(*) L'ambassadeur de France n'avoit pas tort. La prise des îles St. Eustache, Esquibo & Demérari ne l'a que trop prouvé.

„ avez qu'une très foible garniſon, peu de
„ vaiſſeaux de guerre. Vous avez en ou-
„ tre tout à craindre que le parti Stad-
„ houdérien n'aide ſous main les anglois
„ à s'emparer de ce poſte important. Il
„ eſt donc eſſentiel de prendre les plus
„ promptes meſures. Je vous offre de la
„ part du Roi mon maître tous les ſecours
„ dont vous aurez beſoin pour empêcher
„ le Cap de paſſer ſous une autre domi-
„ nation (*); mais il n'y a pas un moment
„ à perdre, ſans quoi vous risqueriez d'ê-
„ tre gagnés de viteſſe par les anglois ;

(*) Il importoit autant à la France qu'à la Hollande que le cap de Bonne-Espérance ne tombât pas au pouvoir des anglois. C'eſt la ſeule relâche pour les vaiſſeaux de guerre & navires marchands françois qui ſe rendent aux Indes & aux îles de France & de Bourbon. La priſe du cap par les anglois entraineroit celle de ces deux îles, & de tout ce qui nous reſte à l'entrée de la mer des Indes. Le duc de la Vauguyon a traité cette affaire avec beaucoup d'adreſſe, & ſon ſuccès lui fait autant d'honneur qu'il nous eſt avantageux. Le Cap entre nos mains déterminera la paix.

„ car je regarde la rupture entre l'An-
„ gleterre & la Hollande comme inévita-
„ ble (*Ceci se passoit en 1780*). Je vous
„ obferverai encore qu'on doit abfolument
„ ignorer à la Haye ce que nous arrête-
„ rons fur cet objet. Si le parti Stad-
„ houdérien en étoit inftruit, il ne man-
„ queroit pas d'en donner avis à la cour
„ de Londres, qui pourroit bien nous pré-
„ venir.

Les directeurs de la compagnie des Indes hollandoife, convaincus de la folidité des obfervations de Mr. le duc de la Vauguyon, ne balancèrent pas à accepter fes propofitions; ils confentirent aux mefures qu'on prit & à ce que la flotille fous les ordres de Mr. de Suffren, partie le 22 Mars, prît poffeffion du cap de Bonne-Espérance. Nous espérons que cet officier fera arrivé affez à tems pour pouvoir mettre fans empêchement à exécution les ordres dont il eft chargé.

Si nos alliés les espagnols ne remportent pas de grands avantages fur l'o-
céan,

céan, ils montrent plus d'activité dans les parages de l'Amérique & dans la Méditerranée. Ils se sont emparé de Minorque dans l'une & ont fait la conquête de la Floride dans l'autre. Ils ont détruit tous les établissemens anglois sur les bords du Mississipi, & se sont rendu maîtres des forts de Mantchack, du Bâton-rouge, de Panmure dans le pays de Natschez, ainsi que du fort de la Mobile. Après ces différens succès, le général espagnol, Don Galvez, projetta le siege de Pensacola. En sortant du port de la Havane pour cette expédition, il fut assailli par un terrible ouragan qui dispersa tous ses vaisseaux & bâtimens de transport; cet événement eut lieu le 19 Octobre de l'année dernière. Il ne put reprendre son expédition que vers les premiers jours de Mars. Il débarqua sans opposition à l'île de Ste. Rose en avant du port de Pensacola, avec treize cents hommes de troupes réglées. Après avoir reconnu les différens endroits de ce poste, il fit élever une batterie de six canons pour éloigner deux

bâtimens de guerre anglois, afin de pouvoir faire entrer dans le port ses vaisseaux & son convoi. Toutes ces dispositions faites, il attendit jusqu'au 22 Mars les renforts qui devoient lui parvenir de la Nouvelle-Orléans & de la Mobile. Lorsqu'ils furent arrivés, il s'avança avec sa petite armée sur le continent. L'entreprise de Don Galvez étoit hardie, les fortifications de Pensacola étoient en bon état & cette place défendue par 1700 hommes. Il eut probablement échoué, sans un événement qui fut l'effet du pur hasard: On eut avis à la Havane de l'apparition de huit vaisseaux de guerre anglois sur le cap de St. Antoine. Le commandant-général de l'île de Cuba, imaginant que c'étoit un secours qu'on envoyoit à Pensacola, fit partir aussitôt Don Solano avec treize vaisseaux de ligne & seize cents hommes de troupes réglées; ce renfort joint à deux mille quatre à cinq cents hommes qu'on tira des vaisseaux, porta les forces espagnoles à environ huit mille hommes. Lorsque toutes ces troupes furent réunies,

nies, la tranchée fut ouverte & l'attaque commença. Les anglois ne furent point effrayés du nombre, ils firent bonne contenance ; les ſauvages leurs alliés faiſoient de fréquentes ſorties par les bois pour inquiéter les aſſiégeans. Le ſiege auroit pu durer longtems, ſans un accident qui arriva : une bombe vint à tomber ſur le magaſin à poudre, y mit le feu & fit ſauter le principal ouvrage avancé, avec 80 hommes qui s'y trouvoient. Le général anglois voyant que les aſſiégeans ſe diſpoſoient à faire une double attaque par mer & par terre, arbora le pavillon blanc & capitula pour la reddition de Penſacola & de toute la Floride-occidentale. La garniſon, qui ſe trouvoit réduite à 1400 hommes, fut faite priſonnière de guerre; on convint qu'elle ſeroit transportée ſur le champ dans l'un des ports de la Grande-Brétagne, ceux de St. Auguſtin & de la Jamaïque exceptés. Ces priſonniers ne pourront ſervir contre l'Eſpagne ou ſes alliés pendant toute cette guerre, avant d'avoir été échangés.

La priſe de Penſacola & de la Floride-occidentale eſt un coup ſenſible que l'Eſpagne a porté à l'Angleterre. Cette puiſſance peut retirer les plus grands avantage de ſa nouvelle conquête, qui lui rend entièrement l'empire qu'elle avoit dans le Mexique, & nuira ſurtout beaucoup aux planteurs de la Jamaïque qui tiroient de ce pays toutes les productions de premiere néceſſité; ils feront obligés maintenant de les faire venir de l'Europe à grands fraix.

Suivant les avis que nous recevons de l'Amérique ſeptentrionale, nous avons tout lieu d'eſpérer que nos forces navales & nos troupes de terre dans ces contrées termineront cette campagne par des exploits glorieux. L'union & la plus parfaite harmonie regnent entre nos généraux & ceux des américains; tout ſe fait dans le plus heureux concert. Trente-cinq vaiſſeaux de ligne ſont dans la baye de Chéſapéack; nos troupes de terre ont reçu un renfort de trois mille cinq cents hommes. Les Etats-

unis

unis ne s'attendoient pas à un auſſi grand effort de notre part; on leur avoit toujours fait craindre que nous n'agiſſions pas de bonne foi avec eux. Ces ſoupçons injurieux qu'on avoit cherché à accréditer, ſe trouvent démentis par les faits. La Grande-Brétagne elle-même ne croyoit pas à la poſſibilité d'une asſiſtance auſſi formidable de notre part.

Mr. le marquis de Bouillé a envoyé à Mr. le marquis de Caſtries différens projets qu'il ſe propoſe de mettre à exécution dans l'arrière-ſaiſon. Comme c'eſt un excellent officier, actif & intelligent, on lui a donné carte-blanche pour agir.

Vous vous attendiez peut-être, mon cher Comte! à apprendre la nouvelle d'un grand combat naval entre notre flotte formidable & celle des anglois. Vous ſaurez qu'il n'y a pas même eu le plus léger engagement: le 5 de ce mois, les officiers espagnols & françois ſe ſont envoyé réciproquement des cartes de viſite pour prendre congé les uns des au-

tres ; enſuite de quoi, les deux flottes ſe ſont ſéparées ; celle des espagnols a pris la route de Cadix & la nôtre a fait voile pour Breſt. On ignore les motifs de cette ſéparation précipitée; on l'attribue à la crainte du coup de vent de l'équinoxe, qui eſt ſouvent très dangereux. Voila ce qui s'appelle avoir de la précaution. . . .

On mande de Breſt que la vente des effets trouvés ſur le convoi anglois venant de St. Euſtache dont nous nous ſommes emparé, vient d'être faite & l'argent qui en eſt provenu diſtribué à tous les équipages. Les officiers ont eu chacun pour leur part 7660 livres, & chaque matelot a reçu 332 livres.

On avoit fait craindre aux anglois une descente du côté de l'Irlande, mais les voila actuellement raſſurés ; ils peuvent continuer librement leur commerce, s'emparer de ceux de nos navires qu'ils rencontreront, ſans avoir à redouter la moindre repréſaille de notre part ; car nous les avons laiſſés maîtres

ab-

abſolus de la mer. On continue de brû-
ler de la poudre au camp de St. Roch;
tandis que les anglois menagent la leur.
Ici, on espere toujours que la Reine ac-
couchera d'un Dauphin & l'on s'occupe
déja des fêtes qui auront lieu à ce ſu-
jet:

P. S. Des lettres arrivées dans ce
moment de l'Amérique contiennent les
détails ſuivans:

„ Le marquis de la Fayette, réuni
au général de Wayne & renforcé par
un gros de milices, poursuit le comte
de Cornwallis avec tant de vigueur qu'il
a forcé l'armée aux ordres de ce der-
nier à faire vingt milles dans une ſeule
journée. Au départ du navire porteur
de cette nouvelle, le général anglois ſe
trouvoit acculé contre Portsmouth, ſans
qu'il lui reſtât d'autre reſſource que cel-
le de s'embarquer pour éviter un ſort
pareil à celui qu'eſſuya le général Bur-
goine.... D'un autre côté, les troupes
de la Caroline méridionale ont été vi-
vement pouſſées; on leur eut fait un

mauvais parti, ſans un ſecours qu'elles reçurent de Korke, ce qui ranima un peu leur courage.

,,Les généraux Washington & de Rochambeau ſe ſont joints pour faire de concert le ſiege de New-Yorck. Clinton, qui eſt chargé de la défenſe de cette place, voyant qu'il lui feroit impoſſible de défendre les ouvrages avancés, les a abandonnés après les avoir détruits. On nous promet que les premières nouvelles que nous recevrons de ce pays nous annonceront la reddition de New-Yorck & peut-être une action déciſive; les armées ſe trouvent ſi près l'une de l'autre, qu'il eſt pour ainſi dire impoſſible qu'elles n'en viennent à un combat.

LETTRE XXI.

De VERSAILLES, *le 30 Septembre 1781.*

Du même, au même.

Je vous ai dit que les anglois avoient craint un moment que nous ne fissions une descente en Irlande, & en effet le bruit s'en étoit généralement répandu. Cependant je puis vous assurer que notre cour n'a nullement pensé à une pareille expédition. Outre que nous espérons leur faire assez de mal ailleurs, sans aller les attaquer dans leurs propres foyers, nous avons une autre raison qui nous interdit tout projet de cette nature : Quelques puissances ont fait insinuer depuis longtems à Mr. le comte de Vergennes, qu'elles ne pourroient voir avec indifférence toute expédition qui feroit dirigée directement contre le territoire de la Grande-Brétagne ou contre l'Ecosse & l'Irlande, ces trois royaumes étant regardés comme un con-

tre-

trepoids néceſſaire dans la balance de l'Europe.... Ceux qui ignorent ces faits, croyent toujours que notre intention eſt de profiter de la première circonſtance favorable pour aller attaquer nos ennemis chez eux. La politique exige que nous entretenions le peuple dans cette idée qui le flatte, pour qu'il paye de meilleure volonté les nouvelles impoſitions. Depuis le commencement de la guerre, il a été préſenté cent projets différens aux miniſtres à ce ſujet. Un des mieux conçus étoit celui remis par Mr. le Comte de Maillebois. C'eut été auſſi celui qu'on auroit adopté, ſi les raiſons que je vous ai dites, & de plus la crainte d'échouer n'euſſent empêché notre cour de s'occuper de cet objet. Nos pariſiens, qui s'égayent ſur tout & qui croyoient déja la conquête de l'Angleterre certaine, avoient fait des plaiſanteries à ce ſujet; ils compoſoient tout le miniſtère britannique de créatures de Mr. de Vergennes. Ce dernier étoit nommé Vice-Roi; on reléguoit George III, & toute la famille royale à St. Ger-

main

main en Laye, & on lui payoit une pension alimentaire &c. Pour moi, je crois que tout le ſuccès que nous aurons contre les anglois ſera de rendre leurs colonies indépendantes. Cela nous coûtera un peu cher, &, quoiqu'on en diſe, je ne vois pas quels avantages en réſulteront pour nous. Je vous envoye copie d'une lettre écrite par un membre du parlement d'Angleterre en 1778, au Duc de... avec lequel ce membre étoit fort lié. Vous y verrez que notre vieux Mentor ne vouloit pas cette guerre d'Amérique & qu'il paroît y avoir été entrainé malgré lui.

De Londres, le 27 Janvier 1778.

„Votre comte de Maurepas, Mon-
„ ſieur le Duc, fera une grande faute,
„ s'il ſe laiſſe entrainer dans la guerre
„ qu'on veut nous faire. Je ſais que la
„ France eſt un pays plein de reſſour-
„ ces; votre directeur des finances comp-
„ te ſur ſon crédit & la facilité qu'il a
„ de faire des emprunts pour ſubvenir
„ à toutes les dépenſes extraordinaires.

Mais

„ Mais ces emprunts, vous en convien-
„ drez, éterniſeront les impoſitions, &
„ ce peuple des campagnes que nous
„ avons vu vous & moi gémiſſant ſous le
„ fardeau des charges publiques, ſe verra
„ encore contraint d'en ſupporter de
„ nouvelles, lorsqu'il s'agira de payer
„ les intérêts de ces emprunts. Cette
„ nation françoiſe, gouvernée depuis ſi
„ longtems par des miniſtres ſans vues
„ générales, ſans principes réfléchis, ſe
„ trouvera à la fin engagée dans une
„ dette énorme, dans des alliances rui-
„ neuſes qui tôt ou tard lui feront éprou-
„ ver des humiliations, au lieu de la
„ gloire qu'on s'en promet. Le ſeul
„ bien qui pourra peut-être réſulter
„ pour elle de ce déſordre, c'eſt que ſon
„ malheur l'éclairera à la fin, & le dé-
„ ſespoir ranimant ſon énergie, elle
„ cherchera à opérer la même révolu-
„ tion que ſes miniſtres ont à mon avis
„ très inconſidérement opérée ailleurs (*).

Sou-

(*) Cet anglois a deviné aſſez juſte; il n'eſt pas au reſte le ſeul qui ait penſé ainſi; depuis

„ Souvenez-vous de ce que je vous
„ ai déja dit dans nos converſations à
„ ce ſujet ; beaucoup de vos patriotes
„ d'un certain rang qui ont voyagé chez
„ nous, ſe ſont *angliſé;* ils ont puiſé ici
„ des principes qui tôt ou tard fructi-
„ fieront ſur un ſol qu'une foule de cir-
„ conſtances ont déja diſpoſé à les re-
„ cevoir....

„Nous rendons juſtice à votre na-
„ tion ; ſi elle étoit bien conduite &
„ que dans le champ de Mars elle mon-
„ trât autant de ſubordination que de
„ bravoure, il ſeroit pour ainſi dire im-
„ poſſi-

plus de quinze ans, la révolution actuelle a été prédite. Mais nos miniſtres étoient ſi confians, ſi perſuadés de l'infaillibilité de leur pouvoir, nos militaires ſi accoutumés à ſe faire craindre, nos gens de la cour ſi inſolens, ſi hautains, qu'ils ont cru que ces pauvres plébéïens n'oſeroient jamais ſecouer le joug, qu'ils ne ſeroient point capables d'une volonté auſſi ſuivie & d'un courage qui leur feroit ſurmonter tous les obſtacles, braver tous les dangers pour reconquérir leur liberté. Les françois l'ont enfin recouvré cette précieuſe liberté, mais qu'ils prennent garde d'en abuſer! (*Note de l'Editeur*).

„ possible de la vaincre. Mais nous comp-
„ tons beaucoup, si la guerre éclate,
„ sur l'impéritie de ses chefs, & sur le
„ peu de confiance qu'ils inspireront aux
„ troupes. C'est, je vous l'avoue, le
„ seul espoir qui nous reste ; car vous
„ avez mis notre politique en défaut,
„ & nous ne nous attendions nullement
„ à vous voir embrasser aussi ouverte-
„ ment la cause de nos colonies. Je me
„ souviens de tout ce que me dit votre
„ comte de Maurepas, lorsque je pris
„ congé de lui en 1776; il m'assura que
„ la paix ne seroit point troublée entre
„ la France & l'Angleterre tant qu'il
„ vivroit & qu'il conserveroit de l'in-
„ fluence. Voici ses propres paroles :
„ *Je ne suis*, me dit-il, *ni inquiet ni re-*
„ *muant ni ambitieux. Je sais, d'un au-*
„ *tre côté, combien la France a besoin de re-*
„ *pos pour pouvoir remettre l'ordre dans ses*
„ *finances, & qu'elle est hors d'état dans ce*
„ *moment de faire la guerre.* Je lui parlai
„ des troubles de l'Amérique, de la part
„ que le cabinet de Versailles y prenoit,
„ des ressorts secrets qu'il faisoit jouer

pour

„ pour attiſer le feu de la discorde dans
„ ces contrées. Le Mentor m'aſſura qu'il
„ n'en étoit rien. — *De pareilles intrigues,*
„ m'ajouta-t-il, *ne ſont pas dans les prin-*
„ *cipes du Roi. Vous pouvez regarder ce*
„ *monarque comme le plus honnête-homme de*
„ *ſon royaume; ſon unique déſir, ſon uni-*
„ *que ſoin, c'eſt de rendre ſes ſujets heureux.*
„ *Je peux même vous aſſurer qu'il déſapprou-*
„ *ve la conduite de vos colonies, & qu'il eſt*
„ *d'opinion que ce ſeroit donner un mauvais*
„ *exemple aux peuples de l'Europe que de ſou-*
„ *tenir l'inſurrection des américains.*

„Je rendis compte, à mon retour ici,
„ de ce que m'avoit dit Mr. de Maure-
„ pas. Vous devez juger quel doit être
„ mon étonnement de lui voir tenir une
„ conduite entièrement oppoſée, car je
„ ſais qu'il eſt toujours l'ame du con-
„ ſeil d'état. Si c'eſt le comte de Ver-
„ gennes qui détermine cette guerre,
„ je trouve qu'il commet une grande
„ faute; je déſire qu'il vive aſſez long-
„ tems pour être le témoin des mal-
„ heurs dans lesquels il va entrainer

„ son pays. S'il eut mieux connu les
„ intérêts de la France, la seule chose
„ qu'il eut pu faire, c'eut été de cher-
„ cher à tirer le meilleur parti possible
„ de notre désunion en traitant directe-
„ ment avec nous & avec les améri-
„ cains. Il suppose peut-être que nous
„ ne sommes pas en état de résister à
„ la France réunie à nos colonies, &
„ que nous succomberons sous ce dou-
„ ble effort; mais pour peu qu'il fût in-
„ struit de notre situation & de nos res-
„ sources, il sauroit le contraire. La
„ paix & une continuation de bonne in-
„ telligence est donc le parti le plus sa-
„ ge qu'il pourroit prendre; je ne crains
„ pas même de dire qu'il devroit se ren-
„ dre médiateur entre les américains &
„ nous, & proposer des conditions qui
„ puissent concilier les intérêts des deux
„ parties & terminer des différens dont
„ l'issue ne pourroit que leur être éga-
„ lement funeste. Voila ce qu'il doit
„ faire, au lieu de chercher à introdui-
„ re un systême pérnicieux, qui tôt ou

„ tard

„ tard mettroit les armes à la main
„ aux peuples de l'Europe: inſurrec-
„ tion dont les françois donneroient
„ peut - être les premiers l'exemple.
„ On m'aſſure que le comte d'Aranda,
„ toujours fâché que la guerre n'ait pas
„ eu lieu en 1770, eſt un de ceux qui
„ aiguillonnent le plus le comte de Ver-
„ gennes pour une rupture avec nous.
„ On ajoute que cet ambaſſadeur fait
„ agir un nommé Gerard, premier-com-
„ mis des affaires étrangères & ancien-
„ ne créature du duc de Choiſeul; qu'il
„ a eu des conférences nocturnes avec
„ ce chef de bureau & Mr. Franckin,
„ que ces trois perſonnages menent par
„ le nez Mr. de Vergennes, tandis qu'on
„ employe près de Mr. de Maurepas ſa
„ femme & ſon amant l'abbé de Veri.
„ Le miniſtre des affaires étrangères a
„ été pris par ſon foible (l'intérêt);
„ pour le déterminer on lui a propoſé
„ des opérations mercantiles & des ſpé-
„ culations dans le commerce de l'Amé-
„ rique. Les eſſais qu'on a faits ont eu
„ du ſuccès, on les a continués. Dans

 l'état

„ l'état où ſont actuellement les choſes,
„ on craint pour les retours, & ce ſeul
„ motif peut-être fera qu'on nous décla-
„ rera la guerre. Voila comment les
„ nations ſont ſouvent les victimes des
„ vues particulières de ceux qui les gou-
„ vernent. Et dans quel tems veut-on
„ nous faire la guerre? dans un moment
„ où l'on eſt le moins en état de l'en-
„ treprendre; car il ne s'agit pas de
„ vouloir, il faut auſſi pouvoir & calcu-
„ ler les poſſibilités. Il eſt vrai qu'on
„ ſe prépare depuis près d'un an à cet-
„ te rupture & qu'on compte ſur les
„ promeſſes du directeur des finances,
„ comme nous comptons de notre côté
„ ſur celles du Lord North. Ces deux
„ grands tréſoriers ont les mêmes mo-
„ yens: des emprunts ou des taxes &
„ des impoſitions. La France dans ce
„ moment eſt presque ſans armée; les
„ réformes, les nouvelles ordonnances
„ qu'on a faites depuis 1764 jusqu'àpré-
„ ſent, ont dégoûté le ſoldat & l'offi-
„ cier; jamais la déſertion n'a été auſſi
gran-

„ grande. Ce désordre a commencé ſous
„ le duc de Choiſeul & il n'a pas dis-
„ continué depuis ; votre complet, à la
„ fin de 1770, ne paſſoit pas cent mille
„ hommes ; l'artillerie, corps eſtima-
„ ble & qui mérite la réputation dont
„ il jouit, ſe trouve diviſée par deux ſys-
„ têmes qui le partagent. Le duc de
„ Choiſeul avoit mis votre marine ſur
„ le pied le plus reſpectable ; à la re-
„ traite de ce miniſtre, vous aviez ſoi-
„ xante-quatre vaiſſeaux de ligne de la
„ meilleure conſtruction ; mais la plû-
„ part de ces vaiſſeaux s'étoient pour-
„ ris depuis dans les ports par la né-
„ gligence de ce de Boisne, qui, chaſſé
„ de Beſançon où il étoit préſident du
„ parlement & intendant, fut nommé au
„ département de la marine à la place
„ du duc de Praslin. Ce miniſtre inep-
„ te ayant été renvoyé par Louis XVI.
„ on lui fit ſuccéder un lieutenant de
„ police. Celui-ci n'avoit de vrai talent
„ que pour l'espionage, mais il eut au
„ moins le bon esprit de prendre les

 „con-

„ conſeils de gens inſtruits. On lui dit
„ l'état dans lequel ſe trouvoient les
„ vaiſſeaux, qu'ils avoient beſoin d'un ra-
„ doub conſidérable, que les magaſins
„ étoient dépourvus de tout, les arſé-
„ naux ſans munitions. Les ordres fu-
„ rent auſſitôt donnés à Breſt & à l'O-
„ rient pour armer des bâtimens qu'on
„ chargea d'aller chercher dans le Nord
„ des mâts, des chanvres & des gou-
„ drons. On fit un traité avec le Roi
„ de Pruſſe pour des bois de conſtruc-
„ tion, & on s'occupa ſous nos yeux à
„ remettre la marine en état, ſans que
„ nous nous imaginaſſions que ces pré-
„ paratifs fuſſent dirigés contre nous,
„ perſuadés comme nous l'étions que la
„ France ne vouloit point la guerre, &
„ confirmés dans cette idée par les rap-
„ ports officiels du Lord Stormond no-
„ tre ambaſſadeur à Paris.

„ Je vous avoue que je fus un des
„ membres du parlement qui ſoutint que
„ nous n'avions rien à redouter de vo-
„ tre part. J'étois auſſi fondé qu'on
„ peut l'être à parler ainſi; je comptois

„ ſur

„ fur ce que m'avoit dit votre comte de
„ Maurepas ; d'un autre côté, j'avois
„ vu, quelque tems avant de fortir de
„ France, l'état dans lequel fe trou-
„ voient vos vaiffeaux de guerre. Je
„ réfléchiffois à l'inexpérience de votre
„ miniftre de la marine, & au peu de
„ capacité de vos vice-amiraux ou chefs
„ d'escadre. En effet, qu'avez-vous à
„ oppofer à la quantité de marins expé-
„ rimentés que nous avons? Je ne vois
„ chez vous en état de commander que
„ le comte de Guichen, le chevalier de
„ Ternai, le marquis de Vaudreuil &
„ Mr. de la Motte-Piquet. Je ne parle
„ point de plufieurs capitaines & lieute-
„ nans de vaiffeaux, faits pour parvenir
„ s'ils font employés; mais il faut fur-
„ tout de bons chefs à leur tête, qu'u-
„ ne exacte discipline s'obferve, qu'il
„ regne dans le corps de la marine la
„ plus grande fubordination, & c'eft ce
„ qui arrivera très difficilement. Notre
„ principal espoir eft dans les fautes
„ que vous ferez; nos miniftres en ont
„ encore un autre: ils imaginent de pou-

„ voir vous forcer à prendre part à la
„ querelle de la Bavière, & vous en-
„ trainer dans une guerre de terre. Je
„ doute qu'ils y réussissent. Le ministre
„ de Vienne, avec lequel j'ai raisonné
„ sur cet objet, m'a dit que si la guer-
„ re avoit lieu au sujet de la Bavière,
„ elle ne seroit pas de longue durée,
„ qu'elle se feroit contre le gré de l'Im-
„ pératrice-Reine; que d'un autre côté
„ le Roi de Prusse ne la désire pas da-
„ vantage. Je vous avouerai que, mal-
„ gré notre sécurité apparente, nous ne
„ sommes pas peu embarassés; jusqu'à-
„ présent nous sommes sans alliés; le
„ vieux Frédéric est toujours brouillé
„ avec nous; la maison d'Autriche vous
„ est tellement attachée par différens
„ liens que nous devons la regarder à
„ peu-près comme un ennemi; nous ne
„ devons nullement compter sur la Hol-
„ lande, elle se réglera d'après les cir-
„ constances & ne consultera que ses
„ intérêts. La Russie ne peut nous être
„ d'une grande utilité, elle ne peut nous
„ fournir que des mâtures, des chan-

„ vres

„ vres & autres approvifionnemens ma-
„ ritimes. La Suede tient à la France,
„ le Danemarck gardera la neutralité.
„ L'Espagne fe déclarera, dit-on, mé-
„ diatrice; c'eft ce que je ne crois pas.
„ Pour ne pas être fa dupe, mon avis
„ feroit que fi la rupture a lieu entre
„ la France & nous, on déclarât auffi-
„ tôt la guerre à cette puiffance & qu'u-
„ ne flotte fût tenue prête pour aller
„ attaquer la Havane. Mais on ne
„ fuivra pas ce confeil. Le Lord North
„ auquel je me fuis ouvert à ce fujet,
„ m'a dit: *Je fuis certain que l'Espagne gar-*
„ *dera la neutralité.* — „ Quelle affurance
„ en avez-vous, lui ai-je demandé?,, —
„ *La parole du miniftre espagnol*, m'a-t-il
„ répondu — „ Mauvais garant, ai-je
„ répliqué. Si le comte de Maurepas
„ manque à celle qu'il m'a donnée, vous
„ ne devez pas plus vous fier aux pro-
„ meffes du miniftre espagnol. Ce fe-
„ roit une duperie de mettre du procé-
„ dé dans notre conduite, lorsqu'on n'en
„ met point avec nous, & nous choi-
„ firions mal notre moment pour faire
„ preuve de délicateffe,

„ Je crois, mon cher Duc! que vous
„ ferez *in petto* de mon avis. Si la guer-
„ re a lieu, comme je le crois, j'espè-
„ re que je ne ferai pas privé pour ce-
„ la du plaifir de recevoir de vos nou-
„ velles, toutes les fois que vos occu-
„ pations militaires vous permettront
„ de m'en donner. Au retour de la
„ paix, je compte de vous revoir dans
„ notre île ou dans votre capitale; je
„ me propofe d'y faire un voyage pour
„ vifiter les anciens amis que j'y ai lais-
„ fés, & vous favez que vous êtes un
„ des premiers.... Je fuis, mon cher
„ Duc! à la manière angloife, c'eft à
„ dire fans cérémonie, votre ferviteur
„ &c.

Vous voyez, mon cher Comte! par le contenu de cette lettre, que le Roi ni le Mentor n'ont jamais voulu la guerre, qu'ils y ont été entrainés on ne fait comment. Je fuis perfuadé que Mr. de Maurepas étoit de bonne-foi lorsqu'il affura cet anglois que la paix ne fe-

feroit pas troublée de fon vivant entre la France & l'Angleterre. Notre rupture avec la Grande-Brétagne a été plutôt, felon moi, l'effet de fpéculations mercantiles que de vues politiques & d'un fyftême réfléchi ; & fi, comme il y a apparence, l'entreprife eft couronnée du fuccès, c'eft au hafard feul que nous le devrons. D'après les réflexions que l'anglois fait dans fa lettre fur l'état de notre marine, fur le miniftère, fur les officiers de mer, il paroit que le cabinet britannique ne croyoit pas que nous puffions agir avec autant de vigueur. Si jusqu'àpréfent nous n'avons pas remporté de grands avantages par mer, nous n'avons du moins éprouvé encore aucun échec, & c'eft déja beaucoup que nos flottes en impofent à ceux qui prétendent dominer fur cet élément. Nous réuffirons indubitablement dans le principal but que nous nous fommes propofé, qui eft de rendre les colonies indépendantes. J'avouerai avec l'infulaire que c'eft un mauvais exemple que nous don-

donnons aux européens, qui ont tant de raiſons de chercher à ſecouer le joug ſous lequel on les tient aſſervis. Mais n'eſt-il pas tems que les hommes reconnoiſſent la dignité de leur être? La nature les a rendu tous également libres, c'eſt l'art perfide de ceux qui les ont gouvernés qui en a fait inſenſiblement des esclaves (*); pour briſer ces fers, il ne

(*) L'art de diſpoſer les esprits à obéir, eſt de toutes les parties de la politique la plus ignorée. Les ſouverains, qui virent d'abord qu'on ne montroit que très peu de déférence aux ordres qu'ils donnoient pour augmenter leur pouvoir, multiplièrent leurs bienfaits pour s'attacher les grands; après les avoir corrompus & pris leur lâche complaiſance pour une approbation, ils tentèrent des entrepriſes plus hardies. Abuſant du privilége de donner des ordres particuliers, de faire des réglemens proviſoires, ils commencèrent à mettre l'autorité & leur nom à la place des loix, à punir arbitrairement les coupables, enfin à exercer le despotisme le plus abſolu. Cette conduite ſi contraire aux loix & aux principes établis, fut l'ouvrage des vaſſaux qui ſervoient dans les palais des ſouverains; ce fut celui des

ne s'agit que de vouloir, & il y a moins de diſtance qu'on ne penſe de cette volonté

---

des miniſtres, des évêques qui pour être plus puiſſans eux-mêmes vouloient que leur maître fût au deſſus des loix. Perſonne ne s'oppoſoit à ces dangereuſes innovations; ceux qui auroient pu le faire, les magiſtrats, voyoient au contraire avec plaiſir les progrès de ce despotisme, parce-que l'augmentation de leur pouvoir devoit en être également la ſuite, & que la confuſion de toutes les idées ſur la nature des loix, & les rescripts particuliers du monarque autoriſoient leurs injuſtices. Voyez les Obſervations ſur l'hiſtoire de France par l'abbé de Mabli, Tome II. Cet ouvrage intéreſſant, qui a paru il y a quelques années, n'a peut-être pas peu contribué à la révolution actuelle. Il a appris aux françois à connoître leurs droits, il leur a indiqué les moyens de les recouvrer. Tout ce qu'il avance eſt appuyé ſur des preuves qui ſe trouvent dans les remarques. L'abbé de Mabli n'a pas cherché à faire ſa cour aux ſouverains, aux grands ni aux miniſtres; il a travaillé pour le peuple & ſon unique but a été de l'éclairer. Si la nouvelle conſtitution s'établit, la nation doit par reconnoiſſance élever un monument à cet écrivain célebre, ſur lequel je voudrois qu'on mît pour inſcrip-

lonté à la jouiſſance complette de cette précieuſe liberté dont il n'auroit jamais dû être privé. En attendant cette heureuſe révolution, le Landgrave de Heſſe continue à attenter aux droits les plus ſacrés de l'homme, en faiſant le trafic honteux dont je vous ai déja parlé pluſieurs fois. On nous écrit de Hanovre que le commiſſaire de l'Angleterre pour le commerce des hommes, eſt en marché aveo Son Alteſſe Heſſoiſe pour avoir un bon nombre de ſes ſujets, qu'on deſtine à relever la garniſon de Gibraltar, où les hanovriens s'ennuient beaucoup. Pour distraire ces derniers, on veut les envoyer en Amérique, ſans doute pour être les témoins de la défaite des généraux an-

ſcription: *C'eſt à ſes écrits que nous devons notre liberté.* L'abbé de Mabli vécut & mourut en philoſophe; il mépriſa toujours les honneurs. Sa conduite pure inſpira du respect même aux miniſtres, qui n'oſèrent pas le perſécuter. Ses écrits feront paſſer ſon nom à la poſtérité la plus reculée. *(Note de l'Editeur).*

anglois, que les dernieres nouvelles de ce pays nous aſſurent être réduits aux abois.

Nos ennemis ont encore eu le bonheur de recevoir de la Baltique un convoi composé de 57 voiles, dont 31 viennent de Pétersbourg. Nous n'avons pas les mêmes facilités pour nous ravitailler; cependant nous espérons pouvoir le faire actuellement par la voie de la Hollande & au moyen des escortes que la république donne à ſes navires marchands.

J'ai oublié de vous dire que notre nouveau contrôleur-général, pour avoir l'air de faire quelque choſe, a fait rendre un édit au Roi, qui ſupprime 36 charges dans la grande & petite écurie du Roi. On dit que cette ſupreſſion ne ſignifie presque rien, mais elle a eu lieu pour amuſer le peuple & lui faire croire qu'on s'occupe d'économies. Ce n'eſt point là que giſſent les déprédations, c'eſt dans les départemens du miniſtère,

c'eſt dans les penſions , c'eſt dans les fournitures qu'on fait au Roi. Vous ne pouvez vous faire une idée des abus énormes qui ſe commettent dans ces différentes parties. Je connois ici des marchands d'huile & de cire, qui au commencement de la guerre n'étoient que de chetifs épiciers, & qui ſe trouvent à préſent avec une fortune de plus de trois millions qu'ils ont réaliſée, ſans compter ce qui leur eſt encore dû par le Roi. Ces gens étoient protégés par Mr. de Sartine....

Adieu, mon cher Comte. Je prends de l'humeur quand je vois de quelle manière on traite ce bon peuple françois, & jusqu'à quel point on abuſe de la facilité de ſon Roi Je ſuis &c.

LETTRE XXII.

De VERSAILLES, *le 12 Octobre 1781.*

Du même, au même.

Je vous ai parlé, mon cher Comte! dans mon avant-dernière lettre, des avantages remportés par nos troupes & celles de nos alliés ſur leurs ennemis. D'après l'état reſpectif des choſes, nous nous attendions à recévoir d'un moment à l'autre la nouvelle d'une bataille gagnée ou perdue, ou d'un combat naval déciſif dans ces contrées. Cependant jusqu'àpréſent nous n'avons rien appris. Nos nouvelliſtes ſont continuellement à l'affut des couriers, mais ils ne voyent rien venir, & leur curioſité n'eſt point encore ſatisfaite. Notre Mentor déſire de vivre aſſez pour voir finir cette guerre. Je crains que ſes ſouhaits ne ſoient pas accomplis; depuis ſa dernière incommodité, il baiſſe beaucoup; il a perdu une partie de ſa gaité. Je l'ai vu il y a quel-

ques jours & l'ai trouvé extrêmement changé. Comme il ſait que je ſuis en correſpondance avec vous, il m'a demandé s'il y avoit longtems que je n'avois reçu de vos nouvelles, comment ſe portoit le Roi de Pruſſe. — *Je ſuis ſon ainé de beaucoup,* m'a-t-il dit; *ſelon l'ordre de la nature, je dois le devancer aux champs Eliſées. J'espere, quand nous nous verrons dans cet endroit, que nous ferons connoiſſance enſemble. J'aurai bien des choſes à lui dire ſur mon ancien miniſtère & ſur mon retour à la cour. On peut ſe parler librement dans ce pays & dire tout ce qu'on penſe. Je lui raconterai des anecdotes qu'il ne ſait certainement pas ſur le Roi Rouge* (*) *ſur la Pompadour, & ce cardinal de Bernis, qui ſe vengea ſi cruellement de l'épigramme faite ſur ſes vers. Je me ſouviens encore de tout cela.* — Il m'en auroit dit davantage, mais nous fumes interrompus par un prince du ſang, qui venoit rendre viſite au Mentor. Je reſtai à cauſer dans l'antichambre

(*) C'eſt ainſi qu'on appeloit le cardinal de Fleuri à la cour.

bre, où l'on parloit nouvelle; il fut question entre autres du refus qu'avoit fait récemment Mr. le Baron de Linden, miniſtre de Hollande en Suede, de ſe rendre en la même qualité à Vienne. On diſoit que ce refus étoit motivé ſur des ſujets de plainte de l'ambaſſadeur contre le Stadhouder & le duc de Brunsvick, & qu'il avoit remis un mémoire aux Etats-Généraux contre ces deux perſonnages. Ce fait eſt abſolument faux: Mr. de Linden a effectivement écrit à Leurs Hautes Puiſſances une lettre, mais perſonne n'y eſt attaqué directement; il ne ſe plaint que de l'influence étrangère qui regne dans les affaires de la république. Quelqu'un qui avoit un extrait de ce mémoire, m'en fit lecture. Je lui en demandai une copie, je vous la joins ici.

Extrait de la lettre de Mr. de Linden à Leurs Hautes Puiſſances.

J'ai l'honneur d'être député à l'aſſem-
„ blée de Leurs Hautes Puiſſances, de la

 „ part

„ part de la province de Zélande, depuis
„ 1766. Je crois pouvoir, ſans manquer
„ au respect que je leur dois, m'adres-
„ ſer à elles, non par requête, mais par
„ lettre, pour les remercier de l'é-
„ gard qu'elles ont eu à la demande que
„ j'ai faite d'être dispenſé d'accepter la
„ miſſion à Vienne pour laquelle j'avois
„ été déſigné.

„ Je ne peux qu'être infiniment flat-
„ té des éloges donnés à mes foibles
„ talens & à mon zèle pour le ſervice
„ de la république pendant tout le tems
„ que j'ai été en Suede comme ſon re-
„ préſentant. J'ai reçu une preuve non
„ moins agréable de la confiance de Vos
„ Hautes Puiſſances, lorsqu'elles ont dai-
„ gné me nommer à l'ambaſſade de Vien-
„ ne, où j'ai tout lieu de croire que je
„ n'euſſe pas été déſagréable; mais j'ai
„ penſé qu'il étoit de mon devoir de ne
„ point m'engager de nouveau dans cet-
„ te carrière, convaincu comme je le
„ ſuis qu'attendu les circonſtances dans

„ les-

,, lesquelles la république ſe trouve ré-
,, lativement à ſes affaires intérieures,
,, il me ſeroit impoſſible de lui être de
,, quelque utilité dans une cour étran-
,, gère.

,, J'ai déja eu l'honneur de commu-
,, niquer les motifs de mon refus à S.
,, A. S. Monſeigneur le prince d'Oran-
,, ge. Je ne craindrai pas non plus de
,, repréſenter à Vos Hautes Puiſſances
,, que par ma naiſſance & mon emploi,
,, je me crois obligé de contribuer de
,, tout mon pouvoir à maintenir la for-
,, me de conſtitution de notre gouver-
,, nement & empêcher toute influence
,, étrangère, quelque grande & redouta-
,, ble qu'elle puiſſe être.

,, Je ne diſſimulerai pas que ma fa-
,, çon de penſer, mon patriotisme & mon
,, zèle pour le bien-être de mon pays
,, ne peuvent s'accorder avec le crédit
,, & l'espece de prépondérance que Mr.
,, le duc de Brunsvick paroît avoir dans
,, les délibérations de l'état. Cette in-
,, fluence eſt cauſe qu'il ne peut remplir

„ aucun poſte hors du pays. J'ai, au
„ reſte, pour le rang, les talens mili-
„ taires de Monſieur le Duc, ainſi que
„ pour ſa naiſſance toute l'eſtime & la
„ conſidération qui leur ſont dus. Je
„ n'ignore pas moins jusqu'à quel point
„ on doit témoigner de la confiance à
„ un prince iſſu d'une maiſon illuſtre, qui
„ a rendu des ſervices ſi ſignalés à la
„ république &c. &c.

On a fait beaucoup de commentaires ſur cette lettre. Par cette influence étrangère, entend-on ſeulement le duc de Brunsvick, ou veut-on auſſi déſigner notre cour? Ce Baron de Linden eſt-il du parti ſtadhoudérien ou du parti françois? Je crois moi que c'eſt un bon hollandois, qui n'eſt ni pour l'un ni pour l'autre, mais pour le maintien de la conſtitution. J'en ai jugé par ce que m'a dit le marquis, de Louvois, qui étoit de la converſation dont je viens de vous parler. Vous ſavez qu'il a été un des émiſſaires envoyés par le comte de Vergennes en Hollande pour y intriguer. *Le baron de Linden*, me dit-il, *tient à l'or-*

dre

dre équeſtre; je l'ai vu à la Haye, il a tout le flegme Batave; il ne m'a pas été poſſible d'en tirer parti. Je vais, ajouta-t-il, *vous lire la copie d'une lettre anonyme que Mr. de Vergennes a reçue de la Haye. Elle l'a rendu furieux, & vous verrez par ſon contenu qu'il a raiſon de l'être. On la ſoupçonne du duc Louis de Brunsvick.*

Copie d'une lettre écrite à Mr. de Vergennes, de la Haye le 28 Septembre 1781.

MONSIEUR LE COMTE!

„ Permettez qu'en ma qualité d'ad-„ mirateur de vos talens, je vous adreſ-„ ſe celle-ci pour vous féliciter de vos „ ſuccès. Oui, Monſieur le Comte! vous „ êtes un homme étonnant, & d'autant „ plus étonnant qu'on ne vous auroit „ jamais jugé tel. Lorſque vous débu-„ tates dans la carrière diplomatique „ comme miniſtre de France à Coblen-„ ce, vous étiez un diamant brut dont „ le prix étoit encore inconnu. Vous „ commençates à vous polir à Conſtan-„ tinople, où vous avez négocié en maî-„ tre. Le prodigue Choiſeul vous avoit

„ autorisé à prodiguer des millions pour
„ engager les Turcs à déclarer aussitôt la
„ guerre à la Russie. Vous avez pré-
„ féré de trainer pendant trois ans les
„ négociations avec la Porte Ottomane,
„ ce qui donna le tems à la Russie de
„ se préparer & fit manquer les projets
„ du duc de Choiseul. Mais vous avez
„ épargné l'argent, & si les Turcs & les
„ Polonois ont été la dupe de ce retard,
„ vous avez donné une preuve de vo-
„ tre profonde politique. Les méchans
„ disent que la cour de Pétersbourg a
„ reconnu le service important que vous
„ lui avez rendu.... J'ai d'autant plus
„ de peine à le croire, que je sais que
„ vous avez dit à un ministre étranger
„ avec lequel vous étiez lié à Constan-
„ tinople : *Que vous aviez en politique des*
„ *principes entièrement différens de ceux géné-*
„ *ralement adoptés ; que c'étoit par des négo-*
„ *ciations secrètes qu'il falloit chercher à abais-*
„ *ser son ennemi, qu'un souverain ou ses mi-*
„ *nistres ne devoient jamais exposer leur gloi-*
„ *re & leurs intérêts au sort douteux des*
„ *armes, qu'il y avoit des moyens plus assu-*
„ *rés.*

„ *rés*.... Vous les avez très bien mis
„ en pratique ces moyens, Monfieur le
„ Comte. Rappellé de votre ambaffade,
„ vous futes affez mal accueilli à votre
„ retour; vous voulutes faire valoir vo-
„ tre négociation & le fuccès que vous
„ aviez eu fans diftribuer l'argent que
„ vous étiez autorifé à donner. Le
„ duc de Choifeul vous répondit: *Eh F....*
„ *Monfieur, il auroit mieux valu donner le*
„ *double & faire déclarer la Porte comme je*
„ *le voulois. Ce n'étoit pas à vous à calculer*
„ *ni à épargner l'argent dont vous pouviez*
„ *difpofer. Vous deviez fuivre les ordres du*
„ *Roi, qui bien loin de vous favoir gré de*
„ *ce que vous avez fait, eft très mécontent*
„ *de vos fervices* (*).

(*) Ce fait eft vrai. Mr. de Vergennes, de retour de Conftantinople, fut très mal reçu. La conduite qu'il tint a été la caufe des malheurs de la Pologne & des revers que les Turcs effuyèrent. Si ces derniers s'étoient déclarés & qu'ils euffent commencé la guerre en 1767, les chofes euffent tourné bien différemment; jamais la Ruffie n'eut fait une paix auffi glorieufe, & la Polo-

gne

,, C'étoit la jaloufie, Monfieur le Com-
,, te! qui faifoit parler ainfi ce miniftre;
,, il fentoit la fupériorité que vous aviez
,, fur lui.... Il fut cependant forcé d'em-
,, ployer vos talens & de vous envoyer
,, en Suede, où vous vous êtes acquis
,, une gloire immortelle en opérant la
,, révolution de 1772. Vous avez rendu
,, à Guftave la couronne dont il n'étoit
,, que le porteur, fans jouir des droits
,, qui y font attachés. Lorsque Louis
,, XV. mourut, on chercha un fucces-
,, feur au duc d'Aiguillon; le comte de
,, Maurepas dit à Louis XVI. : *Celui qui*
,, *fait rendre aux Rois toute l'autorité qui*
,, *doit accompagner leur dignité, mérite, Sire!*
,, *toute votre confiance.* Et vous futes nom-
,, mé, le département des affaires étran-
,, gères vous fut confié. C'eft dès ce
,, mo-

---

gne n'eut pas été partagée. Le Roi de Pruffe auroit concouru volontiers à l'abaiffement de cette puiffance du Nord, qu'il craignoit plus qu'il ne l'aimoit. Ce que fit Mr. de Vergennes déconcerta tous les projets du duc de Choifeul.

„ moment que vous commençates à dé-
„ velopper les principes que vous aviez
„ puisés à Constantinople. Vous vous
„ mites d'abord au courant ; le grand
„ théatre sur lequel vous paroissiez pour
„ la premiere fois, vous étoit inconnu ;
„ vous aviez à craindre les intrigues de
„ coulisses. . . . . . ; mais vous connoissiez
„ celles du serrail. . . . Après avoir pris
„ toutes vos mesures pour bien jouer
„ votre rôle, vous débutates par celui
„ du bon-homme *Géronte*. . . . L'arrivée
„ des députés américains à Paris vous
„ donna l'idée de faire parler de vous ;
„ vous aimiez les révolutions, vous trou-
„ vates plaisant de favoriser celle des
„ colonies. Les émissaires des anglo-amé-
„ ricains venoient vous demander des
„ secours, vous proposer une alliance :
„ Vous autorisates un de vos premiers-
„ commis à traiter avec eux. Vous amu-
„ sates pendant dix-huit mois ce bon
„ Lord Stormont, qui fut votre dupe
„ ainsi que tout le ministère anglois. Ce
„ dernier étoit bien loin de s'attendre
„ à cette déclaration de guerre, qui fut,

„ à

„ à mon avis, un chef-d'œuvre de mys-
„ tification. L'originalité de cette pie-
„ ce mérite qu'elle ſoit conſervée à ja-
„ mais ; on dit que vous en avez beau-
„ coup ri vous-même, lorsqu'on vous
„ l'a lue. Le crédule cabinet de St. Ja-
„ mes fut tout ébahi, lorsqu'il reçut ce
„ brûlot de votre part. Revenu de ſa
„ ſurpriſe, il ouvrit les yeux, mais c'é-
„ toit trop tard. Vous conviendrez ce-
„ pendant que vous êtes né ſous une
„ heureuſe étoile, & qu'il ne falloit rien
„ moins qu'être homme de génie pour
„ faire avorter vos projets. Je connois
„ quelqu'un qui les avoit pénétrés, & qui,
„ au mois de Décembre 1776, écrivit
„ au cabinet britannique: *La cour de Ver-*
„ *ſailles ſe prépare à la guerre ; elle ſera en*
„ *état de la faire avant deux ans. L'Angle-*
„ *terre doit la prévenir; ſi elle ne le fait pas,*
„ *elle a tout à craindre pour ſes colonies.* On
„ fit peu de cas de cet avis, & l'on eut
„ tort; ce fut une nouvelle ſuite de vo-
„ tre bonheur, Monſieur le Comte. Ain-
„ ſi donc, après avoir fait un Roi, vous
„ êtes prêt à former une nouvelle &

„ grande

„ grande république. Vous voulez en
„ détruire une autre & faire renvoyer
„ en Allemagne un prince d'Orange qui
„ ose vous résister, un duc de Bruns-
„ vick qui se permet de croiser vos opé-
„ rations, & qui est assez audacieux pour
„ croire qu'il peut se mesurer avec vous....
„ Ne soyez pas rebuté par les obstacles
„ que ces deux personnages s'efforcent
„ de vous opposer. Ce mémoire que
„ vous avez envoyé aux bourgmestres
„ d'Amsterdam & qu'ils ont présenté au
„ Stadhouder, a fait un certain effet sur
„ les imbécilles, & il y en a tant ici
„ que vous êtes assuré de faire bientôt
„ adopter vos dogmes à la majeure
„ partie de la nation. Continuez d'écrire
„ & que la réponse qu'ont fait Leurs
„ Hautes Puissances ne vous inquiete
„ point; à force de répéter les calom-
„ nies, on parvient à les accréditer.
„ Vous aurez un peu plus de peine à
„ nous débarasser du Stadhouder; il a
„ encore beaucoup de partisans ici; on
„ est attaché à cette famille, à ce nom;
„ il a des liaisons qui peuvent au besoin

„ lui

„ lui être d'une grande utilité. Mais
„ vous triompherez de tout cela.

„ Je vous préviens cependant que
„ vous devez vous défier de ce duc de
„ Brunsvick, car il a du génie pour l'in-
„ trigue. Il difoit, il y a quelques jours
„ à un de fes confidens: *Je veux oppofer*
„ *à ce Vergennes & à toute fa clique rufe*
„ *contre rufe. Je m'occupe des moyens de*
„ *bien lier notre partie; le fecret fera l'ame*
„ *des projets que je médite. Diffimulons; on*
„ *dit que la vengeance eft d'autant plus douce*
„ *qu'elle eft prompte; la mienne quoique lente*
„ *& réfléchie, n'en fera que plus terrible. Si la*
„ *mort m'empêche de porter toutes mes vues*
„ *à leur maturité, j'en laifferai le foin à ceux*
„ *qui doivent me fuccéder; ils auront autant*
„ *d'intérêt que moi à tirer une fatisfaction*
„ *éclatante des perfidies de la France.*

„ Vous rirez, Monfieur le Comte,
„ d'avoir un pareil ennemi à combattre,
„ vous qui vous jouez des Empereurs
„ & des Rois. Que peut contre vous
„ un cadet de la maifon de Brunsvick
„ au fervice de notre république, & qui
„ n'a

„ n'a pour vivre, comme vous l'avez
„ dit très bien dans une de vos lettres,
„ que les appointemens que la Hollan-
„ de lui donne ?

„ Un de mes amis m'a raconté de quel-
„ le manière vous aviez renvoyé l'Empe-
„ reur content de ſon dernier voyage chez
„ vous. Il croit fermement à tout ce que
„ vous lui avez promis. Pour nous qui
„ vous connoiſſons, nous ſavons qu'en
„ penſer. Nous avons vu la lettre que
„ vous avez écrite à ce ſujet à un des ré-
„ gens d'Amſterdam, & nous vous avons
„ admiré. Le parti républicain compte
„ toujours ſur vos promeſſes. Le duc
„ cherche à lui inſinuer que vous n'en
„ tiendrez aucune; mais on n'ajoute au-
„ cune foi à ce qu'il dit..... Il y a ici
„ dans ce moment, un émiſſaire de l'An-
„ gleterre qui a de grandes conférences
„ avec le Stadhouder & le Duc. On
„ parle bien mal de vous dans ce trium-
„ virat..... Pour moi qui ne ceſſerai ja-
„ mais de vous admirer. Je ſuis, Mon-
„ ſieur le Comte, votre très humble &c.

Cette

Cette lettre nous fit beaucoup rire; elle a fort amufé le comte de Maurepas à qui on en a fait lecture. Il n'en a pas été de même de celui qu'elle regarde; ce n'eft pas au refte la première de ce genre qu'il reçoit.

J'ai oublié de vous envoyer deux épigrammes, qui ont été faites, l'une fur Mr. de Sartine & l'autre fur Mr. Necker. Les voici:

J'ai balayé Paris avec un foin extrême.
En voulant fur les mers balayer les anglois,
J'ai vendu fi cher mes balais
Que l'on m'a balayé moi-même.

§

En voyant notre Directeur
Prononcer fon panégyrique,
Ecoutons, dit le détracteur
Joffe prêchant dans fa boutique.
De ce chef-d'œuvre, ami lecteur,
Crains de juger fur l'épiderme,
Et tiens toi pour dit qu'il renferme
Tous les facremens de l'auteur.

Le dernier vers s'eft réalifé. On m'affure que l'ex-directeur espère toujours de rentrer au timon des affaires, & que

le

le besoin forcera de le reprendre. Je ne ferois pas étonné que cela arrivât.

Le Roi vient d'accorder à Madame la Comtesse de Broglie une pension de 15 mille livres, à son fils aîné une de 10 mille livres, & une de 11 mille livres à ses deux autres fils. Voila 36 mille livres partagés entre quatre personnes. Il est certainement bien de récompenser les services rendus, mais il faudroit que cela ne se fit pas aux dépens du peuple ; l'état de nos finances ne permet nullement de pareilles générosités. Vous serez sans doute de mon avis.

Je suis, mon cher Comte, votre tout dévoué &c.

TABLE DES MATIERES CONTENUES DANS CE HUITIEME VOLUME.

l'a-

ERRATA.

Page 5. Ligne 9. inceſſemment. *Liſez* inceſſamment.

Page 18. Ligne 4. qu'Il. *Liſez* qu'il.

Page 36. Ligne 19. perdu. *Liſez* perdue.

Page 37. Ligne 20. arrive. *Liſez* arrivât.

Page 44. Ligne 16. leur. *Liſez* leurs.

Page 47. Ligne 20. conciliambule. *Liſez* conciliabule.

Page 58. Ligne 5. fommer. *Liſez* ſommer.

Page 62. Ligne 15. annoncant. *Liſez* annonçant.

Page 72. Ligne 13. d'Eliſabetb. *Liſez* Eliſabeth.

Page 109. Ligne 14. Louis XV. *Liſez* Louis XVI.

Page 247. Ligne 11. l'Angeterre. *Liſez* l'Angleterre.

Page 252. Ligne 10. avancames. *Liſez* avançames.

Page 260. Ligne 3. prife. *Liſez* priſe.

Page 277. Ligne 2. de la note. ſit. *Liſez* fit.

Page 284. Ligne 15. d'Aiguillon. *Liſez* de la Vauguyon.

Page 346. Ligne 14. uné. *Liſez* une.